This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

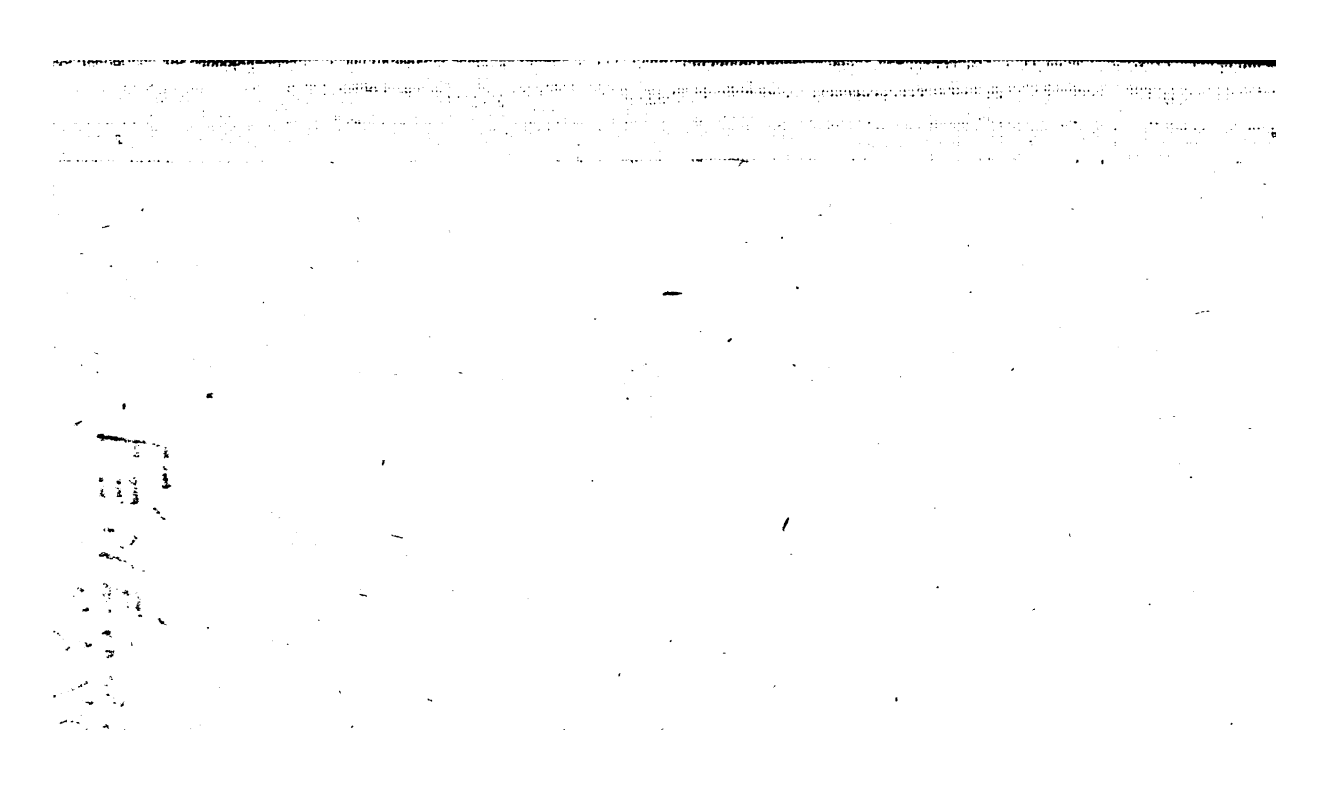
109734 109734

THE

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRESENTED BY

Mrs Charles S. Fairchild
12 July 1916



Fénelon

NANC

DIALOGUES
SUR
L'ÉLOQUENCE.

DIALOGUES
SUR
L'ÉLOQUENCE
EN GÉNÉRAL,
ET SUR CELLE DE LA CHAIRE
EN PARTICULIER;
AVEC
UNE LETTRE
ÉCRITE A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Par feu Meſſire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNÉLON, *Précepteur de Meſſeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du S. Empire, &c.*

A PARIS,
Chez THÉOPHILE BARROIS, le Jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

DIALOGUES
SUR
L'ÉLOQUENCE.

& agir ſur toute l'ame, non-ſeulement en lui montrant la vérité pour la faire admirer, mais encore en remuant tous ſes reſſorts pour la faire aimer. En un mot, qu'il ſoit rempli de vérités pures & lumineuſes, & de ſentimens nobles & élevés.

Pour *peindre*, il veut bien qu'un Orateur ait de l'enthouſiaſme comme les Poëtes, qu'il emploie des figures ornées, des images vives & des traits hardis, lorſque le ſujet le demande; mais il veut que par-tout l'art ſe cache, ou du moins paroiſſe ſi naturel, qu'il ne ſoit qu'une expreſſion vive de la nature. Il rejette par conſéquent tous ces faux ornemens qui n'ont pour but que de flatter les oreilles par des ſons harmonieux, & l'imagination par des idées plus brillantes que ſolides. Il condamne non-ſeulement tous les jeux de mots, mais tous les jeux de penſées qui ne tendent qu'à faire admirer le bel eſprit de l'Orateur.

Pour *toucher*, il veut qu'on mette chaque vérité dans ſa place, & qu'on les enchaîne tellement, que les premieres préparent aux ſecondes, que les ſecondes ſoutiennent les premieres, & que le diſcours aille toujours en croiſſant,

juſqu'à ce que l'Auditeur ſente le poids & la force de la vérité : alors il faut déployer les images vives, & mettre dans les paroles & l'action du corps tous les mouvemens propres à exprimer les paſſions qu'on veut exciter.

C'eſt par la lecture des Anciens qu'on ſe forme le goût, & qu'on apprend l'Eloquence de tous les genres. Mais il faut du diſcernement pour lire les Anciens, car ils ont leurs défauts. L'Auteur ſépare les véritables beautés de la plus pure antiquité, d'avec les faux ornemens des ſiecles ſuivans; il nous fait ſentir l'excellent & le défectueux des Auteurs, tant ſacrés que profanes, & montre enfin que l'Eloquence des ſaintes Ecritures ſurpaſſe celle des Grecs & des Romains en naïveté, en vivacité, en grandeur, & dans tout ce qu'il faut pour perſuader la vérité & la faire aimer.

Rien n'eſt plus propre que ces Dialogues à garantir contre le goût corrompu du bel eſprit, qui ne ſert qu'à l'amuſement & à l'oſtentation : cette éloquence d'amour propre affecte les vaines parures, faute de ſentir les beautés réelles de la ſimple nature : ſes penſées fines, ſes pointes délicates, ſes antithe-

ſes étudiées, ſes périodes arrondies, & mille autres ornemens artificiels font perdre le goût de ces beautés ſupérieures & ſolides qui vont tout droit au cœur.

Ceux qui n'eſtiment que le bel eſprit, ne goûteront peut-être pas la ſimplicité de ces Dialogues; mais ils penſeroient autrement, s'ils conſidéroient qu'il y a différens ſtyles de Dialogues. L'Antiquité nous en fournit deux exemples illuſtres, les Dialogues de Platon & ceux de Lucien. Le premier, en vrai Philoſophe, ne ſonge qu'à donner de la force à ſes raiſonnemens, & n'affecte jamais d'autre langage que celui d'une converſation ordinaire: tout eſt net, ſimple & familier. Lucien au contraire, met de l'eſprit par-tout; tous les Dieux, tous les hommes qu'il fait parler, ſont des gens d'une imagination vive & délicate. Ne reconnoît-on pas d'abord que ce ne ſont pas les hommes, ni les Dieux qui parlent, mais Lucien qui les fait parler? On ne peut pas cependant nier que ce ne ſoit un Auteur original qui réuſſit merveilleuſement dans ſon genre d'écrire. Lucien ſe mocquoit des hommes avec fineſſe & avec agrément; mais Pla-

ton les inſtruiſoit avec gravité & ſageſſe. M. de Cambrai a ſu imiter tous les deux, ſelon la diverſité de ſes ſujets. Dans les Dialogues des Morts qu'il a écrits pour l'inſtruction du jeune Prince ſon Eleve, on y trouvera toute la délicateſſe & l'enjouement de Lucien. Dans ceux-ci, où il s'agit de donner des regles d'une Eloquence grave & propre à inſtruire les hommes en les touchant, il imite Platon; tout eſt naturel, tout eſt ramené à l'inſtruction; l'eſprit diſparoît pour ne laiſſer parler que la ſageſſe & la vérité.

On a cru que la Lettre qui ſe trouvera à la ſuite de ces Dialogues, pouvoit y être convenablement placée. Le ſuccès qu'elle a déjà eue dans le Public, fait eſpérer qu'il ne ſera pas fâché de la retrouver ici. De ces deux Ouvrages, le premier n'avoit pas encore paru, & a été compoſé dans la jeuneſſe de feu M. de Cambrai; le ſecond l'a été dans les derniers temps de ſa vie. On reconnoîtra dans l'un & dans l'autre le même goût, le même génie, les mêmes maximes, le même but en écrivant, de ramener tout au vrai & au ſolide.

TABLE.

DIALOGUES sur l'Éloquence en général, & sur celle de la Chaire en particulier, pag. 1
Dialogue premier, ibid.
Dialogue II, 78
Dialogue III, 153
LETTRE écrite à l'Académie Françoiſe : ſur l'Eloquence, la Poéſie, l'Hiſtoire, &c. 236
Projet d'achever le Dictionn. 237
Projet d'une Grammaire Françoiſe, 239
Projet d'une Rhétorique, 241
Projet d'une Poétique, 286
Projet d'un Traité ſur la Tragédie, 319
Projet d'un Traité ſur la Comédie, 335
Projet d'un Traité ſur l'Hiſtoire, 342
Réponſe à une Objection ſur ces divers Projets, 361

DIALOGUES

DIALOGUES
SUR
L'ÉLOQUENCE
EN GÉNÉRAL,
ET SUR
CELLE DE LA CHAIRE
EN PARTICULIER.

DIALOGUE PREMIER.

Les Perſonnes A. B. C.

A. HÉ bien, Monſieur, vous venez donc d'entendre le Sermon, où vous vouliez me mener tan-

tôt ? Pour moi je me ſuis contenté du Prédicateur de notre Paroiſſe.

B. Je ſuis charmé du mien ; vous avez bien perdu, Monſieur, de n'y être pas : j'ai arrêté une place pour ne manquer aucun Sermon du Carême : c'eſt un homme admirable : ſi vous l'aviez une fois entendu, il vous dégoûteroit de tous les autres.

A. Je me garderai donc bien de l'aller entendre, car je ne veux point qu'un Prédicateur me dégoûte des autres ; au contraire, je cherche un homme qui me donne un tel goût & une telle eſtime pour la parole de Dieu, que j'en ſois plus diſpoſé à l'écouter partout ailleurs : mais puiſque j'ai tant perdu, & que vous êtes plein de ce beau Sermon, vous pouvez, Monſieur, me dédommager : de grace, dites-nous quelque choſe de ce que vous avez retenu.

B. Je défigurerois ce Sermon

par mon récit ; ce ſont cent beautés qui échappent : il faudroit être le Prédicateur même pour vous dire.....

A. Mais encore : ſon deſſein, ſes preuves, ſa morale, les principales vérités qui ont fait le corps de ſon Diſcours. Ne vous reſte-t-il rien dans l'eſprit ? Eſt-ce que vous n'étiez pas attentif ?

B. Pardonnez-moi, jamais je ne l'ai été davantage.

C. Quoi donc, vous voulez vous faire prier ?

B. Non ; mais c'eſt que ce ſont des penſées ſi délicates, & qui dépendent tellement du tour & de la fineſſe de l'expreſſion, qu'après avoir charmé dans le moment, elles ne ſe retrouvent pas aiſément dans la ſuite : quand même vous les retrouveriez, dites-les dans d'autres termes, ce n'eſt plus la même choſe, elles perdent leur grace & leur force.

A. Ce ſont donc, Monſieur, des beautés bien fragiles, en les voulant toucher, on les fait diſparoître ; j'aimerois bien mieux un diſcours qui eût plus de corps & moins d'eſprit ; il feroit une forte impreſſion, on retiendroit mieux les choſes. Pourquoi parle-t-on, ſinon pour perſuader, pour inſtruire, & pour faire enſorte que l'Auditeur retienne ?

C. Vous voilà, Monſieur, engagé à parler.

B. Hé bien, diſons donc ce que j'ai retenu. Voici le Texte : *Cinerem tanquam panem manducabam ;* je mangeois la cendre comme mon pain. Peut-on trouver un Texte plus ingénieux pour le jour des Cendres ! Il a montré que, ſelon ce paſſage, la cendre doit être aujourd'hui la nourriture de nos ames ; puis il a enchaſſé dans ſon Avant-propos, le plus agréablement du monde, l'hiſtoire d'Ar-

temiſe ſur les cendres de ſon époux ; ſa chûte à ſon *Ave Maria* a été pleine d'art ; ſa diviſion étoit heureuſe, vous en jugerez. Cette cendre, dit-il, quoiqu'elle ſoit un ſigne de pénitence, eſt un principe de félicité ; quoiqu'elle ſemble nous humilier, elle eſt une ſource de gloire ; quoiqu'elle repréſente la mort, elle eſt un remede qui donne l'immortalité. Il a repris cette diviſion en pluſieurs manieres, & chaque fois il donnoit un nouveau luſtre à ſes antitheſes ; le reſte du diſcours n'étoit, ni moins poli, ni moins brillant ; la diction étoit pure, les penſées nouvelles, les périodes nombreuſes ; chacune finiſſoit par quelque trait ſurprenant. Il nous a fait des peintures morales où chacun ſe trouvoit ; il a fait une anatomie des paſſions du cœur humain, qui égale les maximes de M. de la Rochefoucauld. Enfin,

ſelon moi, c'étoit un ouvrage achevé. Mais vous, Monſieur, qu'en penſez-vous?

A. Je crains de vous parler ſur ce Sermon, & de vous ôter l'eſtime que vous en avez. On doit reſpecter la parole de Dieu, profiter de toutes les vérités qu'un Prédicateur a expliquées, & éviter l'eſprit de critique, de peur d'affoiblir l'autorité du miniſtere.

B. Non, Monſieur, ne craignez rien: ce n'eſt point par curioſité que je vous queſtionne; j'ai beſoin d'avoir là-deſſus de bonnes idées, je veux m'inſtruire ſolidement, non-ſeulement pour mes beſoins, mais encore pour ceux d'autrui; car ma profeſſion m'engage à prêcher: parlez-moi donc ſans réſerve, & ne craignez, ni de me contredire, ni de me ſcandaliſer.

A. Vous le voulez, il faut vous obéir. Sur votre rapport même,

je conclus que c'étoit un méchant Sermon.

B. Comment cela?

A. Vous l'allez voir. Un Sermon où les applications de l'Ecriture ſont fauſſes, où une hiſtoire profane eſt rapportée d'une maniere froide & puérile, où l'on voit regner par-tout une vaine affectation de bel eſprit, eſt-il bon?

B. Non, ſans doute; mais le Sermon que je vous rapporte ne me ſemble point de ce caractere.

A. Attendez, vous conviendrez de ce que je dis. Quand le Prédicateur a choiſi pour texte ces paroles: *Je mangeois la cendre comme mon pain*, devoit-il ſe contenter de trouver un rapport de mots entre ce texte & la cérémonie d'aujourd'hui? Ne devoit-il pas commencer par entendre le vrai ſens de ſon texte, avant que de l'appliquer au ſujet?

B. Oui, ſans doute.

A. Ne falloit-il donc pas reprendre les choſes de plus haut, & tâcher d'entrer dans toute la ſuite du Pſeaume? N'étoit-il pas juſte d'examiner ſi l'interprétation dont il s'agiſſoit étoit contraire au ſens véritable, avant que de la donner au peuple comme la parole de Dieu?

B. Cela eſt vrai; mais en quoi peut-elle être contraire?

A. David, ou quel que ſoit l'Auteur du Pſeaume 101, parle de ſes malheurs en cet endroit. Il dit, que ſes ennemis lui inſultoient cruellement, le voyant dans la pouſſiere, abattu à leurs pieds, réduit (c'eſt ici une expreſſion poétique) à ſe nourrir d'un pain de cendres & d'une eau mêlée de larmes. Quel rapport des plaintes de David renverſé de ſon trône & perſécuté par ſon fils Abſalom, avec l'humiliation d'un

Chrétien, qui met des cendres ſur le front pour penſer à la mort, & pour ſe détacher des plaiſirs du monde ?

N'y avoit-il point d'autre texte à prendre dans l'Ecriture ? Jeſus-Chriſt, les Apôtres, les Prophetes, n'ont-ils jamais parlé de la mort & de la cendre du tombeau, à laquelle Dieu réduit notre vanité ? Les Ecritures ne ſont-elles pas pleines de mille figures touchantes ſur cette vérité ? Les paroles même de la Geneſe, ſi propres, ſi naturelles à cette cérémonie, & choiſies par l'Egliſe même, ne feront-elles donc pas dignes du choix d'un Prédicateur ? Appréhendera-t-il par une fauſſe délicateſſe de redire ſouvent un texte, que le Saint-Eſprit & l'Egliſe ont voulu répéter ſans ceſſe tous les ans ? Pourquoi donc laiſſer cet endroit & tant d'autres de l'Ecriture qui conviennent, pour

en chercher un qui ne convient pas ? C'eſt un goût dépravé, une paſſion aveugle de dire quelque choſe de nouveau.

B. Vous vous échauffez trop, Monſieur : il eſt vrai que ce texte n'eſt point conforme au ſens littéral.

C. Pour moi je veux ſavoir ſi les choſes ſont vraies avant que de les trouver belles. Mais le reſte ?

A. Le reſte du Sermon eſt du même génie que le texte. Ne le voyez-vous pas, Monſieur ? à quel propos chercher des ornemens ſi déplacés dans un ſujet ſi effrayant, & amuſer l'Auditeur par le récit profane de la douleur d'Artemiſe, lorſqu'il faudroit tonner, & ne donner que des images terribles de la mort ?

B. Je vous entends ; vous n'aimez pas les traits d'eſprit : mais ſans cet agrément que deviendroit l'Eloquence ? Voulez-vous

réduire tous les Prédicateurs à la ſimplicité des Miſſionnaires? Il en faut pour le peuple; mais les honnêtes gens ont les oreilles plus délicates, & il eſt néceſſaire de s'accommoder à leur goût.

A. Vous me menez ailleurs: je voulois achever de vous montrer combien ce Sermon eſt mal conçu; il ne me reſtoit qu'à parler de la diviſion; mais je crois que vous comprenez aſſez vous-même ce qui me l'a fait déſapprouver. C'eſt un homme qui donne trois points pour ſujet de tout ſon diſcours: quand on diviſe, il faut diviſer ſimplement, naturellement; il faut que ce ſoit une diviſion qui ſe trouve toute faite dans le ſujet même; une diviſion qui éclairciſſe, qui range les matieres, qui ſe retienne aiſément, & qui aide à retenir tout le reſte; enfin une diviſion qui faſſe voir la grandeur du ſujet & de ſes parties.

Tout au contraire, vous voyez ici un homme qui entreprend d'abord de vous éblouir, qui vous débite trois épigrammes, ou trois énigmes, qui les tourne & retourne avec ſubtilité, vous croyez voir des tours de paſſe-paſſe. Eſt-ce là un air ſérieux & grave, propre à vous faire eſpérer quelque choſe d'utile & d'important? Mais revenons à ce que vous diſiez; vous demandez ſi je veux donc bannir l'Eloquence de la Chaire?

B. Oui, il me ſemble que vous allez là.

A. Ha! voyons qu'eſt-ce que l'Eloquence?

B. C'eſt l'art de bien parler.

A. Cet art n'a-t-il point d'autre but que celui de bien parler? Les hommes en parlant n'ont-ils point quelque deſſein? Parle-t-on pour parler?

B. Non, on parle pour plaire & pour perſuader.

A. Diſtinguons, s'il vous plaît, Monſieur, ſoigneuſement ces deux choſes : on parle pour perſuader, cela eſt conſtant ; on parle auſſi pour plaire, cela n'arrive que trop ſouvent ; mais quand on tâche de plaire, on a un autre but plus éloigné, qui eſt néanmoins le principal : l'homme de bien ne cherche à plaire que pour inſpirer la juſtice & les autres vertus en les rendant aimables ; celui qui cherche ſon intérêt, ſa réputation, ſa fortune, ne ſonge à plaire que pour gagner l'inclination & l'eſtime des gens qui peuvent contenter ſon avarice ou ſon ambition ; ainſi cela même ſe réduit encore à une maniere de perſuaſion que l'Orateur cherche ; il veut plaire pour flater, & il flate pour perſuader ce qui convient à ſon intérêt.

B. Enfin, vous ne pouvez diſconvenir que les hommes ne par-

lent ſouvent pour plaire. Les Orateurs payens ont eu ce but : il eſt aiſé de voir dans les diſcours de Cicéron, qu'il travailloit pour ſa réputation : qui ne croira la même choſe d'Iſocrate & de Démoſthene ?

Tous les anciens Panégyriſtes ſongeoient moins à faire admirer leurs héros, qu'à ſe faire admirer eux-mêmes ; ils ne cherchoient la gloire d'un Prince, qu'à cauſe de celle qui leur en devoit revenir à eux-mêmes pour l'avoir bien loué. De tout temps cette ambition a ſemblé permiſe chez les Grecs & chez les Romains : par cette émulation, l'Eloquence ſe perfectionnoit, les eſprits s'élevoient à de hautes penſées & à de grands ſentimens ; par-là on voyoit fleurir les anciennes Républiques : le ſpectacle que donnoit l'Eloquence, & le pouvoir qu'elle avoit ſur les peuples, la

rendit admirable, & a poli merveilleuſement les eſprits : je ne vois pas pourquoi on blâmeroit cette émulation, même dans des Orateurs Chrétiens, pourvu qu'il ne parût dans leurs diſcours aucune affectation indécente, & qu'ils n'affoibliſſent en rien la morale Evangélique. Il ne faut point blâmer une choſe qui anime les jeunes gens, & qui forme les grands Prédicateurs.

A. Voilà bien des choſes, Monſieur que vous mettez enſemble ; démêlons-les, s'il vous plaît, & voyons avec ordre ce qu'il en faut conclure. Sur-tout évitons l'eſprit de diſpute, examinons cette matiere paiſiblement, en gens qui ne craignent que l'erreur, & mettons tout l'honneur à nous dédire dès que nous appercevrons que nous nous ſerons trompés.

B. Je ſuis dans cette diſpoſition, ou du moins je crois y être,

& vous me ferez plaiſir de m'avertir ſi vous voyez que je m'écarte de cette regle.

A. Ne parlons point d'abord des Prédicateurs, ils viendront en leur temps; commençons par les Orateurs profanes, dont vous avez cité ici l'exemple. Vous avez mis Démoſthene avec Iſocrate, en cela vous avez fait tort au premier; le ſecond eſt un froid Orateur qui n'a ſongé qu'à polir ſes penſées & qu'à donner de l'harmonie à ſes paroles; il n'a eu qu'une idée baſſe de l'Eloquence, & il l'a preſque toute miſe dans l'arrangement des mots : un homme qui a employé ſelon les uns dix ans, & ſelon les autres quinze, à ajuſter les périodes de ſon Panégyrique, qui eſt un diſcours ſur les beſoins de la Gréce, étoit d'un ſecours bien foible & bien lent pour la République, contre les entrepriſes du Roi de Perſe. Démoſthene

thene parloit bien autrement contre Philippe. Vous pouvez voir la comparaiſon que Denis d'Halicarnaſſe fait de ces deux Orateurs, & ces défauts eſſentiels qu'il remarque dans Iſocrate. On ne voit dans celui-ci que des diſcours fleuris & efféminés, que des périodes faites avec un travail infini pour amuſer l'oreille, pendant que Démoſthene émeut, échauffe & entraîne les cœurs : il eſt trop vivement touché des intérêts de ſa Patrie pour s'amuſer à tous les jeux d'eſprit d'Iſocrate ; c'eſt un raiſonnement ſerré & preſſant, ce ſont des ſentimens généreux d'une ame qui ne conçoit rien que de grand, c'eſt un diſcours qui croît & qui ſe fortifie à chaque parole par des raiſons nouvelles, c'eſt un enchaînement de figures hardies & touchantes : vous ne ſauriez le lire ſans voir qu'il porte la République dans le fond de ſon

cœur ; c'eſt la nature qui parle elle-même dans les tranſports ; l'art y eſt ſi achevé, qu'il n'y paroît point ; rien n'égala jamais ſa rapidité & ſa véhémence. N'avez-vous pas vu ce qu'en dit Longin dans ſon Traité du Sublime ?

B. Non ; n'eſt-ce pas ce Traité que M. B. a traduit ? eſt-il beau ?

A. Je ne crains pas de dire qu'il ſurpaſſe à mon gré la Rhétorique d'Ariſtote. Cette Rhétorique, quoique très-belle, a beaucoup de préceptes ſecs & plus curieux qu'utiles dans la pratique : ainſi elle ſert bien plus à faire remarquer les regles de l'art à ceux qui ſont déjà éloquens, qu'à inſpirer l'Eloquence & à former de vrais Orateurs : mais le Sublime de Longin joint aux préceptes beaucoup d'exemples, qui les rendent ſenſibles. Cet Auteur traite le Sublime d'une maniere ſublime, comme le Traducteur l'a remarqué ; il

échauffe l'imagination, il éleve l'eſprit du lecteur, il lui forme le goût, & lui apprend à diſtinguer judicieuſement le bien & le mal dans les Orateurs célebres de l'antiquité.

B. Quoi, Longin eſt ſi admirable? hé! ne vivoit-il pas du temps de l'Empereur Aurélien & de Zénobie?

A. Oui : vous ſavez leur hiſtoire.

B. Ce ſiecle n'étoit-il pas bien éloigné de la politeſſe des précédens? Quoi, vous voudriez qu'un Auteur de ce temps-là eût le goût meilleur qu'Iſocrate? En vérité, je ne puis le croire.

A. J'en ai été ſurpris moi-même : mais vous n'avez qu'à le lire; quoiqu'il fût d'un ſiecle fort gâté, il s'étoit formé ſur les Anciens, & il ne tient preſque rien des défauts de ſon temps; je dis preſque rien, car il faut avouer qu'il s'applique

plus à l'admirable qu'à l'utile, & qu'il ne rapporte guere l'Éloquence à la morale; en cela il paroît n'avoir pas les vues solides qu'avoient les anciens Grecs, surtout les Philosophes: encore même faut-il lui pardonner un défaut dans lequel Isocrate, quoique d'un meilleur siecle, lui est beaucoup inférieur: sur-tout ce défaut est excusable dans un Traité particulier, où il parle, non de ce qui instruit les hommes, mais de ce qui les frappe & qui les saisit. Je vous parle de cet Auteur, parce qu'il vous servira beaucoup à comprendre ce que je veux dire; vous y verrez le portrait admirable qu'il fait de Démosthene, dont il rapporte des endroits très-sublimes; & vous y trouverez aussi ce que je vous ai dit des défauts d'Isocrate. Vous ne sauriez mieux faire pour connoître ces deux Auteurs, si vous ne voulez pas pren-

dre la peine de les connoître par eux-mêmes en liſant leurs Ouvrages : laiſſons donc Iſocrate, & revenons à Démoſthene & à Cicéron.

B. Vous laiſſez Iſocrate, parce qu'il ne vous convient pas.

A. Parlons donc encore d'Iſocrate, puiſque vous n'êtes pas perſuadé; jugeons de ſon éloquence par les regles d'Eloquence même, & par le ſentiment du plus éloquent Ecrivain de l'antiquité; c'eſt Platon : l'en croirez-vous, Monſieur?

B. Je le croirai s'il a raiſon, je ne jure ſur la parole d'aucun maître.

A. Souvenez-vous de cette regle, c'eſt ce que je demande : pourvu que vous ne vous laiſſiez point dominer par certains préjugés de notre temps, la raiſon vous perſuadera bientôt; n'en croyez donc ni Iſocrate, ni Platon; mais jugez de l'un & de l'au-

tre par des principes clairs. Vous ne ſauriez diſconvenir que le but de l'Eloquence ne ſoit de perſuader la vérité & la vertu.

B. Je n'en conviens pas ; c'eſt ce que je vous ai déjà nié.

A. C'eſt donc ce que je vais vous prouver. L'Eloquence, ſi je ne me trompe, peut être priſe en trois manieres. 1°. Comme l'art de perſuader la vérité, & de rendre les hommes meilleurs. 2°. Comme un art indifférent dont les méchans ſe peuvent ſervir auſſi-bien que les bons, & qui peut perſuader l'erreur, l'injuſtice, autant que la juſtice & la vérité. 3°. Enfin comme un art qui peut ſervir aux hommes intéreſſés à plaire, à s'acquérir de la réputation & à faire fortune. Admettez une de ces trois manieres.

B. Je les admets toutes; qu'en conclurez-vous?

A. Attendez, la ſuite vous le

montrera ; contentez-vous, pourvu que je ne vous dise rien que de clair, & que je vous mene à mon but. De ces trois manieres d'Eloquence, vous approuverez sans doute la premiere.

B. Oui, c'est la meilleure.

A. Et la seconde, qu'en pensez-vous ?

B. Je vous vois venir, vous voulez faire un sophisme. La seconde est blâmable par le mauvais usage que l'Orateur y fait de l'Eloquence, pour persuader l'injustice & l'erreur : l'Eloquence d'un méchant homme est bonne en elle-même ; mais la fin à laquelle il la rapporte, est pernicieuse. Or, nous devons parler des regles de l'Eloquence, & non de l'usage qu'il en faut faire : ne quittons point, s'il vous plaît, ce qui fait notre véritable question.

A. Vous verrez que je ne m'en écarte pas, si vous voulez bien me

continuer la grace de m'écouter. Vous blâmez donc la ſeconde maniere ; & pour ôter toute équivoque, vous blâmez ce ſecond uſage de l'Eloquence.

B. Bon, vous parlez juſte ; nous voilà pleinement d'accord.

A. Et le troiſieme uſage de l'Eloquence, qui eſt de chercher à plaire par des paroles, pour ſe faire par-là une réputation & une fortune ; qu'en dites-vous ?

B. Vous ſavez déjà mon ſentiment, je n'en ai point changé ; cet uſage de l'Eloquence me paroît honnête, il excite l'émulation & perfectionne les eſprits.

A. En quel genre doit-on tâcher de perfectionner les eſprits ? Si vous aviez à former un Etat, ou une République, en quoi voudriez-vous y perfectionner les eſprits ?

B. En tout ce qui pourroit les rendre meilleurs. Je voudrois faire

faire de bons citoyens, pleins de zele pour le bien public : je voudrois qu'ils fussent en guerre défendre la Patrie; en paix faire observer les Loix, gouverner leurs maisons; cultiver, ou faire cultiver leurs terres; élever leurs enfans à la vertu; leur inspirer la religion; s'occuper au commerce selon les besoins du pays, & s'appliquer aux sciences utiles à la vie. Voilà, ce me semble, le but d'un Législateur.

A. Vos vues sont très-justes & très-solides; vous voudriez donc des citoyens ennemis de l'oisiveté, occupés à des choses très-sérieuses, & qui tendissent toujours au bien public?

B. Oui, sans doute.

A. Et vous retrancheriez tout le reste?

B. Je le retrancherois.

A. Vous n'admettriez les exercices du corps, que pour la santé

& la force? Je ne parle point de la beauté du corps, parce qu'elle eſt une ſuite naturelle de la ſanté & de la force, pour les corps qui ſont bien formés.

B. Je n'admettrois que ces exercices-là.

A. Vous retrancheriez donc tous ceux qui ne ſerviroient qu'à amuſer, & qui ne mettroient point l'homme en état de mieux ſupporter les travaux réglés de la paix & les fatigues de la guerre?

B. Oui : je ſuivrois cette regle.

A. C'eſt ſans doute par le même principe que vous retrancheriez auſſi (car vous me l'avez dit) tous les exercices de l'eſprit, qui ne ſerviroient point à rendre l'ame ſaine, forte, belle, en la rendant vertueuſe?

B. J'en conviens : que s'enſuit-il de-là? Je ne vois pas encore où vous voulez aller, vos détours ſont bien longs.

A. C'eſt que je veux chercher les premiers principes, & ne laiſſer derriere moi rien de douteux. Répondez, s'il vous plaît.

B. J'avoue qu'on doit, à plus forte raiſon, ſuivre cette regle pour l'ame, l'ayant établie pour le corps.

A. Toutes les ſciences & tous les arts qui ne vont qu'au plaiſir, à l'amuſement & à la curioſité, les ſouffririez-vous ? Ceux qui n'appartiendroient, ni aux devoirs de la vie domeſtique, ni aux devoirs de la vie civile, que deviendroient-ils ?

B. Je les bannirois de ma République.

A. Si donc vous ſouffriez les Mathématiciens, ce ſeroit à cauſe des Mécaniques, de la Navigation, de l'Arpentage des terres, des ſupputations qu'il faut faire, des fortifications des Places, &c. Voilà leur uſage, qui

les autoriſeroit. Si vous admettez les Médecins, les Juriſconſultes, ce ſeroit pour la conſervation de la ſanté & de la juſtice. Il en ſeroit de même des autres profeſſions, dont nous ſentons le beſoin. Mais pour les Muſiciens, que feriez-vous? Ne feriez-vous pas de l'avis de ces anciens Grecs, qui ne ſéparoient jamais l'utile de l'agréable? Eux qui avoient pouſſé la Muſique & la Poéſie jointes enſemble, à une ſi haute perfection; ils vouloient qu'elles ſerviſſent à élever les courages, à inſpirer de grands ſentimens. C'étoit par la Muſique & par la Poéſie qu'ils ſe préparoient aux combats; ils alloient à la guerre avec des Muſiciens & des inſtrumens. Delà encore les Trompettes & les Tambours, qui les jettoient dans un enthouſiaſme & dans une eſpece de fureur, qu'ils appelloient divine. C'étoit par la

Muſique & par la cadence des vers, qu'ils adouciſſoient les peuples féroces. C'étoit par cette harmonie qu'ils faiſoient entrer, avec le plaiſir, la ſageſſe dans le fond des cœurs des enfans : on leur faiſoit chanter les vers d'Homere pour leur inſpirer agréablement le mépris de la mort, des richeſſes & des plaiſirs qui amolliſſent l'ame, l'amour de la gloire, de la liberté & de la Patrie. Leurs danſes même avoient un but ſérieux à leur mode, & il eſt certain qu'ils ne danſoient pas pour le ſeul plaiſir. Nous voyons, par l'exemple de David, que les peuples Orientaux regardoient la danſe comme un art ſérieux, ſemblable à la Muſique & à la Poéſie : mille inſtructions étoient mélées dans leurs fables & dans leurs Poëmes ; ainſi la Philoſophie la plus grave & la plus auſtere, ne ſe montroit qu'avec un

viſage riant. Cela paroît encore par les danſes myſtérieuſes des Prêtres, que les Payens avoient mêlées dans leurs cérémonies, pour les fêtes des Dieux. Tous ces arts, qui conſiſtent, ou dans les ſons mélodieux, ou dans les mouvemens du corps, ou dans les paroles; en un mot, la Muſique, la Danſe, l'Éloquence, la Poéſie, ne furent inventées que pour exprimer les paſſions, & pour les inſpirer en les exprimant. Par-là on voulut imprimer de grands ſentimens dans l'ame des hommes, & leur faire des peintures vives & touchantes de la beauté de la vertu, & de la difformité du vice. Ainſi tous ces arts, ſous l'apparence du plaiſir, entroient dans les deſſeins les plus ſérieux des Anciens, pour la morale & pour la religion. La chaſſe même étoit l'apprentiſſage pour la guerre. Tous les plaiſirs les plus tou-

chans renfermoient quelque leçon de vertu. De cette ſource vinrent dans la Grece tant de vertus héroïques, admirées de tous les ſiecles. Cette premiere inſtruction fut altérée, il eſt vrai, & elle avoit en elle-même d'extrêmes défauts. Son défaut eſſentiel étoit d'être fondée ſur une religion fauſſe & pernicieuſe : en cela les Grecs ſe trompoient, comme tous les Sages du monde, plongés alors dans l'idolâtrie : mais s'ils ſe trompoient pour le fond de la religion & pour le choix des maximes, ils ne ſe trompoient pas pour la maniere d'inſpirer la religion & la vertu : tout y étoit ſenſible, agréable, propre à faire une vive impreſſion.

B. Vous diſiez tout-à-l'heure que cette premiere inſtruction fut altérée ; n'oubliez pas, s'il vous plaît, de nous l'expliquer.

A. Oui, elle fut altérée. La

vertu donne la véritable politeſſe ; mais bientôt, ſi on n'y prend garde, la politeſſe amollit peu à peu. Les Grecs Aſiatiques furent les premiers à ſe corrompre. Les Ioniens devinrent efféminés. Toute cette côte d'Aſie fut un théâtre de volupté. La Créte, malgré les ſages Loix de Minos, ſe corrompit de même : vous ſavez les vers que cite ſaint Paul. Corinthe fut fameuſe par ſon luxe & par ſes diſſolutions. Les Romains encore groſſiers, commencerent à trouver de quoi amollir leur vertu ruſtique. Athènes ne fut pas exempte de cette contagion ; toute la Grece en fut infectée. Le plaiſir qui ne devoit être que le moyen d'inſinuer la ſageſſe, prit la place de la ſageſſe même. Les Philoſophes réclamerent. Socrate s'éleva, & montra à ſes citoyens égarés, que le plaiſir dans lequel ils s'arrêtoient, ne

Docet motus Ionicos. Hor.

Les Fables Mileſiennes.

devoit être que le chemin de la vertu. Platon, ſon diſciple, qui n'a pas eu honte de compoſer ſes Ecrits des diſcours de ſon maître, retranche de ſa République tous les tons de la Muſique, tous les mouvemens de la Tragédie, tous les récits des Poëmes, & les endroits d'Homere même, qui ne vont pas à inſpirer l'amour des bonnes Loix. Voilà le jugement que firent Socrate & Platon ſur les Poëtes & ſur les Muſiciens; n'êtes-vous pas de leur avis?

B. J'entre tout-à-fait dans leur ſentiment; il ne faut rien d'inutile. Puiſqu'on peut mettre le plaiſir dans les choſes ſolides, il ne faut point le chercher ailleurs. Si quelque choſe peut faciliter la vertu, c'eſt de la mettre d'accord avec le plaiſir : au contraire, quand on les ſépare, on tente violemment les hommes d'abandonner la vertu : d'ailleurs

tout ce qui plaît ſans inſtruire, amuſe & amollit. Hé bien! Ne trouvez-vous pas que je ſuis devenu Philoſophe en vous écoutant? Mais allons juſqu'au bout; car nous ne ſommes pas encore d'accord.

A. Nous le ſerons bientôt, Monſieur : puiſque vous êtes ſi Philoſophe, permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Voilà les Muſiciens & les Poëtes aſſujettis à n'inſpirer que la vertu; voilà les citoyens de votre République exclus des ſpectacles, où le plaiſir ſeroit ſans inſtruction. Mais que ferez-vous des Devins?

B. Ce ſont des impoſteurs, il faut les chaſſer.

A. Mais ils ne ſont point de mal. Vous croyez bien qu'ils ne ſont pas Sorciers; ainſi ce n'eſt pas l'art diabolique que vous craignez en eux.

B. Non, je n'ai garde de le craindre, car je n'ajoute aucune foi à tous leurs contes; mais ils font un assez grand mal d'amuser le public. Je ne souffre point dans ma République des gens oisifs, qui amusent les autres, & qui n'aient point d'autre métier que celui de parler.

A. Mais ils gagnent leur vie par-là; ils amassent de l'argent pour eux & pour leurs familles.

B. N'importe, qu'ils prennent d'autres métiers pour vivre; non-seulement il faut gagner sa vie, mais il la faut gagner par des occupations utiles au public. Je dis la même chose de tous ces misérables, qui amusent les passans par leurs discours & par leurs chansons: quand ils ne mentiroient jamais, quand ils ne diroient rien de déshonnête, il faudroit les chasser; l'inutilité seule suffit pour les rendre cou-

pables : la Police devroit les aſſujettir à prendre quelque métier réglé.

A. Mais ceux qui repréſentent des Tragédies, les ſouffririez-vous ? Je ſuppoſe qu'il n'y ait, ni amour profane, ni immodeſtie mêlée dans ces Tragédies : de plus, je ne parle pas ici en Chrétien, répondez-moi ſeulement en Légiſlateur & en Philoſophe.

B. Si ces Tragédies n'ont pas pour but d'inſtruire en donnant du plaiſir, je les condamnerois.

A. Bon ; en cela vous êtes préciſément de l'avis de Platon, qui veut qu'on ne laiſſe point introduire dans ſa République des Poëmes & des Tragédies, qui n'auront pas été examinés par les Gardes des Loix, afin que le peuple ne voie & n'entende jamais rien qui ne ſerve à autoriſer les Loix & à inſpirer la vertu. En cela vous ſuivez l'eſprit des An-

De legib.

teurs anciens, qui vouloient que la Tragédie roulât ſur deux paſſions : ſavoir, la terreur que doivent donner les ſuites funeſtes du vice ; & la compaſſion qu'inſpire la vertu perſécutée & patiente. C'eſt l'idée qu'Euripide & Sophocle ont exécutée.

B. Vous me faites ſouvenir que j'ai lu cette derniere regle dans l'Art poétique de M***.

A. Vous avez raiſon : c'eſt un homme qui connoît bien, non-ſeulement le fond de la Poéſie, mais encore le but ſolide auquel la Philoſophie, ſupérieure à tous les arts, doit conduire le Poëte.

B. Mais enfin où me menez-vous donc?

A. Je ne vous mene plus, vous allez tout ſeul : vous voilà arrivé heureuſement au terme. Ne m'avez-vous pas dit que vous ne ſouffrez point dans votre République des gens oiſifs, qui amu-

ſent les autres, & qui n'ont point d'autre métier que celui de parler ? N'eſt-ce pas ſur ce principe que vous chaſſez tous ceux qui repréſentent des Tragédies, ſi l'inſtruction n'eſt mêlée au plaiſir ? Sera-t-il permis de faire en proſe ce qui ne le ſera pas en vers? Après cette ſévérité, comment pourriez-vous faire grace aux Déclamateurs, qui ne parlent que pour montrer leur bel eſprit?

B. Mais les Déclamateurs, dont nous parlons, ont deux deſſeins qui ſont louables.

A. Expliquez-les.

B. Le premier eſt de travailler pour eux-mêmes ; par-là ils ſe procurent des établiſſemens honnêtes. L'Eloquence produit la réputation, & la réputation attire la fortune dont ils ont beſoin.

A. Vous avez déjà répondu vous-même à votre objection.

Ne diſiez-vous pas qu'il faut non-ſeulement gagner ſa vie, mais la gagner par des occupations utiles au public? Celui qui repréſenteroit des Tragédies ſans y mêler l'inſtruction, gagneroit ſa vie; cette raiſon ne vous empêcheroit pourtant pas de le chaſſer de votre République. Prenez, lui diriez-vous, un métier ſolide & réglé; n'amuſez pas les citoyens. Si vous voulez tirer d'eux un profit légitime, travaillez à quelque bien effectif, ou à les rendre vertueux. Pourquoi ne direz-vous pas la même choſe de l'Orateur?

B. Nous voilà d'accord: la ſeconde raiſon que je voulois vous dire explique tout cela.

A. Comment? dites-nous-la donc, s'il vous plaît.

B. C'eſt que l'Orateur travaille même pour le public.

A. En quoi?

B. Il polit les eſprits, il leur enſeigne l'Eloquence.

A. Attendez. Si j'inventois un art chimérique, ou une langue imaginaire, dont on ne pût tirer aucun avantage, ſervirois-je le public en lui enſeignant cet art ou cette langue?

B. Non, parce qu'on ne ſert les autres qu'autant qu'on leur enſeigne quelque choſe d'utile.

A. Vous ne ſauriez donc prouver ſolidement qu'un Orateur ſert le public en lui enſeignant l'Eloquence, ſi vous n'aviez déjà prouvé que l'Eloquence ſert elle-même à quelque choſe. A quoi ſervent les beaux diſcours d'un homme, ſi ſes diſcours, tout beaux qu'ils ſont, ne ſont aucun bien au public? Les paroles, comme dit S. Auguſtin, ſont faites pour les hommes, & non pas les hommes pour les paroles. Les diſcours ſervent, je le ſais bien, à celui qui les fait; car ils éblouiſſent les Auditeurs, ils font beaucoup

De doctr. Chriſt.

coup parler de celui qui les a faits, & on eſt d'aſſez mauvais goût pour le récompenſer de ſes paroles inutiles. Mais cette Eloquence mercenaire & infructueuſe au public, doit-elle être ſoufferte dans l'état que vous policez ? Un Cordonnier au moins fait des ſouliers, & ne nourrit ſa famille que d'un argent gagné en ſervant le public pour de véritables beſoins ; ainſi, vous le voyez, les plus vils métiers ont une fin ſolide, & il n'y aura que l'art des Orateurs, qui n'aura pour but que d'amuſer les hommes par des paroles. Tout aboutira donc, d'un côté, à ſatisfaire la curioſité, & à entretenir l'oiſiveté de l'Auditeur ; de l'autre, à contenter la vanité & l'ambition de celui qui parle. Pour l'honneur de votre République, Monſieur, ne ſouffrez jamais cet abus.

B. Hé bien, je reconnois que

l'Orateur doit avoir pour but d'inſtruire & de rendre les hommes meilleurs.

A. Souvenez-vous bien de ce que vous m'accordez-là; vous en verrez les conſéquences.

B. Mais cela n'empêche pas qu'un homme s'appliquant à inſtruire les autres, ne puiſſe être bien-aiſe en même temps d'acquérir de la réputation & du bien.

A. Nous ne parlons point encore ici comme Chrétiens; je n'ai beſoin que de la Philoſophie ſeule contre vous. Les Orateurs, je le répete, ſont donc, ſelon vous, des gens qui doivent inſtruire les autres hommes, & les rendre meilleurs qu'ils ne ſont. Voilà donc d'abord les Déclamateurs chaſſés. Il ne faudra même ſouffrir les Panégyriſtes, qu'autant qu'ils propoſeront des modeles dignes d'être imités, & qu'ils

rendront la vertu aimable par leurs louanges.

B. Quoi, un Panégyrique ne vaudra donc rien, s'il n'eſt plein de morale?

A. Ne l'avez-vous pas conclu vous-même? Il ne faut parler que pour inſtruire; il ne faut louer un héros, que pour apprendre ſes vertus au peuple, que pour l'exciter à les imiter, que pour montrer que la gloire & la vertu ſont inſéparables. Ainſi il faut retrancher d'un Panégyrique toutes les louanges vagues, exceſſives, flateuſes; il n'y faut laiſſer aucune de ces penſées ſtériles, qui ne concluent rien pour l'inſtruction de l'Auditeur; il faut que tout tende à lui faire aimer la vertu. Au contraire, la plupart des Panégyriſtes ſemblent ne louer les vertus, que pour louer les hommes qui les ont pratiquées, & dont ils ont entrepris l'éloge.

Faut-il louer un homme? Ils élevent les vertus qu'il a pratiquées au-deſſus de toutes les autres. Mais chaque choſe a ſon tour: dans une autre occaſion, ils déprimeront les vertus qu'ils ont élevées, en faveur de quelqu'autre ſujet, qu'ils voudront flater. C'eſt par ce principe que je blâmerai Pline. S'il avoit loué Trajan pour former d'autres héros ſemblables à celui-là, ce ſeroit une vue digne d'un Orateur. Trajan, tout grand qu'il eſt, ne devroit pas être la fin de ſon diſcours. Trajan ne devroit être qu'un exemple propoſé aux hommes, pour les inviter à être vertueux. Quand un Panégyriſte n'a que cette vue baſſe de louer un ſeul homme, ce n'eſt plus que la flaterie qui parle à la vanité.

B. Mais que répondrez-vous ſur les Poëmes qui ſont faits pour louer des héros? Homere a ſon

Achille, Virgile ſon Enée : voulez-vous condamner ces deux Poëtes ?

A. Non, Monſieur : mais vous n'avez qu'à examiner les deſſeins de leurs Poëmes. Dans l'Iliade, Achille eſt, à la vérité, le premier héros : mais ſa louange n'eſt pas la fin principale du Poëme. Il eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; ces défauts même ſont un des ſujets ſur leſquels le Poëte a voulu inſtruire la poſtérité. Il s'agit, dans cet Ouvrage, d'inſpirer aux Grecs l'amour de la gloire que l'on acquiert dans les combats, & la crainte de la déſunion, comme de l'obſtacle à tous les grands ſuccès. Ce deſſein de morale eſt marqué viſiblement dans tout ce Poëme. Il eſt vrai que l'Odyſſée repréſente dans Ulyſſe, un héros plus régulier & plus accompli ; mais c'eſt par haſard. C'eſt qu'en

effet un homme dont le caractere eſt la ſageſſe, tel qu'Ulyſſe, a une conduite plus exacte & plus uniforme, qu'un jeune homme tel qu'Achille, d'un naturel bouillant & impétueux; ainſi Homere n'a ſongé dans l'un & dans l'autre qu'à peindre fidélement la nature. Au reſte, l'Odyſſée renferme de tous côtés mille inſtructions morales pour tout le détail de la vie, & il ne faut que lire pour voir que le Poëte n'a peint un homme ſage, qui vient à bout de tout par ſa ſageſſe, que pour apprendre à la poſtérité les fruits que l'on doit attendre de la piété, de la prudence & des bonnes mœurs. Virgile, dans l'Enéide, a imité l'Odyſſée pour le caractere de ſon héros; il l'a fait modéré, pieux, & par conſéquent égal à lui-même. Il eſt aiſé de voir qu'Enée n'eſt pas ſon principal but: il a regardé en ce

héros le peuple Romain, qui devoit en descendre. Il a voulu montrer à ce peuple que son origine étoit divine; que les Dieux lui avoient préparé de loin l'empire du monde, & par-là il a voulu exciter ce peuple à soutenir par ses vertus la gloire de sa destinée. Il ne pouvoit jamais y avoir chez les Payens une morale plus importante que celle-là. L'unique chose sur laquelle on peut soupçonner Virgile, est d'avoir un peu trop songé à sa fortune dans ses vers, & d'avoir fait aboutir son Poëme à la louange, peut-être un peu flateuse, d'Auguste & de sa famille; mais je ne voudrois pas pousser la critique si loin.

B. Quoi! Vous ne voulez pas qu'un Poëte, ni un Orateur, cherche honnêtement sa fortune?

A. Après notre digression sur les Panégyristes, qui ne sera

pas inutile, nous voilà revenus à notre difficulté. Il s'agit de savoir si les Orateurs doivent être désintéressés.

B. Je ne saurois le croire; vous renversez toutes les maximes communes.

A. Ne voulez-vous pas que dans votre République il soit défendu aux Orateurs de dire autre chose que la vérité? Ne prétendez vous pas qu'ils parleront toujours pour instruire, pour corriger les hommes & pour affermir les Loix?

B. Oui, sans doute.

A. Il faut donc que les Orateurs ne craignent & n'espérent rien de leurs Auditeurs, pour leur propre intérêt. Si vous admettez des Orateurs ambitieux & mercenaires, s'opposeront-ils à toutes les passions des hommes? S'ils sont malades de l'avarice, de l'ambition, de la mollesse, pourront-ils

pourront-ils en guérir les autres? S'ils cherchent les richeſſes, ſeront-ils propres à en détacher autrui? je ſais qu'on ne doit pas laiſſer un Orateur vertueux & déſintéreſſé manquer des choſes néceſſaires; auſſi cela n'arrivera-t-il jamais, s'il eſt vrai Philoſophe, c'eſt-à-dire, tel qu'il doit être pour redreſſer les mœurs des hommes: il menera une vie ſimple, modeſte, frugale, laborieuſe; il lui faudra peu, ce peu ne lui manquera point, dût-il de ſes propres mains le gagner; le ſurplus ne doit pas être ſa récompenſe, & n'eſt pas digne de l'être. Le public pourra lui rendre des honneurs, & lui donner de l'autorité: mais s'il eſt dégagé des paſſions, & déſintéreſſé, il n'uſera de cette autorité que pour le bien public, prêt à la perdre toutes les fois qu'il ne pourra la conſerver qu'en diſſimulant & en

flatant les hommes. Ainſi l'Orateur, pour être digne de perſuader les peuples; doit être un homme incorruptible; ſans cela ſon talent & ſon art ſe tourneroient en poiſon mortel contre la République même. Delà vient que, ſelon Cicéron, la premiere & la plus eſſentielle des qualités d'un Orateur, eſt la vertu : il faut une probité qui ſoit à l'épreuve de tout, & qui puiſſe ſervir de modele à tous les citoyens; ſans cela on ne peut paroître perſuadé, ni par conſéquent perſuader les autres.

B. Je conçois bien l'importance de ce que vous me dites : mais, après tout, un homme ne pourra-t-il pas employer ſon talent pour s'élever aux honneurs?

A. Remontez toujours aux principes. Nous ſommes convenus que l'Eloquence & la profeſſion de l'Orateur eſt conſacrée à

l'inſtruction & à la réformation des mœurs du peuple. Pour le faire avec liberté & avec fruit, il faut qu'un homme ſoit déſintéreſſé, il faut qu'il apprenne aux autres le mépris de la mort, des richeſſes, des délices; il faut qu'il inſpire la modeſtie, la frugalité, le déſintéreſſement, le zele du bien public, l'attachement inviolable aux loix: il faut que tout cela paroiſſe autant dans ſes mœurs que dans ſes diſcours. Un homme qui ſonge à plaire pour ſa fortune, & qui par conſéquent a beſoin de ménager tout le monde, peut-il prendre cette autorité ſur les eſprits? Quand même il diroit tout ce qu'il faut dire, croiroit-on ce que diroit un homme qui ne paroîtroit pas le croire lui-même?

B. Mais il ne fait rien de mal en cherchant une fortune, dont je ſuppoſe qu'il a beſoin.

A. N'importe; qu'il cherche

par d'autres voies le bien dont il a beſoin pour vivre ; il y a d'autres profeſſions qui peuvent le tirer de la pauvreté : s'il a beſoin de quelque choſe, & qu'il ſoit réduit à l'attendre du public, il n'eſt pas encore propre à être Orateur. Dans votre République choiſiriez-vous pour Juges, des hommes pauvres, affamés ? Ne craindriez-vous pas que le beſoin ne les réduisît à quelque lâche complaiſance ? Ne prendriez-vous pas plutôt des perſonnes conſidérables, & que la néceſſité ne ſauroit tenter ?

B. Je l'avoue.

A. Par la même raiſon, ne choiſiriez-vous pas pour Orateurs, c'eſt-à-dire, pour maîtres qui doivent inſtruire, corriger, & former les peuples, des gens qui n'euſſent beſoin de rien, & qui fuſſent déſintéreſſés ? & s'il y en avoit d'autres qui euſſent du

talent pour ces ſortes d'emplois, mais qui euſſent encore des intérêts à ménager, n'attendriez-vous pas à employer leur éloquence, juſqu'à ce qu'ils euſſent leur néceſſaire, & qu'ils ne fuſſent plus ſuſpects d'aucun intérêt en parlant aux hommes?

B. Mais il me ſemble que l'expérience de notre ſiecle montre aſſez qu'un Orateur peut parler fortement de morale ſans renoncer à ſa fortune. Peut-on voir des peintures morales plus ſéveres que celles qui ſont en vogue? On ne s'en fâche point, on y prend plaiſir, & celui qui les fait ne laiſſe pas de s'élever dans le monde par ce chemin.

A. Les peintures morales n'ont point d'autorité pour convertir, quand elles ne ſont ſoutenues, ni de principes, ni de bons exemples? Qui voyez-vous convertir par-là? on s'accoutume à enten-

dre cette deſcription : ce n'eſt qu'une belle image qui paſſe devant les yeux ; on écoute ces diſcours, comme on liroit une ſatyre ; on regarde celui qui parle comme un homme qui joue bien une eſpece de Comédie ; on croit bien plus ce qu'il fait que ce qu'il dit : il eſt intéreſſé, ambitieux, vain, attaché à une vie molle ; il ne quitte aucune des choſes qu'il dit qu'il faut quitter : on le laiſſe dire pour la cérémonie ; mais on croit, on fait comme lui. Ce qu'il y a de pis, eſt qu'on s'accoutume par-là à croire que cette ſorte de gens ne parle pas de bonne foi, cela décrie leur miniſtere ; & quand d'autres parlent après eux avec un zele ſincere, on ne peut ſe perſuader que cela ſoit vrai.

B. J'avoue que vos principes ſe ſuivent & qu'ils perſuadent, quand on les examine attentive-

ment : mais n'eſt-ce point par pur zele de piété Chrétienne que vous dites toutes ces choſes ?

A. Il n'eſt pas néceſſaire d'être Chrétien pour penſer tout cela ; il faut être Chrétien pour le pratiquer bien : car la grace ſeule peut réprimer l'amour-propre ; mais il ne faut être que raiſonnable pour reconnoître ces vérités-là. Tantôt je vous citois Socrate & Platon ; vous n'avez pas voulu déférer à leur autorité. Maintenant que la raiſon commence à vous perſuader, & que vous n'avez plus beſoin d'autorités, que direz-vous, ſi je vous montre que ce raiſonnement eſt le leur ?

B. Le leur ? Eſt-il poſſible ? J'en ſerois fort aiſe.

A. Platon fait parler Socrate avec un Orateur nommé Gorgias, & avec un Diſciple de Gorgias, nommé Calliclès ; ce Gorgias étoit un homme très-célebre.

Iſocrate, dont nous avons tant parlé, fut ſon Diſciple. Ce Gorgias fut le premier, dit Cicéron, qui ſe vanta de parler éloquemment de tout : dans la ſuite les Rhéteurs Grecs imitoient cette vanité. Revenons au Dialogue de Gorgias & de Callicles. Ces deux hommes diſcouroient élégamment ſur toutes choſes, ſelon la méthode du premier : c'étoient de ces beaux eſprits qui brillent dans les converſations, & qui n'ont d'autre emploi que celui de bien parler. Mais il paroît qu'ils manquoient de ce que Socrate cherchoit dans les hommes, c'eſt-à-dire de vrais principes de la morale, & des regles d'un raiſonnement exact & ſérieux. Après que l'Auteur a bien fait ſentir le ridicule de leur caractere d'eſprit, il vous dépeint Socrate, qui ſemblant ſe jouer, réduit plaiſamment les deux Ora-

teurs à ne pouvoir dire ce que c'eſt que l'Eloquence. Enſuite Socrate montre que la Rhétorique, c'eſt-à-dire l'art de ces Orateurs-là, n'eſt pas un art véritable. Il appelle l'art, *une diſcipline réglée qui apprend aux hommes à faire quelque choſe qui ſoit utile à les rendre meilleures qu'ils ne ſont;* par-là il montre qu'il n'appelle art que les arts libéraux, & que ces arts dégénerent toutes les fois qu'on les rapporte à une autre fin, qu'à former les hommes à la vertu. Il prouve que les Rhéteurs n'ont point ce but-là; il fait voir même que Thémiſtocle & Périclès ne l'ont point eu, & par conſéquent n'ont point été de vrais Orateurs. Il dit que ces hommes célebres n'ont ſongé qu'à perſuader aux Athéniens de faire des Ports, des murailles, & de remporter des victoires. Ils n'ont, dit-il, rendu leurs Citoyens que

riches, puiſſans, belliqueux, & ils en ont été enſuite maltraités. En cela ils n'ont eu que ce qu'ils méritoient : s'ils les avoient rendus bons par leur éloquence, leur récompenſe eût été certaine. Qui fait les hommes bons & vertueux eſt ſûr, après ſon travail, de ne point trouver des ingrats, puiſque la vertu & l'ingratitude ſont incompatibles. Il ne faut point vous rapporter tout ce qu'il dit ſur l'inutilité de cette Rhétorique, parce que tout ce que je vous en ai dit comme de moi-même, eſt tiré de lui ; il vaut mieux vous raconter ce qu'il dit ſur les maux que ces vains Rhéteurs cauſent dans une République.

B. Je comprends bien que ces Rhéteurs étoient à craindre dans les Républiques de la Gréce, où ils pouvoient ſéduire le peuple & s'emparer de la tyrannie.

A. En effet, c'eſt principalement de cet inconvénient dont parle Socrate; mais les principes qu'il donne en cette occaſion s'étendent plus loin. Au reſte, quand nous parlons ici vous & moi, d'une République à policer, il s'agit non ſeulement des états où le peuple gouverne, mais encore de tout état, ſoit populaire, ſoit gouverné par pluſieurs chefs, ſoit monarchique; ainſi je ne touche pas à la forme du gouvernement: en tous pays les regles de Socrate ſont d'uſage.

B. Expliquez-les donc, s'il vous plaît.

A. Il dit que l'homme étant compoſé de corps & d'eſprit, il faut cultiver l'un & l'autre: il y a deux arts pour l'eſprit, & deux arts pour le corps; les deux de l'eſprit ſont la ſcience des Loix & la Juriſprudence: par la ſcience des Loix il comprend tous les

principes de philoſophie pour régler les ſentimens & les mœurs des particuliers & de toute la République ; la Juriſprudence eſt le remede dont on doit ſe ſervir pour réprimer la mauvaiſe foi & l'injuſtice des Citoyens ; c'eſt par elle qu'on juge les procès & qu'on punit les crimes ; ainſi la ſcience des Loix doit ſervir à prévenir le mal, & la Juriſprudence à le corriger. Il y a deux arts ſemblables pour le corps, la Gymnaſtique, qui les exerce, qui les rend ſains, proportionnés, agiles, vigoureux, pleins de force & de bonne grace (vous ſavez, Monſieur, que les anciens ſe ſervoient merveilleuſement de cet art que nous avons perdu) : puis la Médecine qui guérit les corps lorſqu'ils ont perdu la ſanté. La Gymnaſtique eſt pour les corps ce que la ſcience des Loix eſt pour l'ame : elle forme, elle perfectionne. La

Médecine eſt auſſi pour le corps ce que la Juriſprudence eſt pour l'ame, elle corrige, elle guérit. Mais cette inſtitution ſi pure s'eſt altérée, dit Socrate. A la place de la ſcience des Loix, on a mis la vaine ſubtilité des Sophiſtes, faux Philoſophes qui abuſent du raiſonnement, & qui manquant des vrais principes pour le bien public, tendent à leurs fins particulieres. A la Juriſprudence, dit-il encore, a ſuccédé le faſte des Rhéteurs, gens qui ont voulu plaire & éblouir : au-lieu de la Juriſprudence qui devoit être la médecine de l'ame, & dont il ne falloit ſe ſervir que pour guérir les paſſions des hommes, on voit de faux Orateurs qui n'ont ſongé qu'à leur réputation. A la Gymnaſtique, ajoute encore Socrate, on a fait ſuccéder l'art de farder les corps, & de leur donner une fauſſe & trompeuſe beauté,

au-lieu qu'on ne devoit chercher qu'une beauté ſimple & naturelle, qui vient de la ſanté & de la proportion de tous les membres, ce qui ne s'acquiert & ne s'entretient que par le régime & l'exercice. A la Médecine on a fait auſſi ſuccéder l'invention des mêts délicieux, & de tous les ragoûts qui excitent l'appétit des hommes; & au-lieu de purger l'homme plein d'humeurs pour lui rendre la ſanté, & par la ſanté l'appétit, on force la nature, on lui fait un appétit artificiel, par toutes les choſes contraires à la tempérance. C'eſt ainſi que Socrate remarque le déſordre des mœurs de ſon temps, & il conclut en diſant, que les Orateurs qui, dans la vue de guérir les hommes, devoient leur dire, même avec autorité, des vérités déſagréables, & leur donner ainſi des médecines ameres, ont au

contraire fait pour l'ame, comme les cuiſiniers pour le corps. Leur Rhétorique n'a été qu'un art de faire des ragoûts pour flater les hommes malades; on ne s'eſt mis en peine que de plaire, que d'exciter la curioſité & l'admiration; les Orateurs n'ont parlé que pour eux. Il finit, en demandant, où ſont les Citoyens que ces Rhéteurs ont guéris de leurs mauvaiſes habitudes; où ſont les gens qu'ils ont rendus tempérans & vertueux. Ne croyez-vous pas entendre un homme de notre ſiecle qui voit ce qui s'y paſſe, & qui parle des abus préſens? Après avoir entendu ce Payen, que direz-vous de cette éloquence, qui ne va qu'à plaire, & qu'à faire de belles peintures, lorſqu'il faudroit, comme il dit lui-même, brûler, couper juſqu'au vif, & chercher ſérieuſement la guériſon par l'amertume des remedes

& par la ſévérité du régime ? Mais jugez de ces choſes par vous-même. Trouveriez-vous bon qu'un Médecin qui vous traiteroit, s'amuſât dans l'extrêmité de votre maladie à débiter des phraſes élégantes & des penſées ſubtiles ? Que penſeriez-vous d'un Avocat, qui plaidant une cauſe où il s'agiroit de tout le bien de votre famille, ou de votre propre vie, feroit le bel eſprit, & rempliroit ſon plaidoyer de fleurs & d'ornemens, au-lieu de raiſonner avec force, & d'exciter la compaſſion des Juges ? L'amour du bien & de la vie fait aſſez ſentir ce ridicule-là ; mais l'indifférence où l'on vit pour les bonnes mœurs & pour la Religion, fait qu'on ne le remarque point dans les Orateurs, qui devroient être les cenſeurs & les médecins du peuple. Ce que vous avez vu qu'en penſoit

Socrate,

Socrate, doit nous faire honte.

B. Je vois bien maintenant, ſelon vos principes, que les Orateurs devroient être les défenſeurs des Loix & les maîtres des peuples, pour leur enſeigner la vertu; mais l'Eloquence du Barreau chez les Romains, n'alloit pas juſque-là.

A. C'étoit ſans doute ſon but, Monſieur: les Orateurs devoient protéger l'innocence & les droits des particuliers, lorſqu'ils n'avoient point d'occaſion de repréſenter dans leurs diſcours, les beſoins généraux de la République: delà vient que cette profeſſion fut ſi honorée, & que Cicéron nous donne une ſi haute idée du véritable Orateur.

B. Mais voyons donc de quelle maniere ces Orateurs doivent parler; je vous ſupplie de m'expliquer vos vues là-deſſus.

A. Je ne vous dirai pas les

miennes, je continuerai à vous parler ſelon les regles que les Anciens nous donnent. Je ne vous dirai même que les principales choſes ; car vous n'attendez pas que je vous explique par ordre le détail preſque infini des préceptes de la Rhétorique ; il y en a beaucoup d'inutiles : vous les avez lus dans les livres où ils ſont amplement. Contentons-nous de parler de ce qui eſt le plus important. Platon, dans ſon Dialogue, où il fait parler Socrate avec Phédre, montre que le grand défaut des Rhéteurs eſt de chercher l'art de perſuader, avant que d'avoir appris par les principes de la Philoſophie, quelles ſont les choſes qu'il faut tâcher de perſuader aux hommes. Il veut que l'Orateur ait commencé par l'étude de l'homme en général ; qu'après il ſe ſoit appliqué à la connoiſſance des hommes en

particulier auxquels il doit parler : ainſi il faut ſavoir ce que c'eſt que l'homme, ſa fin, ſes intérêts véritables; de quoi il eſt compoſé, c'eſt-à-dire, de corps & d'eſprit; la véritable maniere de le rendre heureux; quelles ſont ſes paſſions, les excès qu'elles peuvent avoir, la maniere de les régler, comment on peut les exciter utilement pour lui faire aimer le bien; les regles qui ſont propres à le faire vivre en paix, & à entretenir la ſociété. Après cette étude générale vient la particuliere. Il faut connoître les Loix & les Coutumes de ſon pays, le rapport qu'elles ont avec le tempérament des peuples, les mœurs de chaque condition, les éducations différentes, les préjugés & les intérêts qui dominent dans le ſiecle où l'on vit, le moyen d'inſtruire & de redreſſer les eſprits. Vous voyez que ces con-

noiſſances comprennent toute la Philoſophie la plus ſolide. Ainſi Platon montre par-là qu'il n'appartient qu'au Philoſophe d'être véritable Orateur : c'eſt en ce ſens qu'il faut expliquer tout ce qu'il dit dans le Dialogue de Gorgias contre les Rhéteurs, c'eſt-à-dire, contre cette eſpece de gens qui s'étoient fait un art de bien parler & de perſuader, ſans ſe mettre en peine de ſavoir par principes ce qu'on doit tâcher de perſuader aux hommes : ainſi tout le véritable art, ſelon Platon, ſe réduit à bien ſavoir ce qu'il faut perſuader, & à bien connoître les paſſions des hommes, & la maniere de les émouvoir pour arriver à la perſuaſion. Cicéron a preſque dit les mêmes choſes. Il ſemble d'abord vouloir que l'Orateur n'ignore rien, parce que l'Orateur peut avoir beſoin de parler de tout, & qu'on ne

parle jamais bien, dit-il après Socrate, que de ce qu'on ſait bien. Enſuite il ſe réduit, à cauſe des beſoins preſſans & de la briéveté de la vie, aux connoiſſances les plus néceſſaires. Il veut au moins qu'un Orateur ſache bien toute cette partie de la Philoſophie, qui regarde les mœurs, ne lui permettant d'ignorer que les curioſités de l'Aſtrologie & des Mathématiques : ſur-tout il veut qu'il connoiſſe la compoſition de l'homme & la nature de ſes paſſions, parce que l'Éloquence a pour but d'en mouvoir à propos les reſſorts. Pour la connoiſſance des Loix, il la demande à l'Orateur, comme le fondement de tous ſes diſcours; ſeulement il permet qu'il n'ait pas paſſé ſa vie à approfondir toutes les queſtions de la Juriſprudence pour le détail des cauſes, parce qu'il peut dans le beſoin recourir aux profonds

Juriſconſultes, pour ſuppléer ce qui lui manqueroit de ce côté-là. Il demande, comme Platon, que l'Orateur ſoit bon Dialecticien, qu'il ſache définir, prouver, démêler les plus ſubtils ſophiſmes. Il dit, que c'eſt détruire la Rhétorique de la ſéparer de la Philoſophie; que c'eſt faire des Orateurs, des Déclamateurs puériles ſans jugement. Non-ſeulement il veut une connoiſſance exacte de tous les principes de la morale, mais encore une étude particuliere de l'antiquité. Il recommande la lecture des anciens Grecs : il veut qu'on étudie les Hiſtoriens, non-ſeulement pour leurs ſtyles, mais encore pour les faits de l'Hiſtoire : ſur-tout il exige l'étude des Poëtes, à cauſe du grand rapport qu'il y a entre les figures de la Poéſie & celles de l'Eloquence. En un mot, il répete ſouvent, que l'Orateur doit

ſe remplir l'eſprit de choſes, avant que de parler. Je crois que je me ſouviendrai de ſes propres termes, tant je les ai relus, & tant ils m'ont fait d'impreſſion. Vous ſerez ſurpris de tout ce qu'il demande. L'Orateur, dit-il, doit avoir la ſubtilité des Dialecticiens, la ſcience des Philoſophes, la diction preſque des Poëtes, la voix & les geſtes des plus grands Acteurs. Voyez quelle préparation il faut pour tout cela.

C. Effectivement, j'ai remarqué en bien des occaſions, que ce qui manque le plus à certains Orateurs, qui ont d'ailleurs beaucoup de talens, c'eſt le fonds de ſcience. Leur eſprit paroît vuide. On voit qu'ils ont eu bien de la peine à trouver de quoi remplir leurs diſcours : il ſemble même qu'ils ne parlent pas, parce qu'ils ſont remplis de vérités ; mais qu'ils cherchent les vérités

à meſure qu'ils veulent parler.

A. C'eſt ce que Cicéron appelle des gens qui vivent au jour la journée, ſans nulle proviſion : malgré tous leurs efforts, leurs diſcours paroiſſent toujours maigres & affamés. Il n'eſt pas temps de ſe préparer trois mois avant que de faire un diſcours public : ces préparations particulieres, quelque pénibles qu'elles ſoient, ſont néceſſairement très-imparfaites, & un habile homme en remarque bientôt le foible ; il faut avoir paſſé pluſieurs années à faire un fonds abondant. Après cette préparation générale, les préparations particulieres coûtent peu : au-lieu que quand on ne s'applique qu'à des actions détachées, on eſt réduit à payer de phraſes & d'antitheſes : on ne traite que des lieux communs ; on ne dit rien que de vague ; on cout des lambeaux qui ne ſont

point

point faits les uns pour les autres; on ne montre point les vrais principes des choſes : on ſe borne à des raiſons ſuperficielles, & ſouvent fauſſes; on n'eſt pas capable de montrer l'étendue des vérités, parce que toutes les vérités générales ont un enchaînement néceſſaire, & qu'il faut les connoître preſque toutes, pour en traiter ſolidement une en particulier.

C. Cependant la plupart des gens qui parlent en public, acquierent beaucoup de réputation ſans autre fonds que celui-là.

A. Il eſt vrai qu'ils ſont applaudis par des femmes & par le gros du monde, qui ſe laiſſe aiſément éblouir; mais cela ne va jamais qu'à une certaine vogue capricieuſe, qui a beſoin même d'être ſoutenue par quelque cabale. Les gens qui ſavent les regles, & qui connoiſſent le but de l'Eloquence, n'ont que du dégoût & du

mépris pour ces diſcours vains ; ils s'y ennuient beaucoup.

C. Vous voudriez qu'un homme attendît bien tard à parler en public ; ſa jeuneſſe ſeroit paſſée avant qu'il eût acquis le fonds que vous lui demandez, & il ne ſeroit plus en âge de l'exercer.

A. je voudrois qu'il s'exerçât de bonne heure ; car je n'ignore pas ce que peut l'action ; mais je ne voudrois pas que, ſous prétexte de s'exercer, il ſe jettât d'abord dans les emplois extérieurs, qui ôtent la liberté d'étudier. Un jeune homme pourroit de temps en temps faire des eſſais : mais il faudroit que l'étude des bons Livres fût long-temps ſon occupation principale.

C. Je crois ce que vous dites. Cela me fait ſouvenir d'un Prédicateur de mes amis, qui vit, comme vous diſiez, au jour la

journée ; il ne ſonge à une matiere, que quand il eſt engagé à la traiter : il ſe renferme dans ſon cabinet ; il feuillete la Concordance, Combefix, Polianthéa, quelques Sermonnaires qu'il a achetés, & certaines collections qu'il a faites de paſſages détachés, & trouvés comme par haſard.

A. Vous comprenez bien que tout cela ne ſauroit faire un habile homme. En cet état on ne peut rien dire avec force, on n'eſt ſûr de rien ; tout a un air d'emprunt & de pieces rapportées ; rien ne coule de ſource ; on ſe fait grand tort à ſoi-même, d'avoir tant d'impatience de ſe produire.

B. Dites-nous donc, avant que de nous quitter, quel eſt, ſelon vous, le grand effet de l'Eloquence.

A. Platon dit, qu'un diſcours

n'eſt éloquent, qu'autant qu'il agit dans l'ame de l'Auditeur : par-là vous pouvez juger ſûrement de tous les diſcours que vous entendez. Tout diſcours qui vous laiſſera froid, qui ne ſera qu'amuſer votre eſprit, & qui ne remuera point vos entrailles, votre cœur, quelque beau qu'il paroiſſe, ne ſera point éloquent. Voulez-vous entendre Cicéron parler comme Platon en cette matiere ? Il vous dira, que toute la force de la parole ne doit tendre qu'à mouvoir les reſſorts cachés que la nature a mis dans le cœur des hommes. Ainſi conſultez-vous vous-même, pour ſavoir ſi les Orateurs que vous écoutez, font bien. S'ils font une vive impreſſion en vous, s'ils rendent votre ame attentive & ſenſible aux choſes qu'ils diſent, s'ils vous échauffent & vous enlevent au-deſſus de vous-même, croyez

hardiment qu'ils ont atteint le but de l'Eloquence. Si, au-lieu de vous attendrir ou de vous inſpirer de fortes paſſions, ils ne font que vous plaire, & que vous faire admirer l'éclat & la juſteſſe de leurs penſées & de leurs expreſſions, dites que ce ſont de faux Orateurs.

B. Attendez un peu, s'il vous plaît; permettez-moi de vous faire encore quelques queſtions.

A. Je voudrois pouvoir attendre, car je me trouve bien ici; mais j'ai une affaire que je ne puis remettre: demain je reviendrai vous voir, & nous acheverons cette matiere plus à loiſir.

B. Adieu donc, Monſieur, juſqu'à demain.

DIALOGUE II.

B. Vous êtes un aimable homme, d'être revenu ſi ponctuellement; la converſation d'hier nous a laiſſés en impatience d'en voir la ſuite.

C. Pour moi je ſuis venu à la hâte, de peur d'arriver trop tard; car je ne veux rien perdre.

A. Ces ſortes d'entretiens ne ſont pas inutiles: on ſe communique mutuellement ſes penſées; chacun dit ce qu'il a lu de meilleur. Pour moi, Meſſieurs, je profite beaucoup à raiſonner avec vous, vous ſouffrez mes libertés.

B. Laiſſez-là le compliment: pour moi je me fais juſtice, & je vois bien que ſans vous je ſerois encore enfoncé dans pluſieurs

erreurs. Achevez, je vous prie, de m'en tirer.

A. Vos erreurs, ſi vous me permettez de parler ainſi, ſont celles de la plupart des honnêtes gens, qui n'ont point approfondi ces matieres.

B. Achevez donc de me guérir, nous aurons mille choſes à dire, ne perdons point de temps, & ſans préambule, venons au fait.

A. De quoi parlions-nous hier, quand nous nous ſéparâmes? De bonne foi, je ne m'en ſouviens plus.

C. Vous parliez de l'Eloquence, qui conſiſte toute à émouvoir.

B. Oui, j'avois peine à comprendre cela, comment l'entendez-vous?

A. Le voici. Que diriez-vous d'un homme qui perſuaderoit ſans prouver? Ce ne ſeroit pas-là le vrai Orateur, il pourroit ſéduire

les autres hommes, ayant l'intention de les perſuader, ſans leur montrer que ce qu'il leur perſuaderoit ſeroit la vérité. Un tel homme ſeroit dangereux dans la République; c'eſt ce que nous avons vu dans les raiſonnemens de Socrate.

B. J'en conviens.

A. Mais que diriez-vous d'un homme qui prouveroit la vérité d'une maniere exacte, ſeche, nue, qui mettroit ſes argumens en bonne forme, ou qui ſe ſerviroit de la méthode des Géometres dans ſes diſcours publics, ſans y ajouter rien de vif & de figuré; ſeroit-ce un Orateur?

B. Non, ce ne ſeroit qu'un Philoſophe.

A. Il faut donc pour faire un Orateur, choiſir un Philoſophe, c'eſt-à-dire, un homme qui ſache prouver la vérité, & ajouter à l'exactitude de ſes raiſonnemens,

la beauté & la véhémence d'un discours varié, pour en faire un Orateur.

B. Oui, sans doute.

A. Et c'est en cela que consiste la différence de la conviction de la Philosophie & de la persuasion de l'Eloquence.

B. Comment dites-vous? Je n'ai pas bien compris.

A. Je dis que le Philosophe ne fait que convaincre, & que l'Orateur, outre qu'il convainc, persuade.

B. Je n'entends pas bien encore. Que reste-t-il à faire, quand l'Auditeur est convaincu?

A. Il reste à faire ce que feroit un Orateur plus qu'un Métaphysicien, en vous montrant l'existence de Dieu. Le Métaphysicien vous fera une démonstration simple, qui ne va qu'à la spéculation. L'Orateur y ajoutera tout ce qui peut exciter en vous des

ſentimens, & vous faire aimer la vérité prouvée; c'eſt ce qu'on appelle perſuaſion.

B. J'entends à cette heure votre penſée.

A. Cicéron a eu raiſon de dire, qu'il ne falloit jamais ſéparer la Philoſophie de l'Eloquence. Car le talent de perſuader ſans ſcience & ſans ſageſſe, eſt pernicieux; & la ſageſſe, ſans art de perſuader, n'eſt point capable de gagner les hommes, & de faire entrer la vertu dans les cœurs. Il eſt bon de remarquer cela en paſſant, pour comprendre combien les gens du dernier ſiecle ſe ſont trompés. Il y avoit d'un côté des Savans à belles-lettres, qui ne cherchoient que la pureté des Langues, & les Livres poliment écrits; ceux-là ſans principes ſolides de doctrine, avec leur politeſſe & leur érudition, ont été la plupart libertins. D'un autre

côté on voyoit des Scholaſtiques ſecs & épineux, qui propoſoient la vérité d'une maniere ſi déſagréable & ſi peu ſenſible, qu'ils rebutoient preſque tout le monde. Pardonnez-moi cette digreſſion ; je reviens à mon but. La perſuaſion a donc au-deſſus de la ſimple conviction, que non-ſeulement elle fait voir la vérité, mais qu'elle la dépeint aimable, & qu'elle émeut les hommes en ſa faveur. Ainſi dans l'Eloquence, tout conſiſte à ajouter à la preuve ſolide les moyens d'intéreſſer l'Auditeur, & d'employer ſes paſſions pour le deſſein qu'on ſe propoſe. On lui inſpire l'indignation contre l'ingratitude, l'horreur contre la cruauté, la compaſſion pour la miſere, l'amour pour la vertu, & le reſte de même. Voilà ce que Platon appelle agir ſur l'ame de l'Auditeur & émouvoir ſes entrailles. L'entendez-vous maintenant?

B. Oui, je l'entends, & je vois bien par-là que l'Eloquence n'eſt point une invention frivole pour éblouir les hommes par des diſcours brillans; c'eſt un art très-ſérieux & très-utile à la morale.

A. Delà vient ce que dit Cicéron, qu'il a vu bien des gens diſerts, c'eſt-à-dire, qui parloient avec agrément & d'une maniere élégante; mais qu'on ne voit preſque jamais de vrai Orateur, c'eſt-à-dire, d'homme qui ſache entrer dans le cœur des autres, & qui les entraîne.

B. Je ne m'en étonne plus, & je vois bien qu'il n'y a preſque perſonne qui tende à ce but. Je vous avoue que Cicéron même qui poſa cette regle, ſemble s'en être écarté ſouvent. Que dites-vous de toutes les fleurs dont il a orné ſes harangues? Il me ſemble que l'eſprit s'y amuſe, & que le cœur n'en eſt point ému.

A. Il faut diſtinguer, Monſieur : les pieces de Cicéron encore jeune, où il ne s'intéreſſe que pour ſa réputation, ont ſouvent ce défaut : il paroît bien qu'il eſt plus occupé du deſir d'être admiré, que de la juſtice de ſa cauſe. C'eſt ce qui arrivera toujours, lorſqu'une partie employera pour plaider ſa cauſe, un homme qui ne ſe ſoucie de ſon affaire, que pour remplir ſa profeſſion avec éclat. Auſſi voyons-nous que la plaidoyerie ſe tournoit ſouvent chez les Romains en déclamation faſtueuſe. Mais après tout, il faut avouer qu'il y a dans ces harangues, même les plus fleuries, bien de l'art pour perſuader & pour émouvoir. Ce n'eſt pourtant pas par cet endroit qu'il faut voir Cicéron pour bien le connoître ; c'eſt dans les harangues qu'il a faites dans un âge plus avancé, pour les beſoins de la Républi-

que. Alors l'expérience des grandes affaires, l'amour de la liberté, la crainte des malheurs dont il étoit menacé, lui faiſoient faire des efforts dignes d'un Orateur. Lorſqu'il s'agit de ſoutenir la liberté mourante, & d'animer toute la République contre Antoine, ſon ennemi; vous ne le voyez plus chercher des jeux d'eſprit & des antitheſes; c'eſt-là qu'il eſt véritablement éloquent: tout y eſt négligé, comme il dit lui-même, dans l'Orateur, qu'on le doit être lorſqu'il s'agit d'être véhément; c'eſt un homme qui cherche ſimplement dans la ſeule nature, tout ce qui eſt capable de ſaiſir, d'animer & d'entraîner les hommes.

C. Vous nous avez parlé ſouvent des jeux d'eſprit, je voudrois bien ſavoir ce que c'eſt préciſément; car je vous avoue que j'ai peine à diſtinguer dans l'oc-

caſion, les jeux d'eſprit d'avec les autres ornemens du diſcours: il me ſemble que l'eſprit ſe joue dans tous les diſcours ornés.

A. Pardonnez-moi, il y a, ſelon Cicéron même, des expreſſions dont tout l'ornement naît de leur force & de la nature du ſujet.

C. Je n'entends point tous ces termes de l'art; expliquez-moi, s'il vous plaît, familiérement, à quoi je pourrai d'abord reconnoître un jeu d'eſprit & un ornement ſolide.

A. La lecture & la réflexion pourront vous l'apprendre; il y a cent manieres différentes de jeux d'eſprit.

C. Mais encore, de grace, quelle en eſt la marque générale? eſt-ce l'affectation?

A. Ce n'eſt pas toute ſorte d'affectation; mais c'eſt celle de vouloir plaire, & montrer ſon eſprit,

C. C'eſt quelque choſe : mais je voudrois encore des marques plus préciſes, pour aider mon diſcernement.

A. Hé bien, en voici une qui vous contentera peut-être. Nous avons déjà dit, que l'Eloquence conſiſte non-ſeulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'exciter les paſſions. Pour les exciter, il faut les peindre ; ainſi je crois que toute l'Eloquence ſe réduit à prouver, à peindre & à toucher. Toutes les penſées brillantes qui ne vont point à une de ces trois choſes, ne ſont que jeu d'eſprit.

C. Qu'appellez-vous peindre ? Je n'entends point tout votre langage.

A. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi ſenſible, que l'Auditeur s'imagine preſque les

les voir. Par exemple, un froid Hiſtorien qui raconteroit la mort de Didon, ſe contenteroit de dire : Elle fut ſi accablée de douleur après le départ d'Enée, qu'elle ne put ſupporter la vie ; elle monta au haut de ſon Palais, elle ſe mit ſur un bûcher, & ſe tua elle-même. En écoutant ces paroles, vous apprenez le fait, mais vous ne le voyez pas. Ecoutez Virgile, il le mettra devant vos yeux. N'eſt-il pas vrai que quand il ramaſſe toutes les circonſtances de ce déſeſpoir, qu'il vous montre Didon furieuſe, avec un viſage où la mort eſt déjà peinte, qu'il la fait parler à la vue de ce portrait & de cette épée ; votre imagination vous tranſporte à Carthage : vous croyez voir la flotte des Troyens qui fuit le rivage, & la Reine que rien n'eſt capable de conſoler : vous entrez dans tous les

ſentimens qu'eurent alors les véritables ſpectateurs. Ce n'eſt plus Virgile que vous écoutez ; vous êtes trop attentif aux dernieres paroles de la malheureuſe Didon pour penſer à lui. Le Poëte diſparoît ; on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Voilà la force de l'imitation & de la peinture. Delà vient qu'un Peintre & un Poëte ont tant de rapport, l'un peint pour les yeux, l'autre pour les oreilles : l'un & l'autre doivent porter les objets dans l'imagination des hommes. Je vous ai cité un exemple tiré d'un Poëte, pour vous faire mieux entendre la choſe ; car la peinture eſt encore plus vive & plus forte dans les Poëtes que dans les Orateurs. La Poéſie ne differe de la ſimple Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, & par des traits plus hardis.

La Proſe a ſes peintures, quoique plus modérées; ſans ces peintures on ne peut échauffer l'imagination de l'Auditeur, ni exciter ſes paſſions. Un récit ſimple ne peut émouvoir : il faut non-ſeulement inſtruire les Auditeurs des faits, mais les leur rendre ſenſibles, & frapper leurs ſens par une repréſentation parfaite de la maniere touchante dont ils ſont arrivés.

C. Je n'avois jamais compris tout cela. Je vois bien maintenant que ce que vous appellez peinture eſt eſſentiel à l'Eloquence; mais vous me feriez croire qu'il n'y a point d'Eloquence ſans Poéſie.

A. Vous pouvez le croire hardiment. Il en faut retrancher la verſification, c'eſt-à-dire, le nombre réglé de certaines ſyllabes, dans lequel le Poëte renferme ſes penſées. Le vulgaire ignorant

s'imagine que c'eſt la Poéſie. On croit être Poëte, quand on a parlé, ou écrit en meſurant ſes paroles. Au contraire, bien des gens font des Vers ſans Poéſie, & beaucoup d'autres ſont pleins de Poéſie ſans faire des Vers : laiſſons donc la verſification. Pour tout le reſte, la Poéſie n'eſt autre choſe qu'une fiction vive qui peint la nature. Si on n'a ce génie de peindre, jamais on n'imprime les choſes dans l'ame de l'Auditeur; tout eſt ſec, languiſſant & ennuyeux. Depuis le péché originel, l'homme eſt tout enfoncé dans les choſes ſenſibles; c'eſt-là ſon grand mal : il ne peut être long-temps attentif à ce qui eſt abſtrait. Il faut donner du corps à toutes les inſtructions qu'on veut inſinuer dans ſon eſprit. Il faut des images qui l'arrêtent. Delà vient que ſitôt après la chûte du genre humain, la

Poéſie & l'Idolâtrie toujours jointes enſemble, firent toute la religion des Anciens. Mais ne nous écartons pas. Vous voyez bien que la Poéſie, c'eſt-à-dire, la vive peinture des choſes, eſt comme l'ame de l'Eloquence.

C. Mais ſi les vrais Orateurs ſont Poëtes, il me ſemble auſſi que les Poëtes ſont Orateurs, car la Poéſie eſt propre à perſuader.

A. Sans doute, ils ont le même but. Toute la différence conſiſte en ce que je vous ai dit. Les Poëtes ont au-deſſus des Orateurs l'enthouſiaſme, qui les rend même plus élevés, plus vifs & plus hardis dans leurs expreſſions. Vous vous ſouvenez bien de ce que je vous ai rapporté tantôt de Cicéron.

C. Quoi? n'eſt-ce pas?...

A. Que l'Orateur doit avoir la diction preſque des Poëtes; ce preſque, dit tout.

C. Je l'entends bien à cette heure; tout cela ſe débrouille dans mon eſprit. Mais revenons à ce que vous nous avez promis.

A. Vous le comprendrez bientôt. A quoi peut ſervir dans un diſcours tout ce qui ne ſert point à une de ces trois choſes, la preuve, la peinture & le mouvement?

C. Il ſervira à plaire.

A. Diſtinguons, s'il vous plaît. Ce qui ſert à plaire pour perſuader, eſt bon; les preuves ſolides & bien expliquées plaiſent ſans doute. Ces mouvemens vifs & naturels de l'Orateur, ont beaucoup de graces; les peintures fideles & animées charment. Ainſi les trois choſes que nous admettons dans l'Eloquence plaiſent; mais elles ne ſe bornent pas à plaire. Il eſt queſtion de ſavoir, ſi nous approuverons les penſées & les expreſſions qui ne vont qu'à plaire, & qui ne peuvent point

avoir d'effet plus ſolide; c'eſt ce que j'appelle jeu d'eſprit. Souvenez-vous donc bien, s'il vous plaît, toujours que je loue toutes les graces du diſcours qui ſervent à la perſuaſion; je ne rejette que celles où l'Auteur amoureux de lui-même a voulu ſe peindre, & amuſer l'Auditeur par ſon bel eſprit, au-lieu de le remplir uniquement de ſon ſujet. Ainſi je crois qu'il faut condamner non-ſeulement tous les jeux de mots, car ils n'ont rien que de froid & de puérile; mais encore tous les jeux de penſées, c'eſt-à-dire, toutes celles qui ne ſervent qu'à briller, puiſqu'elles n'ont rien de ſolide & de convenable à la perſuaſion.

C. J'y conſentirois volontiers. Mais n'ôteriez-vous pas par cette ſévérité, les principaux ornemens du diſcours?

A. Ne trouvez-vous pas que

Virgile & Homere ſont des Auteurs aſſez agréables ? Croyez-vous qu'il y en ait de plus délicieux ? Vous n'y trouverez pourtant pas ce qu'on appelle des jeux d'eſprit. Ce ſont des choſes ſimples ; la nature ſe montre partout ; par-tout l'art ſe cache ſoigneuſement. Vous n'y trouvez pas un ſeul mot qui paroiſſe mis pour faire honneur au bel eſprit du Poëte. Il met toute ſa gloire à ne point paroître, pour vous occuper des choſes qu'il peint, comme un Peintre ſonge à vous mettre devant les yeux les forêts, les montagnes, les rivieres, les lointains, les bâtimens, les hommes, leurs aventures, leurs actions, leurs paſſions différentes, ſans que vous puiſſiez remarquer les coups du pinceau ; l'art eſt groſſier & mépriſable dès qu'il paroît. Platon, qui avoit examiné tout cela beaucoup mieux que

la plupart des Orateurs, assure qu'en écrivant, on doit toujours se cacher, se faire oublier, & ne produire que les choses & les personnes qu'on veut mettre devant les yeux du lecteur. Voyez combien ces Anciens-là avoient des idées plus hautes & plus solides que nous.

B. Vous nous avez assez parlé de la Peinture, dites-nous quelque chose des mouvemens ; à quoi servent-ils?

A. A en imprimer dans l'esprit de l'Auditeur, qui soient conformes au dessein de celui qui parle.

B. Mais ces mouvemens, en quoi les faites-vous consister?

A. Dans les paroles & dans les actions du corps.

B. Quel mouvement peut-il y avoir dans les paroles?

A. Vous l'allez voir. Cicéron rapporte que les ennemis même de Gracchus ne purent s'empê-

cher de pleurer, lorſqu'il prononça ces paroles : *Miſerable ! où irai-je ? Quel aſyle me reſte-t-il ? Le Capitole ? Il eſt inondé du ſang de mon frere. Ma maiſon ? J'y verrois une malheureuſe mere fondre en larmes & mourir de douleur.* Voilà des mouvemens. Si on diſoit cela avec tranquillité, il perdroit ſa force.

B. Le croyez-vous ?

A. Vous le croirez auſſi-bien que moi, ſi vous l'eſſayez. Voyons-le. *Je ne ſais où aller dans mon malheur ; il ne me reſte aucun aſyle. Le Capitole eſt le lieu où l'on a répandu le ſang de mon frere, ma maiſon eſt un lieu où je verrois ma mere pleurer de douleur.* C'eſt la même choſe. Qu'eſt devenue cette vivacité ? Où ſont ces paroles coupées, qui marquent ſi bien la nature dans les tranſports de la douleur ? La maniere de dire les choſes, fait voir la maniere

dont on les ſent, & c'eſt ce qui touche davantage l'Auditeur. Dans ces endroits-là, non-ſeulement il ne faut point de penſées, mais on en doit retrancher l'ordre & les liaiſons. Sans cela la paſſion n'eſt plus vraiſemblable, & rien n'eſt ſi choquant qu'une paſſion exprimée avec pompe, & par des périodes réglées. Sur cet article je vous renvoie à Longin : vous y verrez des exemples de Démoſthene qui ſont merveilleux.

B. J'entends tout cela ; mais vous nous avez fait eſpérer l'explication de l'action du corps, je ne vous en tiens pas quitte.

A. Je ne prétends pas faire ici toute une Rhétorique, je n'en ſuis pas même capable ; je vous dirai ſeulement quelques remarques que j'ai faites. L'action des Grecs & des Romains étoit bien plus violente que la nôtre ; nous

740872

le voyons dans Cicéron & dans Quintilien : ils battoient du pied, ils ſe frappoient même le front. Cicéron nous repréſente un Orateur qui ſe jette ſur la partie qu'il défend, & qui déchire ſes habits pour montrer aux Juges les plaies qu'il avoit reçues au ſervice de la République. Voilà une action véhémente, mais cette action eſt réſervée pour des choſes extraordinaires. Il ne parle point d'un geſte continuel ; en effet, il n'eſt point naturel de remuer toujours les bras en parlant : il faut remuer les bras, parce qu'on eſt animé ; mais il ne faudroit pas, pour paroître animé, remuer les bras. Il y a des choſes mêmes qu'il faudroit dire tranquillement ſans ſe remuer.

B. Quoi ! vous voudriez qu'un Prédicateur, par exemple, ne fît point de geſte en quelques occaſions ? Cela paroîtroit bien extraordinaire.

A. J'avoue qu'on a mis en regle, ou du moins en coutume, qu'un Prédicateur doit s'agiter ſur tout ce qu'il dit preſque indifféremment : mais il eſt bien aiſé de montrer que ſouvent nos Prédicateurs s'agitent trop, & que ſouvent auſſi ils ne s'agitent pas aſſez.

B. Ha! je vous prie de m'expliquer cela; car j'avois toujours cru ſur l'exemple de *** qu'il n'y avoit que deux ou trois ſortes de mouvemens de mains à faire dans tout un Sermon.

A. Venons au principe. A quoi ſert l'action du corps? N'eſt-ce pas à exprimer les ſentimens & les paſſions qui occupent l'ame?

B. Je le crois.

A. Le mouvement du corps eſt donc une peinture des penſées de l'ame?

B. Oui.

A. Et cette peinture doit être

reſſemblante. Il faut que tout y repréſente vivement & naturellement les ſentimens de celui qui parle, & la nature des choſes qu'il dit. Je ſais bien qu'il ne faut pas aller juſqu'à une repréſentation baſſe & comique.

B. Il me ſemble que vous avez raiſon, & je vois déjà votre penſée. Permettez-moi de vous interrompre, pour vous montrer combien j'entre dans toutes les conſéquences de vos principes. Vous voulez que l'Orateur exprime par une action vive & naturelle, ce que ſes paroles ſeules n'exprimeroient que d'une maniere languiſſante. Ainſi, ſelon vous, l'action même eſt une peinture.

A. Sans doute. Mais voici ce qu'il en faut conclure. C'eſt que pour bien peindre, il faut imiter la nature, & voir ce qu'elle fait quand on la laiſſe faire, & que l'art ne la contraint pas.

B. J'en conviens.

A. Voyons donc. Naturellement fait-on beaucoup de geſtes, quand on dit des choſes ſimples, & où nulle paſſion n'eſt mêlée ?

B. Non.

A. Il faudroit donc n'en faire point en ces occaſions dans les diſcours publics, ou en faire très-peu; car il faut que tout y ſuive la nature. Bien plus : il y a des choſes où l'on exprimeroit mieux ſes penſées par une ceſſation de tout mouvement. Un homme plein d'un grand ſentiment, demeure un moment immobile; cette eſpece de ſaiſiſſement tient en ſuſpens l'ame de tous les Auditeurs.

B. Je comprends que ces ſuſpenſions bien employées ſeroient belles & puiſſantes pour toucher l'Auditeur. Mais il me ſemble que vous réduiſez celui qui parle en public, à ne faire pour le geſte

que ce que feroit un homme qui parleroit en particulier.

A. Pardonnez-moi : la vue d'une grande aſſemblée, & l'importance du ſujet qu'on traite, doivent ſans doute animer beaucoup plus un homme, que s'il étoit dans une ſimple converſation. Mais en public comme en particulier, il faut qu'il agiſſe toujours naturellement : il faut que ſon corps ait du mouvement, quand ſes paroles en ont; & que ſon corps demeure tranquille, quand ſes paroles n'ont rien que de doux & de ſimple. Rien ne me ſemble ſi choquant & ſi abſurde, que de voir un homme qui ſe tourmente pour me dire des choſes froides : pendant qu'il ſue, il me glace le ſang. Il y a quelque temps que je m'endormis à un Sermon. Vous ſavez que le ſommeil ſurprend aux Sermons de l'après-midi : auſſi ne prêchoit-on ancien-

nement que le matin à la Meſſe après l'Evangile. Je m'éveillai bientôt, & j'entendis le Prédicateur qui s'agitoit extraordinairement ; je crus que c'étoit le fort de ſa morale.

B. Hé bien ! qu'étoit-ce donc ?

A. C'eſt qu'il avertiſſoit ſes Auditeurs que le Dimanche ſuivant il prêcheroit ſur la Pénitence. Cet avertiſſement, fait avec tant de violence, me ſurprit, & m'auroit fait rire, ſi le reſpect du lieu & de l'action ne m'eût retenu. La plupart de ces déclamateurs ſont pour le geſte comme pour la voix : leur voix a une monotonie perpétuelle, & leur geſte une uniformité qui n'eſt, ni moins ennuyeuſe, ni moins éloignée de la nature, ni moins contraire au fruit qu'on pourroit attendre de l'action.

B. Vous dites qu'ils n'en ont pas aſſez quelquefois.

A. Faut-il s'en étonner? Ils ne diſcernent point les choſes où il faut s'animer; ils s'épuiſent ſur des choſes communes, & ſont réduits à dire foiblement celles qui demanderoient une action véhémente. Il faut avouer même que notre Nation n'eſt guere capable de cette véhémence : on eſt trop léger, & on ne conçoit pas aſſez fortement les choſes. Les Romains, & encore plus les Grecs étoient admirables en ce genre; les Orientaux y ont excellé, particuliérement les Hébreux. Rien n'égale la vivacité & la force, non-ſeulement des figures qu'ils employoient dans leurs diſcours, mais encore des actions qu'ils faiſoient pour exprimer leurs ſentimens, comme de mettre de la cendre ſur leurs têtes, de déchirer leurs habits, & de ſe couvrir de ſacs dans la douleur. Je ne parle point des

choſes que les Prophetes faiſoient pour figurer plus vivement les choſes qu'ils vouloient prédire à cauſe qu'elles étoient inſpirées de Dieu. Mais les inſpirations divines à part, nous voyons que ces gens-là s'entendoient bien autrement que nous à exprimer leur douleur, leur crainte & leurs autres paſſions. Delà venoient ſans doute ces grands effets de l'Eloquence que nous ne voyons plus.

B. Vous voudriez donc beaucoup d'inégalité dans la voix & dans le geſte?

A. C'eſt-là ce qui rend l'action ſi puiſſante, & qui la faiſoit mettre par Démoſthene au-deſſus de tout. Plus l'action & la voix paroiſſent ſimples & familieres dans les endroits où l'on ne fait qu'inſtruire, que raconter, que s'inſinuer; plus préparent-elles de ſurpriſes & d'émotion pour les

endroits où elles s'éleveront à un enthouſiaſme ſoudain. C'eſt une eſpece de muſique : toute la beauté conſiſte dans la variété des tons qui hauſſent ou qui baiſſent, ſelon les choſes qu'ils doivent exprimer.

B. Mais ſi l'on vous en croit, nos principaux Orateurs mêmes ſont bien éloignés du véritable art. Le Prédicateur que nous entendîmes enſemble il y a quinze jours, ne ſuit pas cette regle; il ne paroît pas même s'en mettre en peine. Excepté les trente premieres paroles, il dit tout d'un même ton; & toute la différence qu'il y a entre les endroits où il veut s'animer, & ceux où il ne le veut pas, c'eſt que dans les premiers il parle encore plus rapidement qu'à l'ordinaire.

A. Pardonnez-moi, Monſieur, ſa voix a deux tons, mais ils ne ſont guere proportionnés à ſes

paroles. Vous avez raiſon de dire qu'il ne s'attache point à ces regles ; je crois qu'il n'en a pas même ſenti le beſoin. Sa voix eſt naturellement mélodieuſe : quoique très-mal ménagée, elle ne laiſſe pas de plaire ; mais vous voyez bien qu'elle ne fait dans l'ame aucune des impreſſions touchantes qu'elle feroit, ſi elle avoit toutes les inflexions qui expriment les ſentimens. Ce ſont de belles cloches dont le ſon eſt clair, plein, doux & agréable ; mais, après tout, des cloches qui ne ſignifient rien, qui n'ont point de variété, ni par conſéquent d'harmonie & d'éloquence.

B. Mais cette rapidité de diſcours a pourtant beaucoup de graces.

A. Elle en a ſans doute, & je conviens que dans certains endroits vifs, il faut parler plus vîte ; mais parler avec précipitation &

ne pouvoit se retenir, est un grand défaut. Il y a des choses qu'il faut appuyer. Il en est de l'action & de la voix, comme des vers; il faut quelquefois une mesure lente & grave, qui peigne les choses de ce caractere, comme il faut quelquefois une mesure courte & impétueuse, pour signifier ce qui est vif & ardent. Se servir toujours de la même action & de la même mesure de voix, c'est comme qui donneroit le même remede à toutes sortes de malades. Mais il faut pardonner à ce Prédicateur l'uniformité de voix & d'action; car, outre qu'il a d'ailleurs des qualités très-estimables, de plus, ce défaut lui est nécessaire. N'avons-nous pas dit qu'il faut que l'action de la voix accompagne toujours les paroles? Son style est tout uni, il n'a aucune variété; d'un côté rien de familier, d'insinuant &

de populaire ; de l'autre, rien de vif, de figuré & de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres ; ce sont des déductions exactes, des raisonnemens bien suivis & concluans, des portraits fideles : en un mot, c'est un homme qui parle en termes propres, & qui dit des choses très-sensées. Il faut même reconnoître que la Chaire lui a de grandes obligations ; il l'a tirée de la servitude des Déclamateurs, & il l'a remplie de beaucoup de force & de dignité. Il est très-capable de convaincre ; mais je ne connois guere de Prédicateur qui persuade & qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'est pas même fort instruit ; car, outre qu'il n'a aucune maniere insinuante & familiere, ainsi que nous l'avons déjà remarqué ailleurs, il n'a rien d'affectueux, de sensible. Ce sont des raison-

nemens qui demandent de la contention d'eſprit. Il ne reſte preſque rien de tout ce qu'il a dit, dans la tête de ceux qui l'ont écouté : c'eſt un torrent qui a paſſé tout d'un coup, & qui laiſſe ſon lit à ſec. Pour faire une impreſſion durable, il faut aider les eſprits, en touchant les paſſions. Les inſtructions ſeches ne peuvent guere réuſſir; mais ce que je trouve le moins naturel en ce Prédicateur, eſt qu'il donne à ſes bras un mouvement continuel, pendant qu'il n'y a, ni mouvement, ni figure dans ſes paroles. A un tel ſtyle il faudroit une action commune de converſation, ou bien il faudroit à cette action impétueuſe, un ſtyle plein de ſaillies & de véhémence; encore faudroit-il, comme nous l'avons dit, ménager mieux cette véhémence, & la rendre moins uniforme. Je conclus que c'eſt un grand

grand homme qui n'eſt point Orateur. Un Miſſionnaire de village qui ſait effrayer & faire couler des larmes, frappe bien plus au but de l'Eloquence.

B. Mais quel moyen de connoître en détail les geſtes & les inflexions de voix conformes à la nature?

A. Je vous l'ai déjà dit : tout l'art des bons Orateurs ne conſiſte qu'à obſerver ce que la nature fait quand elle n'eſt point retenue. Ne faites point comme ces mauvais Orateurs, qui veulent toujours déclamer & ne jamais parler à leurs Auditeurs : il faut au contraire que chacun de vos Auditeurs s'imagine que vous parlez à lui en particulier. Voilà à quoi ſervent les tons naturels, familiers & inſinuans. Il faut, à la vérité, qu'ils ſoient toujours graves & modeſtes. Il faut même qu'ils deviennent puiſſans & pa-

thétiques dans les endroits où le discours s'éleve & s'échauffe. N'espérez pas exprimer les passions par le seul effort de la voix; beaucoup de gens en criant & en s'agitant, ne font qu'étoudir. Pour réussir à peindre les passions, il faut étudier les mouvemens qu'elles inspirent. Par exemple, remarquez ce que font les yeux, ce que font les mains, ce que fait tout le corps, & quelle est sa posture; ce que fait la voix d'un homme, quand il est pénétré de douleur, ou surpris à la vue d'un objet étonnant. Voilà la nature qui se montre à vous, vous n'avez qu'à la suivre. Si vous employez l'art, cachez-le si bien par l'imitation, qu'on le prenne pour la nature même. Mais à dire le vrai, il en est des Orateurs comme des Poëtes, qui font des Elégies, ou d'autres vers passionnés. Il faut sentir la passion pour

la bien peindre : l'art, quelque grand qu'il ſoit, ne parle point comme la paſſion véritable. Ainſi vous ſerez toujours un Orateur très-imparfait, ſi vous n'êtes pénétré des ſentimens que vous voulez peindre & inſpirer aux autres ; & ce n'eſt pas par ſpiritualité que je dis ceci, je ne parle qu'en Orateur.

B. Je comprends cela ; mais vous nous avez parlé des yeux : ont-ils leur éloquence ?

A. N'en doutez pas. Cicéron & tous les autres Anciens l'aſſurent. Rien ne parle tant que le viſage, il exprime tout ; mais dans le viſage les yeux font le principal effet ; un ſeul regard jetté bien à propos, pénetre dans le fond des cœurs.

B. Vous me faites ſouvenir que le Prédicateur dont nous parlions, a d'ordinaire les yeux fermés : quand on le regarde de près, cela choque.

A. Je ne voudrois pas empêcher les Prédicateurs d'apprendre par cœur certains diſcours extraordinaires; ils auroient aſſez de temps pour bien ſe préparer à ceux-là; encore pourroient-ils s'en paſſer.

B. Comment cela? Ce que vous dites paroît incroyable.

A. Si j'ai tort, je ſuis prêt à me rétracter : examinons cela ſans prévention. Quel eſt le principal but de l'Orateur? N'avons-nous pas vu que c'eſt de perſuader? Et pour perſuader, ne diſions-nous pas qu'il faut toucher en excitant les paſſions?

B. J'en conviens.

A. La maniere la plus vive & la plus touchante eſt donc la meilleure?

B. Cela eſt vrai : qu'en concluez-vous?

A. Lequel des deux Orateurs peut avoir la maniere la plus vive & la plus touchante? ou celui

qui apprend par cœur, ou celui qui parle ſans réciter mot à mot ce qu'il a appris ?

B. Je ſoutiens que c'eſt celui qui a appris par cœur.

A. Attendez, poſons bien l'état de la queſtion. Je mets d'un côté un homme qui compoſe exactement tout ſon diſcours, & qui l'apprend par cœur juſqu'à la moindre ſyllabe; de l'autre, je ſuppoſe un homme ſavant, qui ſe remplit de ſon ſujet, qui a beaucoup de facilité de parler (car vous ne voulez pas que les gens ſans talent s'en mêlent.) Un homme enfin qui médite fortement tous les principes du ſujet qu'il doit traiter, & dans toute leur étendue; qui s'en fait un ordre dans l'eſprit; qui prépare les plus fortes expreſſions, par leſquelles il veut rendre ſon ſujet ſenſible; qui range toutes ſes preuves; qui prépare un certain

nombre de figures touchantes. Cet homme ſait ſans doute tout ce qu'il doit dire, & la place où il doit mettre chaque choſe. Il ne lui reſte pour l'exécution qu'à trouver les expreſſions communes qui doivent faire le corps du diſcours. Croyez-vous qu'un tel homme ait de la peine à les trouver?

B. Il ne les trouvera pas ſi juſtes & ſi ornées, qu'il les auroit trouvées à loiſir dans ſon cabinet.

A. Je le crois. Mais, ſelon vous-même, il ne perdra qu'un peu d'ornement, & vous ſavez ce que nous devons penſer de cette perte, ſelon les principes que nous avons déjà poſés. D'un autre côté, que ne gagnera-t-il pas pour la liberté & pour la force de l'action, qui eſt le principal; ſuppoſant qu'il ſe ſoit beaucoup exercé à écrire, comme Cicéron le demande; qu'il ait lu tous les

bons modeles; qu'il ait beaucoup de facilité naturelle & acquiſe; qu'il ait un fonds abondant de principes & d'érudition; qu'il ait bien médité tout ſon ſujet; qu'il l'ait bien rangé dans ſa tête? Nous devons conclure qu'il parlera avec force, avec ordre, avec abondance. Ses périodes n'amuſeront pas tant l'oreille; tant mieux, il en ſera meilleur Orateur. Ses tranſitions ne ſeront pas ſi fines; n'importe: outre qu'il peut les avoir préparées ſans les apprendre par cœur; de plus, ces négligences lui ſeront communes avec les plus éloquens Orateurs de l'antiquité, qui ont cru qu'il falloit par-là imiter ſouvent la nature, & ne pas montrer une trop grande préparation. Que lui manquera-t-il donc? Il fera quelque petite répétition, mais elle ne ſera pas inutile; non-ſeulement l'auditeur de bon goût prendra

dra plaiſir à y reconnoître la nature qui reprend ſouvent ce qui la frappe davantage dans un ſujet; mais cette répétition imprimera plus fortement les vérités; c'eſt la véritable maniere d'inſtruire. Tout au plus trouvera-t-on dans ſon diſcours quelque conſtruction peu exacte, quelque terme impropre, ou cenſuré par l'Académie, quelque choſe d'irrégulier, ou, ſi vous voulez, de foible & de mal placé, qui lui aura échappé dans la chaleur de l'action. Il faudroit avoir l'eſprit bien petit pour croire que ces fautes-là fuſſent grandes: on en trouvera de cette nature dans les plus excellens originaux. Les plus habiles d'entre les Anciens les ont mépriſées. Si nous avions d'auſſi grandes vues qu'eux, nous ne ſerions guere occupés de ces minuties. Il n'y a que les gens qui ne ſont pas propres à diſcer-

ner les grandes choſes, qui s'amuſent à celles-là. Pardonnez ma liberté; ce n'eſt qu'à cauſe que je vous crois bien différent de ces eſprits-là, que je vous en parle avec ſi peu de ménagement.

B. Vous n'avez pas beſoin de précaution avec moi; allons juſqu'au bout ſans nous arrêter.

A. Conſidérez donc, Monſieur, en même-temps, les avantages d'un homme qui n'apprend point par cœur: il ſe poſſede, il parle naturellement, il ne parle point en déclamateur; les choſes coulent de ſource; ſes expreſſions (ſi ſon naturel eſt riche pour l'Eloquence) ſont vives & pleines de mouvement; la chaleur même qui l'anime, lui fait trouver des expreſſions & des figures qu'il n'auroit pu préparer dans ſon étude.

B. Pourquoi? Un homme s'anime dans ſon Cabinet, & peut

y compoſer des diſcours très-vifs.

A. Cela eſt vrai; mais l'action y ajoute encore une plus grande vivacité. De plus, ce qu'on trouve dans la chaleur de l'action, eſt tout autrement ſenſible & naturel, il a un air négligé, & ne ſent point l'art, comme preſque toutes les choſes compoſées à loiſir. Ajoutez qu'un Orateur habile & expérimenté proportionne les choſes à l'impreſſion qu'il voit qu'elles font ſur l'Auditeur, car il remarque fort bien ce qui entre & ce qui n'entre pas dans l'eſprit, ce qui attire l'attention, ce qui touche les cœurs, & ce qui ne fait point ces effets. Il reprend les mêmes choſes d'une autre maniere, il les revêt d'images & de comparaiſons plus ſenſibles, ou bien il remonte aux principes, d'où dépendent des vérités qu'il veut perſuader, ou bien il tâche de guérir les paſſions qui empê-

chent ces vérités de faire impreſſion. Voilà le véritable art d'inſtruire & de perſuader; ſans ces moyens on ne fait que des déclamations vagues & infructueuſes. Voyez combien l'Orateur qui ne parle que par cœur eſt loin de ce but. Repréſentez-vous un homme qui n'oſeroit dire que ſa leçon, tout eſt néceſſairement compaſſé dans ſon ſtyle, & il lui arrive ce que Denis d'Halicarnaſſe remarque qui eſt arrivé à Iſocrate. Sa compoſition eſt meilleure à être lue qu'à être prononcée; d'ailleurs, quoi qu'il faſſe, ſes inflexions de voix ſont uniformes & toujours un peu forcées; ce n'eſt point un homme qui parle, c'eſt un Orateur qui récite ou qui déclame; ſon action eſt contrainte; ſes yeux trop arrêtés marquent que ſa mémoire travaille, & il ne peut s'abandonner à un mouvement extraordi-

naire, ſans ſe mettre en danger de perdre le fil de ſon diſcours. L'Auditeur voyant l'art ſi à découvert, bien-loin d'être ſaiſi & tranſporté hors de lui-même, comme il le faudroit, obſerve froidement tout l'artifice du diſcours.

B. Mais les anciens Orateurs ne faiſoient-ils pas ce que vous condamnez ?

A. Je crois que non.

B. Quoi ! Vous croyez que Démoſthene & Cicéron ne ſavoient point par cœur ces harangues ſi achevées que nous avons d'eux ?

A. Nous voyons bien qu'ils les écrivoient ; mais nous avons pluſieurs raiſons de croire qu'ils ne les apprenoient point par cœur mot à mot. Les diſcours même de Démoſthene tels qu'ils ſont ſur le papier, marquent bien plus la ſublimité & la véhémence d'un

grand génie, accoutumé à parler fortement des affaires publiques, que l'exactitude & la politeſſe d'un homme qui compoſe. Pour Cicéron on voit, en divers endroits de ſes harangues, des choſes néceſſairement imprévues ; mais rapportons-nous-en à lui-même ſur cette matiere. Il veut que l'Orateur ait beaucoup de mémoire : il parle même de la mémoire artificielle comme d'une invention utile ; mais tout ce qu'il en dit ne marque point que l'on doive apprendre mot à mot par cœur ; au contraire, il paroît ſe borner à vouloir qu'on range exactement dans ſa tête toutes les parties de ſon diſcours, & que l'on prémédite les figures & les principales expreſſions qu'on doit employer, ſe réſervant d'y ajouter ſur le champ ce que le beſoin & la vue des objets pourroit inſpirer ; c'eſt pour cela même qu'il

demande tant de diligence, & de préſence d'eſprit dans l'Orateur.

B. Permettez-moi de vous dire que tout cela ne me perſuade point ; je ne puis croire qu'on parle ſi bien, quand on parle ſans avoir réglé toutes ſes paroles.

C. Et moi je comprends bien ce qui vous rend ſi incrédule ; c'eſt que vous jugez de ceci par une expérience commune. Si les gens qui apprennent leurs Sermons par cœur, prêchoient ſans cette préparation, ils prêcheroient apparemment fort mal. Je ne m'en étonne pas ; ils ne ſont pas accoutumés à ſuivre la nature ; ils n'ont ſongé qu'à apprendre à écrire, & encore à écrire avec affectation. Jamais ils n'ont ſongé à apprendre à parler d'une maniere noble, forte & naturelle. D'ailleurs, la plupart n'ont pas aſſez de fonds de doctrine pour ſe fier à eux-mêmes. La méthode d'appren-

dre par cœur, met je ne ſais combien d'eſprits bornés & ſuperficiels en état de faire des diſcours publics avec quelque éclat : il ne faut qu'aſſembler un certain nombre de paſſages & penſées : ſi peu qu'on ait de génie & de ſecours, on donne avec du temps une forme polie à cette matiere. Mais pour le reſte, il faut une méditation ſérieuſe des premiers principes, une connoiſſance étendue des mœurs, la lecture de l'antiquité, de la force de raiſonnement & d'action. N'eſt-ce pas là, Monſieur, ce que vous demandez de l'Orateur qui n'apprend point par cœur ce qu'il doit dire ?

A. Vous l'avez très-bien expliqué. Je crois ſeulement qu'il faut ajouter que quand ces qualités ne ſe trouveront pas éminemment dans un homme, il ne laiſſera pas de faire de bons diſcours, pourvu qu'il ait de la ſolidité

d'eſprit, un fonds raiſonnable de ſcience, & quelque facilité de parler. Dans cette méthode, comme dans l'autre, il y auroit divers degrés d'Orateurs. Remarquez encore que la plupart des gens qui n'apprennent point par cœur, ne ſe préparent pas aſſez : il faudroit étudier ſon ſujet par une profonde méditation, préparer tous les mouvemens qui peuvent toucher, & donner à tout cela un ordre qui ſervît même à mieux remettre les choſes dans leur point de vue.

B. Vous nous avez déjà parlé pluſieurs fois de cet ordre; voulez-vous autre choſe qu'une diviſion? N'avez-vous pas encore ſur cela quelque opinion ſinguliere?

A. Vous penſez vous moquer; je ne ſuis pas moins bizarre ſur cet article que ſur les autres.

B. Je crois que vous le dites ſérieuſement.

A. N'en doutez pas. Puiſque nous ſommes en train, je m'en vais vous montrer combien l'ordre manque à la plupart des Orateurs.

B. Puiſque vous aimez tant l'ordre, les diviſions ne vous déplaiſent pas.

A. Je ſuis bien éloigné de les approuver.

B. Pourquoi donc? ne mettent-elles pas l'ordre dans un diſcours?

A. D'ordinaire elles y en mettent un qui n'eſt qu'apparent; de plus, elles deſſechent & gênent le diſcours; elles le coupent en deux ou trois parties, qui interrompent l'action de l'Orateur & l'effet qu'elle doit produire: il n'y a plus d'unité véritable; ce ſont deux ou trois diſcours différens qui ne ſont unis que par une liaiſon arbitraire. Le Sermon d'avant-hier, celui d'hier, & celui

d'aujourd'hui, pourvu qu'ils ſoient d'un deſſein ſuivi, comme les deſſeins d'Avent, font autant enſemble un tout & un corps de diſcours, que les trois points d'un de ces Sermons font un tout entr'eux.

B. Mais, à votre avis, qu'eſt-ce donc que l'ordre? Quelle confuſion y auroit-il dans un diſcours qui ne ſeroit point diviſé?

A. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup plus de confuſion dans les harangues de Démoſthene & de Cicéron, que dans les Sermons du Prédicateur de votre Paroiſſe?

B. Je ne ſais: je croirois que non.

A. Ne craignez pas de vous engager trop, les harangues de ces grands hommes ne ſont pas diviſées comme les Sermons d'à-préſent. Non-ſeulement eux, mais encore Iſocrate, dont nous

avons tant parlé, & les autres anciens Orateurs n'ont point pris cette regle. Les Peres de l'Egliſe ne l'ont point connue. Saint Bernard, le dernier d'entr'eux, marque ſouvent des diviſions, mais il ne les ſuit pas, & il ne partage point ſes Sermons. Les Prédications ont été encore long-temps après, ſans être diviſées, & c'eſt une invention très-moderne, qui nous vient de la Scholaſtique.

B. Je conviens que l'Ecole eſt un méchant modele pour l'Eloquence; mais quelle forme donnoit-on donc anciennement à un diſcours?

A. Je m'en vais vous le dire. On ne diviſoit pas un diſcours, mais on y diſtinguoit ſoigneuſement toutes les choſes qui avoient beſoin d'être diſtinguées. On aſſignoit à chacune ſa place, & on examinoit attentivement en quel endroit il falloit placer chaque

choſe pour la rendre plus propre à faire impreſſion. Souvent une choſe, qui, dite d'abord, n'auroit paru rien, devient déciſive, lorſqu'elle eſt réſervée pour un autre endroit, où l'Auditeur ſera préparé par d'autres choſes à en ſentir toute la force. Souvent un mot qui a trouvé heureuſement ſa place, y met la vérité dans tout ſon jour. Il faut laiſſer quelquefois une vérité enveloppée juſqu'à la fin : c'eſt Cicéron qui nous l'aſſure. Il doit y avoir partout un enchaînement de preuves; il faut que la premiere prépare à la ſeconde, & que la ſeconde ſoutienne la premiere. On doit d'abord montrer en gros tout un ſujet, & prévenir favorablement l'Auditeur par un début modeſte & inſinuant, par un air de probité & de candeur; enſuite on établit les principes, puis on poſe les faits d'une maniere ſim-

ple, claire & ſenſible, appuyant ſur les circonſtances dont on devra ſe ſervir bientôt après. Des principes, des faits on tire les conſéquences; & il faut diſpoſer le raiſonnement, de maniere que toutes les preuves s'entr'aident pour être facilement retenues. On doit faire enſorte que le diſcours aille toujours croiſſant, & que l'Auditeur ſente de plus en plus le poids de la vérité. Alors il faut déployer les images vives & les mouvemens propres à exciter les paſſions. Pour cela il faut connoître la liaiſon que les paſſions ont entr'elles, celles qu'on peut exciter d'abord plus facilement, & qui peuvent ſervir à émouvoir les autres; celles enfin qui peuvent produire les plus grands effets, & par leſquelles il faut terminer le diſcours. Il eſt ſouvent à propos de faire à la fin une récapitulation qui recueille en peu

de mots toute la force de l'Orateur, & qui remette devant les yeux tout ce qu'il a dit de plus perſuaſif. Au reſte, il ne faut pas garder ſcrupuleuſement cet ordre d'une maniere uniforme; chaque ſujet a ſes exceptions & ſes propriétés. Ajoutez que dans cet ordre même on peut trouver une variété preſque infinie. Cet ordre qui nous eſt à peu près marqué par Cicéron, ne peut pas, comme vous le voyez, être ſuivi dans un diſcours coupé en trois, ni obſervé dans chaque point en particulier. Il faut donc un ordre, Monſieur, mais un ordre qui ne ſoit point promis & découvert dès le commencement du diſcours. Cicéron dit que le meilleur, preſque toujours, eſt de le cacher, & d'y mener l'Auditeur ſans qu'il s'en apperçoive. Il dit même en termes formels, car je m'en ſouviens, qu'il doit

cacher juſqu'au nombre de ſes preuves, en ſorte qu'on ne puiſſe les compter, quoiqu'elles ſoient diſtinctes par elles-mêmes, & qu'il ne doit point y avoir de diviſion du diſcours clairement marquée. Mais la groſſiéreté des derniers temps eſt allée juſqu'à ne point connoître l'ordre d'un diſcours, à moins que celui qui le fait n'en avertiſſe dès le commencement, & qu'il ne s'arrête à chaque point.

C. Mais les diviſions ne ſervent-elles pas pour ſoulager l'eſprit & la mémoire de l'Auditeur? c'eſt pour l'inſtruction qu'on le fait.

A. La diviſion ſoulage la mémoire de celui qui parle. Encore même un ordre naturel, ſans être marqué, feroit mieux cet effet; car la véritable liaiſon des matieres conduit l'eſprit. Mais pour les diviſions, elles n'aident que les

les gens qui ont étudié, & que l'Ecole a accoutumés à cette méthode; & ſi le peuple retient mieux la diviſion que le reſte, c'eſt qu'elle a été plus ſouvent répétée. Généralement parlant, les choſes ſenſibles & de pratique ſont celles qu'il retient le mieux.

B. L'ordre que vous propoſez peut être bon ſur certaines matieres; mais il ne convient pas à toutes; on n'a pas toujours des faits à poſer.

A. Quand on n'en a point, on s'en paſſe; mais il n'y a guere de matieres ou l'on en manque. Une des beautés de Platon eſt de mettre d'ordinaire dans le commencement de ſes ouvrages de morale, des hiſtoires & des traditions, qui ſont comme le fondement de toute la ſuite du diſcours. Cette méthode convient bien davantage à ceux qui prêchent la Religion; car tout y eſt

tradition, tout y eſt hiſtoire, tout y eſt antiquité. La plupart des Prédicateurs n'inſtruiſent pas aſſez, & ne prouvent que foiblement, faute de remonter à ces ſources.

B. Il y a déjà long-temps que vous nous parlez; j'ai honte de vous arrêter davantage : cependant la curioſité m'entraîne; permettez-moi de vous faire encore quelques queſtions ſur les regles du diſcours.

A. Volontiers, je ne ſuis pas encore las, & il me reſte un moment à donner à la converſation.

B. Vous voulez bannir ſévérement du diſcours tous les ornemens frivoles. Mais apprenez-moi par des exemples ſenſibles à les diſtinguer de ceux qui ſont ſolides & naturels.

A. Aimez-vous les fredons dans la Muſique? N'aimez-vous pas mieux ces tons animés qui

peignent les choſes & qui expriment les paſſions ?

B. Oui, ſans doute; les fredons ne ſont qu'amuſer l'oreille, ils ne ſignifient rien, ils n'excitent aucun ſentiment. Autrefois notre Muſique en étoit pleine; auſſi n'avoit-elle rien que de confus & de foible : préſentement on a commencé à ſe rapprocher de la Muſique des Anciens. Cette Muſique eſt une eſpece de déclamation paſſionnée; elle agit fortement ſur l'ame.

A. Je ſavois bien que la Muſique à laquelle vous êtes fort ſenſible, me ſerviroit à vous faire entendre ce qui regarde l'Eloquence ; auſſi faut-il qu'il y ait une eſpece d'Eloquence dans la Muſique même : on doit rejetter les fredons dans l'Eloquence auſſi-bien que dans la Muſique. Ne comprenez-vous pas maintenant ce que j'appelle diſcours fredon-

nés, certains jeux de mots qui reviennent toujours comme des refrains, certains bourdonnemens de périodes languiſſantes & uniformes? Voilà la fauſſe Eloquence qui reſſemble à la mauvaiſe Muſique.

B. Mais encore, rendez-moi cela un peu plus ſenſible.

A. La lecture des bons & des mauvais Orateurs vous formera un goût plus ſûr que toutes les regles. Cependant il eſt aiſé de vous ſatisfaire, en vous rapportant quelques exemples. Je n'en prendrai point dans notre ſiecle, quoiqu'il ſoit fertile en faux ornemens. Pour ne bleſſer perſonne, revenons à Iſocrate; auſſi-bien eſt-ce le modele des diſcours fleuris & périodiques qui ſont maintenant à la mode. Avez-vous lu cet Eloge d'Hélene qui eſt ſi célebre?

B. Oui, je l'ai lu autrefois.

A. Comment vous parut-il ?

B. Admirable : je n'ai jamais vu tant d'eſprit, d'élégance, de douceur, d'invention & de délicateſſe. Je vous avoue qu'Homere que je lus enſuite, ne me parut point avoir les mêmes traits d'eſprit. Préſentement que vous m'avez marqué le véritable but des Poëtes & des Orateurs, je vois bien qu'Homere eſt autant au-deſſus d'Iſocrare, que ſon art eſt caché, & que celui de l'autre paroît. Mais enfin je fus alors charmé d'Iſocrate, & je le ſerois encore, ſi vous ne m'aviez détrompé. M*** eſt l'Iſocrate de notre temps, & je vois bien qu'en montrant le foible de cet Orateur, vous faites le procès de tous ceux qui recherchent cette Eloquence fleurie & efféminée.

A. Je ne parle que d'Iſocrate. Dans le commencement de cet Eloge il releve l'amour que Thé-

ſée avoit eu pour Hélene, & il s'imagine qu'il donnera une haute idée de cette femme, en dépeignant les qualités héroïques de ce grand homme qui en fut paſſionné, comme ſi Théſée que l'antiquité a toujours dépeint foible & inconſtant dans ſes amours, n'auroit pas pu être touché de quelque choſe de médiocre; puis il vient au jugement de Pâris. Junon, dit-il, lui promettoit l'Empire de l'Aſie, Minerve, la victoire dans les combats, Vénus, la belle Hélene; comme Pâris ne put (pourſuit-il) dans ce jugement, regarder les viſages de ces Déeſſes, à cauſe de leur éclat, il ne put juger que du prix des trois choſes qui lui étoient offertes: il préféra Hélene à l'Empire & à la victoire. Enſuite il loue le jugement de celui au diſcernement duquel les Déeſſes mêmes s'étoient ſoumiſes. Je m'é-

tonne, dit-il encore en faveur de Pâris, que quelqu'un le trouve imprudent d'avoir voulu vivre avec celle pour qui tant de demi-dieux voulurent mourir.

θαυμάζω δὲ τοὺς πολίτας κἀκεῖνος β. βούλονται τὸν μετὰ ταύτης ζῆν ἢ νόμιμον ἔστ' ἔνιοι πολλοὶ ἕλοιντ' ἂν ἀποθνήσκειν ἢ ἐκείνην.

C. Je m'imagine entendre nos Prédicateurs à antitheſes & à jeux d'eſprit. Il y a bien des Iſocrates.

A. Voilà leur maître : tout le reſte de cet Eloge eſt plein des mêmes traits, il eſt fondé ſur la longue guerre de Troye, ſur les maux que ſouffrirent les Grecs pour ravoir Hélene, & ſur la louange de la beauté qui eſt ſi puiſſante ſur les hommes. Rien n'y eſt prouvé ſérieuſement ; il n'y a en tout cela aucune vérité de morale. Il ne juge du prix des choſes, que par les paſſions des hommes ; mais non-ſeulement ces preuves ſont foibles ; de plus, ſon ſtyle eſt tout fardé & amolli. Je vous ai rapporté cet endroit, tout profane qu'il eſt, à cauſe

qu'il eſt très-célebre, & que cette mauvaiſe maniere eſt maintenant fort imitée. Les autres diſcours les plus ſérieux d'Iſocrate ſe ſentent beaucoup de cette molleſſe de ſtyle, & ſont pleins de ces faux brillans.

B. Je vois bien que vous ne voulez point de ces tours ingénieux, qui ne ſont, ni des raiſons ſolides & concluantes, ni des mouvemens naturels & affectueux. L'exemple même d'Iſocrate que vous apportez, quoiqu'il ſoit ſur un ſujet frivole, ne laiſſe pas d'être bon; car tout ce clinquant convient encore bien moins aux ſujets ſérieux & ſolides.

A. Revenons, Monſieur, à Iſocrate. Ai-je donc eu tort de parler de cet Orateur, comme Cicéron nous aſſure qu'Ariſtote en parloit?

B. Qu'en dit Cicéron?

A. Qu'Ariſtote

A. Qu'Ariſtote voyant qu'Iſocrate avoit tranſporté l'Eloquence de l'action & de l'uſage à l'amuſement & à l'oſtentation, & qu'il attiroit par-là les plus conſidérables diſciples, il lui appliqua un vers de Philoctete, pour marquer combien il étoit honteux de ſe taire & d'entendre ce déclamateur. En voilà aſſez, il faut que je m'en aille.

B. Vous ne vous en irez point encore, Monſieur. Vous ne voulez donc point d'antitheſes?

A. Pardonnez-moi : quand les choſes qu'on dit ſont naturellement oppoſées les unes aux autres, il faut en marquer l'oppoſition. Ces antitheſes-là ſont naturelles, & ſont ſans doute une beauté ſolide; alors c'eſt la maniere la plus courte & la plus ſimple d'exprimer les choſes. Mais, chercher un détour pour trouver une batterie de mots, cela eſt

puérile. D'abord, les gens de mauvais goût en ſont éblouis; mais dans la ſuite ces affectations fatiguent l'Auditeur. Connoiſſez-vous l'Architecture de nos vieilles Egliſes, qu'on nomme Gothique?

B. Oui, je la connois, on la trouve par-tout.

A. N'avez-vous pas remarqué ces roſes, ces points, ces petits ornemens coupés & ſans deſſein ſuivi, enfin tous ces colifichets dont elle eſt pleine? Voilà en Architecture ce que les antitheſes & les autres jeux de mots ſont dans l'Eloquence. L'Architecture Grecque eſt bien plus ſimple; elle n'admet que des ornemens majeſtueux & naturels; on n'y voit rien que de grand, de proportionné, de mis en ſa place. Cette Architecture, qu'on appelle Gothique, nous eſt venue des Arabes: ces ſortes d'eſprits étant fort

vifs, & n'ayant ni regle, ni culture, ne pouvoient manquer de ſe jetter dans de fauſſes ſubtilités. Delà leur vint ce mauvais goût en toutes choſes. Ils ont été ſophiſtes en raiſonnemens, amateurs de colifichets en Architecture, & inventeurs de pointes en Poéſie & en Eloquence. Tout cela eſt du même génie.

B. Cela eſt fort plaiſant. Selon vous, un Sermon plein d'antitheſes & d'autres ſemblables ornemens, eſt fait comme une Egliſe bâtie à la Gothique.

A. Oui, c'eſt préciſément cela.

B. Encore une queſtion, je vous en conjure, & puis je vous laiſſe.

A. Quoi?

B. Il me ſemble qu'il eſt bien difficile de traiter en ſtyle noble les détails, & cependant il faut le faire, quand on veut être ſolide comme vous demandez qu'on le ſoit. De grace, un mot là-deſſus.

A. On a tant de peur dans notre Nation d'être bas, qu'on eſt d'ordinaire ſec & vague dans les expreſſions. Veut-on louer un Saint, on cherche des phraſes magnifiques; on dit qu'il étoit admirable, que ſes vertus étoient céleſtes, que c'étoit un Ange & non pas un homme; ainſi tout ſe paſſe en exclamations ſans preuve & ſans peinture : tout au contraire, les Grecs ſe ſervoient peu de tous ces termes généraux qui ne prouvent rien; mais ils diſoient beaucoup de faits. Par exemple, Xénophon dans toute la Cyropédie ne dit pas une fois que Cyrus étoit admirable; mais il le fait par-tout admirer. C'eſt ainſi qu'il faudroit louer les Saints en montrant le détail de leurs ſentimens & de leurs actions. Nous avons là-deſſus une fauſſe politeſſe ſemblable à celle de certains Provinciaux qui ſe piquent de

bel eſprit. Ils n'oſent rien dire qui ne leur paroiſſe exquis & relevé : ils ſont toujours guindés, & croiroient trop s'abaiſſer en nommant les choſes par leurs noms. Tout entre dans les ſujets que l'Eloquence doit traiter. La Poéſie même, qui eſt le genre le plus ſublime, ne réuſſit qu'en peignant les choſes avec toutes leurs circonſtances. Voyez Virgile repréſentant les navires Troyens, qui quittent le rivage d'Afrique, ou qui arrivent ſur la côte d'Italie ; tout le détail y eſt peint. Mais il faut avouer que les Grecs pouſſoient encore plus loin le détail, & ſuivoient plus ſenſiblement la nature. A cauſe de ce grand détail, bien des gens, s'ils l'oſoient, trouveroient Homere trop ſimple. Par cette ſimplicité ſi originale, & dont nous avons tant perdu le goût, ce Poëte a beaucoup de rapport avec l'Ecri-

ture ; mais l'Ecriture le ſurpaſſe autant qu'il a ſurpaſſé tout le reſte de l'antiquité, pour peindre naïvement les choſes. En faiſant un détail, il ne faut rien préſenter à l'eſprit de l'Auditeur, qui ne mérite ſon attention, & qui ne contribue à l'idée qu'on veut lui donner. Ainſi il faut être judicieux pour le choix des circonſtances ; mais il ne faut point craindre de dire tout ce qui ſert ; & c'eſt une politeſſe mal entendue, que de ſupprimer certains endroits utiles, parce qu'on ne les trouve pas ſuſceptibles d'ornemens, outre qu'Homere nous apprend aſſez, par ſon exemple, qu'on peut embellir en leur maniere tous les ſujets. D'ailleurs il faut reconnoître que tout diſcours doit avoir ſes inégalités. Il faut être grand dans les grandes choſes, il faut être ſimple, ſans être bas, dans les petites ; il faut

tantôt de la naïveté & de l'exactitude, tantôt de la ſublimité & de la véhémence. Un Peintre qui ne repréſenteroit jamais que des Palais d'une Architecture ſomptueuſe, ne feroit rien de vrai & laſſeroit bientôt. Il faut ſuivre la nature dans ſes variétés : après avoir peint une ſuperbe Ville, il eſt ſouvent à propos de faire voir un déſert & des cabanes de bergers. La plupart des gens qui veulent faire de beaux diſcours, cherchent ſans choix également par-tout la pompe des paroles : ils croient avoir tout fait, pourvu qu'ils aient fait un amas de grands mots & de penſées vagues. Ils ne ſongent qu'à charger leurs diſcours d'ornemens ; ſemblables aux méchans cuiſiniers, qui ne ſavent rien aſſaiſonner avec juſteſſe, & qui croient donner un goût exquis aux viandes, en y mettant beaucoup de ſel & de

poivre. La véritable Eloquence n'a rien d'enflé ni d'ambitieux ; elle ſe modere & ſe proportionne aux ſujets qu'elle traite & aux gens qu'elle inſtruit, elle n'eſt grande & ſublime que quand il faut l'être.

B. Ce mot que vous nous avez dit de l'Ecriture-Sainte me donne un deſir extrême que vous m'en faſſiez ſentir la beauté ; ne pourrons-nous point vous avoir demain à quelque heure ?

A. Demain, il me ſera difficile ; je tâcherai pourtant de venir le ſoir. Puiſque vous le voulez, nous parlerons de la parole de Dieu ; car juſqu'ici nous n'avons parlé que de celle des hommes.

C. Adieu, Monſieur, je vous conjure de nous tenir parole. Si vous ne venez pas, nous irons vous chercher.

DIALOGUE III.

C. JE doutois que vous vinſſiez, & peu s'en eſt fallu que je n'allaſſe chez M***.

A. J'avois une affaire qui me gênoit; mais je m'en ſuis débarraſſé heureuſement.

B. J'en ſuis fort aiſe; car nous avons grand beſoin d'achever la matiere entamée.

C. Ce matin j'étois au Sermon à **, & je penſois à vous. Le Prédicateur a parlé d'une maniere édifiante; mais je doute que le peuple entendît bien ce qu'il diſoit.

A. Souvent cela arrive. J'ai vu une femme d'eſprit qui diſoit que les Prédicateurs parlent Latin en François. La plus eſſentielle qualité d'un Prédicateur

eſt d'être inſtructif; mais il faut être bien inſtruit pour inſtruire les autres. D'un côté il faut entendre parfaitement toute la force des expreſſions de l'Ecriture. De l'autre, il faut connoître préciſément la portée des eſprits auxquels on parle. Cela demande une ſcience fort ſolide & un grand diſcernement. On parle tous les jours au peuple de l'Ecriture, de l'Egliſe, des deux Loix, des Sacrifices, de Moïſe, d'Aaron, de Melchiſedech, des Prophetes, des Apôtres, & on ne ſe met point en peine de leur apprendre ce que ſignifient toutes ces choſes, & ce qu'ont fait ces perſonnes-là. On ſuivroit vingt ans bien des Prédicateurs, ſans apprendre la Religion, comme on doit la ſavoir.

B. Croyez-vous qu'on ignore les choſes dont vous parlez?

C. Pour moi je n'en doute pas.

Peu de gens les entendent assez pour profiter des Sermons.

B. Oui, le peuple grossier les ignore.

C. Hé bien! Le peuple, n'est-ce pas lui qu'il faut instruire?

A. Ajoutez que la plupart des honnêtes gens sont peuple à cet égard-là. Il y a toujours les trois quarts de l'auditoire qui ignorent ces premiers fondemens de la Religion, que le Prédicateur suppose qu'on sait.

B. Mais voudriez-vous que dans un bel auditoire un Prédicateur allât expliquer le Catéchisme?

A. Je sais qu'il faut y apporter quelque tempérament; mais on peut, sans offenser ses Auditeurs, rappeller les histoires qui sont l'origine & l'institution de toutes les choses saintes. Bien-loin que cette recherche de l'origine fût basse, elle donneroit à la plupart

des diſcours une force & une beauté qui leur manquent. Nous avions déjà fait hier cette remarque en paſſant, ſur-tout pour les Myſteres. L'Auditoire n'eſt, ni inſtruit, ni perſuadé, ſi on ne remonte à la ſource. Comment, par exemple, ferez-vous entendre au peuple ce que l'Egliſe dit ſi ſouvent après ſaint Paul, que J. C. eſt notre Pâque, ſi on n'explique quelle étoit la Pâque des Juifs, inſtituée pour être un monument éternel de la délivrance d'Egypte, & pour figurer une délivrance bien plus importante, qui étoit réſervée au Sauveur? C'eſt pour cela que je vous diſois que preſque tout eſt hiſtorique dans la Religion. Afin que les Prédicateurs comprennent bien cette vérité, il faut qu'ils ſoient ſavans dans l'Ecriture.

B. Pardonnez-moi, ſi je vous interromps à l'occaſion de l'Ecri-

ture. Vous nous diſiez hier qu'elle eſt éloquente. Je fus ravi de vous l'entendre dire, & je voudrois bien que vous m'appriſſiez à en connoître les beautés. En quoi conſiſte cette éloquence ? Le Latin m'y paroît barbare en beaucoup d'endroits ; je n'y trouve point de délicateſſe de penſées. Où eſt donc ce que vous admirez ?

A. Le Latin n'eſt qu'une verſion littérale, où l'on a conſervé, par reſpect, beaucoup de phraſes Hébraïques & Grecques. Mépriſez-vous Homere, parce que nous l'avons traduit en mauvais François ?

B. Mais le Grec lui-même (car il eſt original pour preſque tout le Nouveau-Teſtament) me paroît fort mauvais.

A. J'en conviens. Les Apôtres qui ont écrit en Grec, ſavoient mal cette Langue, comme les

autres Juifs Helléniſtes de leur temps. Delà vient ce que dit S. Paul, *imperitus ſermone, ſed non ſcientiâ.* Il eſt aiſé de voir que S. Paul avoue ſeulement qu'il ne ſait pas bien la Langue Grecque; quoique d'ailleurs il leur explique exactement la doctrine des Saintes Ecritures.

C. Mais les Apôtres n'eurent-ils pas le don des Langues?

A. Ils l'eurent ſans doute, & il paſſa même juſqu'à un grand nombre de ſimples fideles. Mais pour les Langues qu'ils ſavoient déjà par des voies naturelles, nous avons ſujet de croire que Dieu les leur laiſſa parler, comme ils les parloient auparavant. Saint Paul, qui étoit de Tarſe, parloit naturellement le Grec corrompu des Juifs Helléniſtes. Nous voyons qu'il a écrit en cette maniere. S. Luc paroît l'avoir ſu un peu mieux.

C. Mais j'avois toujours compris que S. Paul vouloit dire dans ce paſſage qu'il renonçoit à l'Eloquence, & qu'il ne s'attachoit qu'à la ſimplicité de la doctrine Evangélique. Oui ſûrement, & je l'ai ouidire à beaucoup de gens de bien, que l'Ecriture-Sainte n'eſt point éloquente. S. Jérôme fut puni pour être dégoûté de ſa ſimplicité, & pour aimer mieux Cicéron. S. Auguſtin paroît dans ſes Confeſſions avoir commis la même faute. Dieu n'a-t-il pas voulu éprouver notre foi, non-ſeulement par l'obſcurité, mais encore par la baſſeſſe du ſtyle de l'Ecriture, comme par la pauvreté de Jeſus-Chriſt?

A. Monſieur, je crains que vous n'alliez trop loin. Qui croiriez-vous plutôt, ou de S. Jérôme puni pour avoir trop ſuivi dans ſa retraite le goût des études de ſa jeuneſſe, ou de S. Jérôme

conſommé dans la Science ſacrée & profane, qui invite Paulin, dans une Epître, à étudier l'Ecriture-Sainte, & qui lui promet plus de charmes dans les Prophetes, qu'il n'en a trouvé dans les Poëtes? S. Auguſtin avoit-il plus d'autorité dans ſa premiere jeuneſſe, où la baſſeſſe apparente du ſtyle de l'Ecriture, comme il le dit lui-même, le dégoûtoit, que quand il a compoſé ſes Livres de la Doctrine Chrétienne? Dans ces Livres, il dit ſouvent que S. Paul a eu une éloquence merveilleuſe; & que ce torrent d'éloquence eſt capable de ſe faire ſentir, pour ainſi dire, à ceux mêmes qui dorment. Il ajoute qu'en S. Paul la ſageſſe n'a point cherché la beauté des paroles; mais que la beauté des paroles eſt allée au-devant de la ſageſſe. Il rapporte de grands endroits de ſes Epîtres, où il fait voir

voir tout l'art des Orateurs profanes ſurpaſſé. Il excepte ſeulement deux choſes dans cette comparaiſon. L'une, dit-il, que les Orateurs profanes ont cherché les ornemens de l'Eloquence, & que l'Eloquence a ſuivi naturellement S. Paul & les autres Ecrivains ſacrés. L'autre eſt, que S. Auguſtin témoigne ne ſavoir pas aſſez les délicateſſes de la Langue Grecque, pour trouver dans les Ecritures-Saintes le nombre & la cadence des périodes qu'on trouve dans les Ecrivains profanes. J'oubliois de vous dire qu'il rapporte cet endroit du Prophete Amos. *Malheur à vous, qui êtes opulens dans Sion, & qui vous confiez à la Montagne de Samarie.* Il aſſure que le Prophete *Chap. 6.* a ſurpaſſé en cet endroit tout ce qu'il y a de merveilleux dans les Orateurs Païens.

C. Mais comment entendez-

vous ces paroles de S. Paul, *non in perſuaſibilibus humanæ ſapientiæ verbis?* Ne dit-il pas aux Corinthiens, qu'il n'eſt point venu leur annoncer Jeſus-Chriſt avec la ſublimité du diſcours & de la ſageſſe? Qu'il n'a ſu parmi eux que Jeſus, mais Jeſus crucifié? Que ſa Prédication a été fondée non ſur les diſcours perſuaſifs de la ſageſſe humaine, mais ſur les effets ſenſibles de l'eſprit & de la puiſſance de Dieu, afin, continue-t-il, que votre foi ne ſoit point fondée ſur la ſageſſe des hommes, mais ſur la puiſſance divine. Que ſignifient donc ces paroles, Monſieur? Que pouvoit-il dire de plus fort pour rejetter cet art de perſuader que vous établiſſez ici? Pour moi, je vous avoue que j'ai été édifié, quand vous avez blâmé tous les ornemens affectés que la vanité cherche dans le diſcours. Mais la ſuite

ne ſoutient pas un ſi pieux commencement. Vous allez faire de ſa Prédication un art tout humain, & la ſimplicité Apoſtolique en ſera bannie.

A. Vous êtes mal édifié de mon eſtime pour l'Eloquence, & moi je ſuis fort édifié du zele avec lequel vous m'en blâmez. Cependant, Monſieur, il n'eſt pas inutile de nous éclaircir là-deſſus. Je vois beaucoup de gens de bien, qui, comme vous, croient que les Prédicateurs éloquens bleſſent la ſimplicité Evangélique. Pourvu que nous nous entendions, nous ſerons bientôt d'accord. Qu'entendez-vous par ſimplicité ? Qu'entendez-vous par Eloquence ?

C. Par ſimplicité, j'entends un diſcours ſans art & ſans magnificence. Par Eloquence, j'entends au contraire un diſcours plein d'art & d'ornemens.

A. Quand vous demandez un diſcours ſimple, voulez-vous un diſcours ſans ordre, ſans liaiſon, ſans preuves ſolides & concluantes, ſans méthode pour inſtruire les ignorans? Voulez-vous un Prédicateur qui n'ait rien de pathétique, & qui ne s'applique point à toucher les cœurs?

C. Tout au contraire, je demande un diſcours qui inſtruiſe & qui touche.

A. Vous voulez donc qu'il ſoit éloquent; car nous avons déjà vu que l'Eloquence n'eſt que l'art d'inſtruire & de perſuader les hommes en les touchant.

C. Je conviens qu'il faut inſtruire & toucher; mais je voudrois qu'on le fît ſans art & par la ſimplicité Apoſtolique.

A. Voyons donc ſi l'art & la ſimplicité Apoſtolique ſont incompatibles. Qu'entendez-vous par art?

C. J'entends certaines regles que l'eſprit humain a trouvées & qu'il ſuit dans le diſcours pour le rendre plus beau & plus poli.

A. Si vous n'entendez par art que cette invention, de rendre un diſcours plus poli pour plaire aux Auditeurs, je ne diſpute point ſur les mots, & j'avoue qu'il faut ôter l'art des Sermons; car cette vanité, comme nous l'avons vu, eſt indigne de l'Eloquence, à plus forte raiſon du miniſtere Apoſtolique. Ce n'eſt que ſur cela que j'ai tant raiſonné avec M. B. Mais ſi vous entendez par art & par éloquence ce que tous les habiles d'entre les Anciens ont entendu, il ne faudra pas raiſonner de même.

C. Comment l'entendoient-ils donc?

A. Selon eux, l'art de l'Eloquence ſont les moyens que la réflexion & l'expérience ont fait

trouver pour rendre un discours propre à persuader la vérité, & à en exciter l'amour dans le cœur des hommes; & c'est cela même que vous voulez trouver dans un Prédicateur. Ne m'avez-vous pas dit tout à cette heure, que vous voulez de l'ordre, de la méthode pour instruire, de la solidité de raisonnement, & des mouvemens pathétiques, c'est-à-dire, qui touchent & qui remuent les cœurs? L'Eloquence n'est que cela. Appellez-la comme vous voudrez.

C. Je vois bien maintenant à quoi vous réduisez l'Eloquence. Sous cette forme sérieuse & grave je la trouve digne de la Chaire, & nécessaire même pour instruire avec fruit. Mais comment entendez-vous le passage de S. Paul contre l'Eloquence? Je vous en ai déjà dit les paroles. N'est-il pas formel?

A. Permettez-moi de commencer par vous demander une choſe.

C. Volontiers.

A. N'eſt-il pas vrai que S. Paul raiſonne admirablement dans ſes Epîtres? Ses raiſonnemens contre les Philoſophes Païens & contre les Juifs dans l'Epître aux Romains, ne ſont-ils pas beaux? Ce qu'il dit ſur l'impuiſſance de la loi pour juſtifier les hommes, n'eſt-il pas fort?

C. Oui, ſans doute.

A. Ce qu'il dit dans l'Epître aux Hébreux ſur l'inſuffiſance des anciens Sacrifices, ſur le repos promis par David aux enfans de Dieu, outre celui dont ils jouiſſoient dans la Paleſtine depuis Joſué, ſur l'ordre d'Aaron, & ſur celui de Melchiſedech, & ſur l'alliance ſpirituelle & éternelle qui devoit néceſſairement ſuccéder à l'alliance charnelle que

Moïſe avoit apportée pour un temps. Tout cela n'eſt-il pas d'un raiſonnement ſubtil & profond?

C. J'en conviens.

A. Saint Paul n'a donc pas voulu exclure du diſcours la ſageſſe & la force du raiſonnement?

C. Cela eſt viſible par ſon propre exemple.

A. Pourquoi croyez-vous qu'il ait voulu plutôt en exclure l'Eloquence que la ſageſſe?

C. C'eſt parce qu'il rejette l'Eloquence dans le paſſage, dont je vous demande l'explication.

A. N'y rejette-t-il pas auſſi la ſageſſe? Sans doute. Ce paſſage eſt encore plus déciſif contre la ſageſſe & le raiſonnement humain, que contre l'Eloquence. Il ne laiſſe pourtant pas lui-même de raiſonner & d'être éloquent. Vous convenez de l'un, & ſaint Auguſtin vous aſſure de l'autre.

C. Vous

C. Vous me faites parfaitement bien voir la difficulté ; mais vous ne m'éclairciſſez point. Comment expliquez-vous cela ?

A. Le voici. S. Paul a raiſonné, S. Paul a perſuadé ; ainſi il étoit dans le fond, excellent Philoſophe, & Orateur. Mais ſa Prédication, comme il le dit dans le paſſage en queſtion, n'a été fondée, ni ſur le raiſonnement, ni ſur la perſuaſion humaine. C'étoit un miniſtere dont toute la force venoit d'en-haut. La converſion du monde entier devoit être, ſelon les Prophéties, le grand miracle du Chriſtianiſme. C'étoit ce Royaume de Dieu qui venoit du Ciel, & qui devoit ſoumettre au vrai Dieu toutes les Nations de la terre. Jeſus-Chriſt crucifié annoncé aux peuples, devoit attirer tout à lui, mais attirer tout par l'unique vertu de ſa croix. Les Philoſophes avoient

raiſonné ſans convertir les hommes, & ſans ſe convertir eux-mêmes. Les Juifs avoient été les dépoſitaires d'une Loi qui leur montroit leurs maux, ſans leur apporter le remede. Tout étoit ſur la terre convaincu d'égarement & de corruption. Jeſus-Chriſt vient avec ſa croix, c'eſt-à-dire, qu'il vient pauvre, humble & ſouffrant pour nous. Pour impoſer ſilence à notre raiſon vaine & préſomptueuſe, il ne raiſonne point comme les Philoſophes; mais il décide avec autorité par ſes miracles & par ſa grace; il montre qu'il eſt au-deſſus de tout; pour confondre la fauſſe ſageſſe des hommes, il leur oppoſe la folie & le ſcandale de ſa croix, c'eſt-à-dire, l'exemple de ſes profondes humiliations. Ce que le monde croit une folie, ce qui le ſcandaliſe le plus, eſt ce qui doit le ramener à Dieu.

L'homme a beſoin d'être guéri de ſon orgueil & de ſon amour pour les choſes ſenſibles. Dieu le prend par-là, il lui montre ſon Fils crucifié. Ses Apôtres le prêchent marchant ſur ſes traces. Ils n'ont recours à nul moyen humain, ni Philoſophie, ni Eloquence, ni politique, ni richeſſe, ni autorité. Dieu jaloux de ſon œuvre, n'en veut devoir le ſuccès qu'à lui-même. Il choiſit ce qui eſt foible, il rejette ce qui eſt fort, afin de manifeſter plus ſenſiblement ſa puiſſance. Il tire tout du néant pour convertir le monde, comme pour le former. Ainſi cette œuvre doit avoir ce caractère divin de n'être fondée ſur rien d'eſtimable ſelon la chair. Ç'eût été affoiblir & évacuer, comme dit S. Paul, la vertu miraculeuſe de la Croix, que d'appuyer la Prédication de l'Evangile ſur les ſecours de la nature.

Il falloit que l'Evangile, ſans préparation humaine, s'ouvrît lui-même les cœurs, & qu'il apprît au monde par ce prodige qu'il venoit de Dieu. Voilà la ſageſſe humaine confondue & réprouvée. Que faut-il conclure delà? Que la converſion des peuples & l'établiſſement de l'Egliſe n'eſt point due aux raiſonnemens & aux diſcours perſuaſifs des hommes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu de l'éloquence & de la ſageſſe dans la plupart de ceux qui ont annoncé Jeſus-Chriſt, mais ils ne ſe ſont point confiés à cette ſageſſe & à cette éloquence; mais ils ne l'ont point recherchée comme ce qui devoit donner de l'efficace à leurs paroles. Tout a été fondé, comme dit S. Paul, non ſur les diſcours perſuaſifs de la Philoſophie humaine, mais ſur les effets de l'eſprit & de la vertu de Dieu, c'eſt-à-dire, ſur les mi-

facles qui frappoient les yeux, & ſur l'opération intérieure de la grace.

C. C'eſt donc, ſelon vous-même, évacuer la Croix du Sauveur, que de ſe fonder ſur la ſageſſe & ſur l'éloquence humaine en prêchant.

A. Oui, ſans doute. Le miniſtere de la parole eſt tout fondé ſur la foi. Il faut prier, il faut purifier ſon cœur, il faut attendre tout du Ciel, il faut s'armer du glaive de la parole de Dieu, & ne point compter ſur la ſienne; voilà la préparation eſſentielle. Mais quoique le fruit intérieur de l'Evangile ne ſoit dû qu'à la pure grace & à l'efficace de la parole de Dieu, il y a pourtant certaines choſes que l'homme doit faire de ſon côté.

C. Juſqu'ici vous avez bien parlé; mais vous allez, je le vois bien, rentrer dans vos premiers ſentimens.

A. Je ne penſe pas en être ſorti. Ne croyez-vous pas que l'ouvrage de notre ſalut dépend de la grace ?

C. Oui, cela eſt de foi.

A. Vous reconnoiſſez néanmoins qu'il faut de la prudence pour choiſir certains genres de vie, & pour fuir les occaſions dangereuſes. Ne voulez-vous pas qu'on veille & qu'on prie ? Quand on aura veillé & prié, aura-t-on evacué le myſtere de la grace ? Non, ſans doute. Nous devons tout à Dieu ; mais Dieu nous aſſujettit à un ordre extérieur de moyens humains. Les Apôtres n'ont point cherché la vaine pompe & les graces frivoles des Orateurs Païens ; ils ne ſe ſont point attachés aux raiſonnemens ſubtils des Philoſophes, qui faiſoient tout dépendre de ces raiſonnemens dans leſquels ils s'évaporoient, comme dit S. Paul.

Ils ſe ſont contentés de prêcher Jeſus-Chriſt avec toute la force & toute la magnificence du langage de l'Ecriture. Il eſt vrai qu'ils n'avoient beſoin d'aucune préparation pour ce miniſtere, parce que le Saint-Eſprit deſcendu viſiblement ſur eux, leur donnoit à l'heure même des paroles. La différence qu'il y a donc entre les Apôtres & leurs ſucceſſeurs, eſt que leurs ſucceſſeurs n'étant pas inſpirés miraculeuſement comme eux, ont beſoin de ſe préparer & de ſe remplir de la doctrine & de l'eſprit des Ecritures pour former leurs diſcours. Mais cette préparation ne doit jamais tendre à parler moins ſimplement que les Apôtres. Ne ſerez-vous pas content, pourvu que les Prédicateurs ne ſoient pas plus ornés dans leurs diſcours que ſaint Pierre, S. Paul, S. Jacques, ſaint Jude & S. Jean?

C. Je conviens que je dois l'être ; & j'avoue que l'Eloquence ne conſiſtant, comme vous le dites, que dans l'ordre & dans la force des paroles par leſquelles on perſuade & on touche, elle ne me ſcandaliſe plus comme elle le faiſoit. J'avois toujours pris l'Eloquence pour un art entiérement profane.

A. Deux ſortes de gens en ont cette idée : les faux Orateurs ; & nous avons vu combien ils s'égarent en cherchant l'Eloquence dans une vaine pompe de paroles. Les gens de bien qui ne ſont pas aſſez inſtruits ; & pour ceux-là, vous voyez que renonçant par humilité à l'Eloquence comme à un faſte de paroles, ils cherchent néanmoins l'Eloquence véritable, puiſqu'ils s'efforcent de perſuader & de toucher.

C. J'entends maintenant tout ce que vous dites ; mais reve-

nons à l'Eloquence de l'Ecriture.

A. Pour la ſentir, rien n'eſt plus utile que d'avoir le goût de la ſimplicité antique; ſur-tout la lecture des anciens Grecs ſert beaucoup à y réuſſir. Je dis des Anciens; car les Grecs que les Romains mépriſoient tant avec raiſon, & qu'ils appelloient *Græculi*, avoient entiérement dégénéré. Comme je vous le diſois hier, il faut connoître Homere, Platon, Xénophon & les autres des anciens temps. Après cela l'Ecriture ne vous ſurprendra plus; ce ſont preſque les mêmes coutumes, les mêmes narrations, les mêmes images des grandes choſes, les mêmes mouvemens. La différence qui eſt entr'eux eſt toute entiere à l'honneur de l'Ecriture: elle les ſurpaſſe tous infiniment en naïveté, en vivacité, en grandeur. Jamais Homere même n'a approché de la ſubli-

mité de Moïſe dans ſes Cantiques, particuliérement le dernier, que tous les enfans des Iſraélites devoient apprendre par cœur. Jamais nulle Ode Grecque ou Latine n'a pu atteindre à la hauteur des Pſeaumes. Par exemple, celui qui commence ainſi : *Le Dieu des Dieux, le Seigneur a parlé & il a appellé la terre*, ſurpaſſe toute imagination humaine. Jamais Homere, ni aucun autre Poëte, n'a égalé Iſaïe peignant la majeſté de Dieu, aux yeux duquel les Royaumes ne ſont qu'un grain de pouſſiere, l'Univers qu'une tente qu'on dreſſe aujourd'hui & qu'on enlevera demain. Tantôt ce Prophete a toute la douceur & toute la tendreſſe d'une Eglogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix ; tantôt il s'éleve juſqu'à laiſſer tout au-deſſous de lui. Mais qu'y a-t-il dans l'Antiquité profane

de comparable au tendre Jérémie déplorant les maux de ſon peuple ; ou à Nahum voyant de loin en eſprit, tomber la ſuperbe Ninive ſous les efforts d'une armée innombrable ? On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes & des chariots. Tout eſt dépeint d'une maniere vive qui ſaiſit l'imagination. Il laiſſe Homere loin derriere lui. Liſez encore Daniël dénonçant à Balthaſar la vengeance de Dieu, toute prête à fondre ſur lui, & cherchez dans les plus ſublimes originaux de l'Antiquité quelque choſe qu'on puiſſe comparer à ces endroits-là. Au reſte, tout ſe ſoutient dans l'Ecriture ; tout y garde le caractere qu'il doit avoir, l'hiſtoire, le détail des Loix, les deſcriptions, les endroits véhémens, les myſteres, les diſcours de morale. Enfin, il y a autant de différence entre les Poëtes

profanes & les Prophetes, qu'il y en a entre le véritable enthouſiaſme & le faux. Les uns véritablement inſpirés, expriment ſenſiblement quelque choſe de divin. Les autres s'efforçant de s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, laiſſent toujours voir en eux la foibleſſe humaine. Il n'y a que le ſecond Livre des Machabées, le Livre de la Sageſſe, ſur-tout à la fin, & celui de l'Eccléſiaſtique, ſur-tout au commencement, qui ſe ſentent de l'enflure du ſtyle que les Grecs alors déjà déchus, avoient répandu dans l'Orient, où leur langue s'étoit établie avec leur domination. Mais j'aurois beau vouloir vous parler de ces choſes; il faut les lire pour les ſentir.

B. Il me tarde d'en faire l'eſſai. On devroit s'appliquer à cette étude plus qu'on ne fait.

C. Je m'imagine bien que l'An-

cien-Teſtament eſt écrit avec cette magnificence & ces peintures vives dont vous nous parlez. Mais vous ne dites rien de la ſimplicité des paroles de Jeſus-Chriſt?

A. Cette ſimplicité de ſtyle eſt tout-à-fait du goût antique. Elle eſt conforme, & à Moïſe, & aux Prophetes, dont il prend aſſez ſouvent les expreſſions. Mais, quoique ſimple & familier, il eſt ſublime & figuré en bien des endroits. Il ſeroit aiſé de montrer en détail, les livres à la main, que nous n'avons point de Prédicateur en notre ſiecle, qui ait été auſſi figuré dans ſes Sermons les plus préparés, que Jeſus-Chriſt l'a été dans ſes prédications populaires. Je ne parle point de ſes diſcours rapportés par ſaint Jean, où preſque tout eſt ſenſiblement divin. Je parle de ſes diſcours les plus familiers écrits

par les autres Evangéliſtes. Les Apôtres ont écrit de même, avec cette différence, que Jeſus-Chriſt maître de ſa doctrine, la diſtribue tranquillement. Il dit ce qu'il lui plaît, & il le dit ſans aucun effort. Il parle du Royaume & de la gloire céleſte, comme de la maiſon de ſon Pere. Toutes ces grandeurs qui nous étonnent, lui ſont naturelles; il y eſt né, & il ne dit que ce qu'il voit, comme il nous l'aſſure lui-même. Au contraire, les Apôtres ſuccombent ſous le poids des vérités qui leur ſont révélées. Ils ne peuvent exprimer tout ce qu'ils conçoivent. Les paroles leur manquent. Delà viennent ces tranſpoſitions, ces expreſſions confuſes, ces liaiſons de diſcours qui ne peuvent finir. Toute cette irrégularité de ſtyle marque dans S. Paul & dans les autres Apôtres, que l'Eſprit de Dieu entraî-

noit le leur. Mais nonobſtant ces petits déſordres pour la diction, tout y eſt noble, vif & touchant. Pour l'Apocalypſe, on y trouve la même magnificence & le même enthouſiaſme que dans les Prophetes. Les expreſſions ſont ſouvent les mêmes, & quelquefois ce rapport fait qu'ils s'aident mutuellement à être entendus. Vous voyez donc que l'Eloquence n'appartient pas ſeulement aux Livres de l'Ancien-Teſtament, mais qu'elle ſe trouve auſſi dans le Nouveau.

C. Suppoſé que l'Ecriture ſoit éloquente, qu'en voulez-vous conclure ?

A. Que ceux qui doivent la prêcher, peuvent, ſans ſcrupule, imiter, ou plutôt emprunter ſon éloquence.

C. Auſſi en choiſit-on les paſſages qu'on trouve les plus beaux.

A. C'eſt défigurer l'Ecriture,

que de ne la faire connoître aux Chrétiens que par paſſages détachés. Ces paſſages, tout beaux qu'ils ſont, ne peuvent ſeuls faire ſentir toute leur beauté, quand on n'en connoît point la ſuite : car tout eſt ſuivi dans l'Ecriture, & cette ſuite eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus merveilleux. Faute de la connoître, on prend ces paſſages à contre-ſens; on leur fait dire tout ce qu'on veut, & on ſe contente de certaines interprétations ingénieuſes, qui étant arbitraires, n'ont aucune force pour perſuader les hommes, & pour redreſſer leurs mœurs.

B. Que voudriez-vous donc des Prédicateurs ? Qu'ils ne fiſſent que ſuivre le texte de l'Ecriture?

A. Attendez : au moins je voudrois que les Prédicateurs ne ſe contentaſſent pas de coudre enſemble des paſſages rapportés.

Je

Je voudrois qu'ils expliquaſſent les principes & l'enchaînement de la doctrine de l'Ecriture. Je voudrois qu'ils en priſſent l'eſprit, le ſtyle & les figures; que tous leurs diſcours ſerviſſent à en donner l'intelligence & le goût. Il n'en faudroit pas davantage pour être éloquent : car ce ſeroit imiter le plus parfait modele de l'Eloquence.

B. Mais pour cela il faudroit donc, comme je vous diſois, expliquer de ſuite le texte ?

A. Je ne voudrois pas y aſſujettir tous les Prédicateurs. On peut faire des Sermons ſur l'Ecriture, ſans expliquer l'Ecriture de ſuite. Mais il faut avouer que ce ſeroit toute autre choſe, ſi les Paſteurs, ſuivant l'ancien uſage, expliquoient de ſuite les ſaints Livres au peuple. Repréſentez-vous quelle autorité auroit un homme qui ne diroit rien de ſa

propre invention, & qui ne feroit que ſuivre & expliquer les penſées & les paroles de Dieu même. D'ailleurs il feroit deux choſes à la fois; en expliquant les vérités de l'Ecriture, il en expliqueroit le texte, & accoutumeroit les Chrétiens à joindre toujours le ſens & la lettre. Quel avantage pour les accoutumer à ſe nourrir de ce pain ſacré! Un auditoire qui auroit déjà entendu expliquer toutes les principales choſes de l'ancienne Loi, ſeroit bien autrement en état de profiter de l'explication de la nouvelle, que ne le ſont la plupart des Chrétiens d'aujourd'hui. Le Prédicateur, dont nous parlions tantôt, a ce défaut parmi de grandes qualités; que ſes Sermons ſont de beaux raiſonnemens ſur la Religion, & qu'ils ne ſont point la Religion même. On s'attache trop aux peintures

morales, & on n'explique pas aſſez les principes de la doctrine Evangélique.

C. C'eſt qu'il eſt bien plus aiſé de peindre les déſordres du monde, que d'expliquer ſolidement le fonds du Chriſtianiſme. Pour l'un, il ne faut que de l'expérience du commerce du monde, & des paroles. Pour l'autre, il faut une ſérieuſe & profonde méditation des ſaintes Ecritures. Peu de gens ſavent aſſez toute la Religion pour la bien expliquer. Tel fait des Sermons qui ſont beaux, qui ne ſauroit faire un Catéchiſme ſolide, encore moins une Homélie.

A. Vous avez mis le doigt ſur le but. Auſſi la plupart des Sermons ſont-ils des raiſonnemens de Philoſophes. Souvent on ne cite l'Ecriture qu'après coup, par bienſéance, ou pour l'ornement. Alors ce n'eſt plus la parole de

Dieu ; c'eſt la parole & l'invention des hommes.

C. Vous convenez bien que ces gens-là travaillent à évacuer la Croix de Jeſus-Chriſt.

A. Je vous les abandonne. Je me retranche à l'Eloquence de l'Ecriture, que les Prédicateurs Evangéliques doivent imiter. Ainſi nous ſommes d'accord, pourvu que vous n'excuſiez pas certains Prédicateurs zélés, qui ſous prétexte de ſimplicité Apoſtolique, n'étudient ſolidement, ni la doctrine de l'Ecriture, ni la maniere merveilleuſe dont Dieu nous y a appris à perſuader les hommes. Ils s'imaginent qu'il n'y a qu'à crier & qu'à parler ſouvent du Diable & de l'Enfer. Sans doute, il faut frapper les peuples par des images vives & terribles ; mais c'eſt dans l'Ecriture qu'on apprendroit à faire ces grandes impreſſions. On y ap-

prendroit auſſi admirablement la maniere de rendre les inſtructions ſenſibles & populaires, ſans leur faire perdre la gravité & la force qu'elles doivent avoir. Faute de ces connoiſſances, on ne fait ſouvent qu'étourdir le peuple. Il ne lui reſte dans l'eſprit guere de vérités diſtinctes, & les impreſſions de crainte même ne ſont pas durables. Cette ſimplicité qu'on affecte, n'eſt quelquefois qu'une ignorance & une groſſiéreté qui tente Dieu. Rien ne peut excuſer ces gens-là, que la droiture de leurs intentions. Il faudroit avoir long-temps étudié & médité les ſaintes Ecritures, avant que de prêcher. Un Prêtre qui les ſauroit bien ſolidement, & qui auroit le talent de parler, joint à l'autorité du miniſtere & du bon exemple, n'auroit pas beſoin d'une longue préparation pour faire d'excellens diſcours.

On parle aiſément des choſes dont on eſt plein & touché. Surtout une matiere comme celle de la Religion, fournit de hautes penſées, & excite de grands ſentimens : voilà ce qui fait la vraie éloquence. Mais il faudroit trouver dans un Prédicateur, un pere qui parlât à ſes enfans avec tendreſſe, & non un Déclamateur qui prononçât avec emphaſe. Ainſi il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y eût communément que les Paſteurs qui donnaſſent la pâture aux troupeaux ſelon leurs beſoins. Pour cela il ne faudroit d'ordinaire choiſir pour Paſteurs que des Prêtres qui euſſent le don de la parole. Il arrive au contraire deux maux : l'un, que les Paſteurs muets, ou qui parlent ſans talent, ſont peu eſtimés ; l'autre, que la fonction de Prédicateur volontaire attire dans cet emploi je ne ſais combien d'eſprits vains

& ambitieux. Vous ſavez que le miniſtere de la parole a été réſervée aux Evêques pendant pluſieurs ſiecles, ſur-tout en Occident. Vous connoiſſez l'exemple de S. Auguſtin, qui, contre la regle commune, fut engagé, n'étant encore que Prêtre, à prêcher, parce que Valérius, ſon prédéceſſeur, étoit un étranger qui ne parloit pas facilement. Voilà le commencement de cet uſage en Occident. En Orient on commença plutôt à faire prêcher les Prêtres. Les Sermons que S. Chryſoſtôme, n'étant que Prêtre, fit à Antioche, en ſont une marque.

C. Je ſuis perſuadé de cela comme vous. Il ne faudroit communément laiſſer prêcher que les Paſteurs. Ce ſeroit le moyen de rendre à la Chaire la ſimplicité & l'autorité qu'elle doit avoir. Car les Paſteurs qui joindroient

à l'expérience du travail & de la conduite des ames, la ſcience des Ecritures, parleroient d'une maniere bien plus convenable aux beſoins de leurs Auditeurs; au-lieu que les Prédicateurs qui n'ont que la ſpéculation, entrent bien moins dans les difficultés, ne ſe proportionnent guere aux eſprits, & parlent d'une maniere plus vague, outre la grace attachée à la voix du Paſteur. Voilà des raiſons ſenſibles pour préférer ſes Sermons à ceux des autres. A quel propos tant de Prédicateurs jeunes, ſans expérience, ſans ſcience, ſans ſainteté? Il vaudroit bien mieux avoir moins de Sermons, & en avoir de meilleurs.

B. Mais il y a beaucoup de Prêtres qui ne ſont point Paſteurs, & qui prêchent avec beaucoup de fruit. Combien y a-t-il même de Religieux qui rempliſ-

ſent

ſent dignement les Chaires ?

C. J'en conviens. Auſſi voudrois-je les faire Paſteurs. Ce ſont ces gens-là qu'il faudroit établir, malgré eux, dans les emplois à charge d'ames. Ne cherchoit-on pas autrefois parmi les Solitaires, ceux qu'on vouloit élever ſur le chandelier de l'Egliſe ?

A. Mais ce n'eſt pas à nous à régler la diſcipline ; chaque temps a ſes coutumes, ſelon les conjonctures. Reſpectons, Monſieur, toutes les tolérances de l'Egliſe ; & ſans aucun eſprit de critique, achevons de former, ſelon notre idée, un vrai Prédicateur.

C. Il me ſemble que je l'ai déjà toute entiere ſur les choſes que vous avez dites.

A. Voyons ce que vous en penſez.

C. Je voudrois qu'un homme eût étudié ſolidement, pendant ſa jeuneſſe, tout ce qu'il y a de

plus utile dans la Poéſie & dans l'Eloquence Grecque & Latine.

A. Cela n'eſt pas néceſſaire. Il eſt vrai que quand on a bien fait ſes études, on en peut tirer un grand fruit pour l'intelligence même de l'Ecriture, comme ſaint Baſile l'a montré dans un Traité qu'il a fait exprès ſur ce ſujet. Mais, après tout, on peut s'en paſſer. Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, on s'en paſſoit effectivement. Ceux qui avoient étudié ces choſes, lorſqu'ils étoient dans le ſiecle, en tiroient de grands avantages pour la Religion, lorſqu'ils étoient Paſteurs; mais on ne permettoit pas à ceux qui les ignoroient, de les apprendre, lorſqu'ils étoient déjà engagés dans l'étude des ſaintes Lettres. On étoit perſuadé que l'Ecriture ſuffiſoit. Delà vient ce que vous voyez dans les Conſtitutions Apoſtoliques, qui exhor-

Saint Baſile, de la lecture des Livres Païens.

S. Aug. de doct. Chriſt.

tent les fideles à ne point lire les Auteurs Païens. Si vous voulez de l'Hiſtoire, dit ce Livre, ſi vous voulez des Loix, des Préceptes moraux, de l'Eloquence, de la Poéſie, vous trouvez tout dans les Ecritures. En effet, on n'a pas beſoin, comme nous l'avons vu, de chercher ailleurs ce qui peut former le goût & le jugement pour l'Eloquence même. S. Auguſtin dit, que plus on eſt pauvre de ſon propre fonds, plus on doit s'enrichir dans ces ſources ſacrées; & qu'étant par ſoi-même trop petit pour exprimer de ſi grandes choſes, on a beſoin de croître par cette autorité de l'Ecriture. Mais je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Continuez, s'il vous plaît, Monſieur.

Lib. 1. cap. 6.

S. Aug. l. 4. de doctrin. Chriſt.

C. Hé bien! Contentons-nous de l'Ecriture. Mais n'y ajouterons-nous pas les Peres?

A. Sans doute. Ils ſont les canaux de la Tradition. C'eſt par eux que nous découvrons la maniere dont l'Egliſe a interprété l'Ecriture dans tous les ſiecles.

C. Mais faut-il s'engager à expliquer toujours tous les paſſages, ſuivant les interprétations qu'ils leur ont données? Il me ſemble que ſouvent l'un donne un ſens ſpirituel, & l'autre un autre tout différent; lequel choiſir? Car on n'auroit jamais fait, ſi on vouloit les dire tous.

A. Quand on dit qu'il faut toujours expliquer l'Ecriture conformément à la doctrine des Peres, c'eſt-à-dire, à leur doctrine conſtante & uniforme; ils ont donné ſouvent des ſens pieux qui n'ont rien de littéral, ni de fondé ſur la doctrine des myſteres & des figures Prophétiques. Ceux-là ſont arbitraires, & alors, on n'eſt pas obligé de les ſuivre, puiſqu'ils

ne ſe ſont pas ſuivis les uns les autres. Mais dans les endroits où ils expliquent le ſentiment de l'Egliſe ſur la doctrine de la foi, ou ſur les principes des mœurs, il n'eſt pas permis d'expliquer l'Ecriture en un ſens contraire à leur doctrine. Voilà comment il faut reconnoître leur autorité.

C. Cela me paroît clair. Je voudrois qu'un Prêtre, avant que de prêcher, connût le fonds de leur doctrine, pour s'y conformer. Je voudrois même qu'on étudiât leurs principes de conduite, leurs regles de modération & leur méthode d'inſtruire.

A. Fort bien, ce ſont nos maîtres. C'étoient des eſprits très-élevés, de grandes ames pleines de ſentimens héroïques, des gens qui avoient une expérience merveilleuſe des eſprits & des mœurs des hommes, qui avoient acquis une grande autorité & une grande

facilité de parler. On voit même qu'ils étoient très-polis, c'eſt-à-dire, parfaitement inſtruits de toutes les bienſéances, ſoit pour écrire, ſoit pour parler en public, ſoit pour converſer familiérement, ſoit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Sans doute, tout cela devoit les rendre fort éloquens, & fort propres à gagner les hommes. Auſſi trouve-t-on dans leurs écrits une politeſſe, non-ſeulement de paroles, mais de ſentimens & de mœurs, qu'on ne trouve point dans les écrivains des ſiecles ſuivans. Cette politeſſe qui s'accorde très-bien avec la ſimplicité, & qui les rendoit gracieux & inſinuans, faiſoit de grands effets pour la Religion. C'eſt ce qu'on ne ſauroit trop étudier en eux. Ainſi, après l'Écriture, voilà les ſources pures des bons Sermons.

C. Quand un homme auroit acquis ce fonds, & que ſes vertus exemplaires auroient édifié l'Egliſe, il ſeroit en état d'expliquer l'Evangile avec beaucoup d'autorité & de fruit. Par les inſtructions familieres, & par les conférences, dans leſquelles on l'auroit exercé de bonne heure, il auroit acquis une liberté & une facilité ſuffiſante pour bien parler. Je comprends encore que de tels gens étant appliqués à tout le détail du miniſtere, c'eſt-à-dire, à adminiſtrer les Sacremens, à conduire les ames, à conſoler les mourans & les affligés, ils ne pourroient point avoir le temps d'apprendre par cœur des Sermons fort étudiés. Il faudroit que la bouche parlât, ſelon l'abondance du cœur, c'eſt-à-dire, qu'elle répandît ſur le peuple la plénitude de la ſcience Evangélique, & les ſentimens affectueux

du Prédicateur. Sur ce que vous diſiez hier des Sermons qu'on apprend par cœur, j'ai eu la curioſité d'aller chercher un endroit de S. Auguſtin que j'avois lu autrefois; en voici le ſens. Il prétend que les Prédicateurs doivent parler d'une maniere encore plus claire & plus ſenſible que les autres gens, parce que la coutume & la bienſéance ne permettant pas de les interroger, ils doivent craindre de ne pas ſe proportionner aſſez à leurs Auditeurs. C'eſt pourquoi, dit-il, ceux qui apprennent leurs Sermons mot à mot, & qui ne peuvent répéter, & éclaircir une vérité, juſqu'à ce qu'ils remarquent qu'on l'a compriſe, ſe privent d'un grand fruit. Vous voyez bien par-là que ſaint Auguſtin ſe contentoit de préparer les choſes dans ſon eſprit, ſans mettre dans ſa mémoire toutes les paroles de ſes Sermons.

Quand même les regles de la vraie Eloquence demanderoient quelque choſe de plus, celles du miniſtere Evangélique ne permettroient pas d'aller plus loin. Pour moi je ſuis, il y a long-temps, de votre avis là-deſſus ; pendant qu'il y a tant de beſoins preſſans dans le Chriſtianiſme, pendant que le Prêtre, qui doit être l'homme de Dieu, préparé à toute bonne œuvre, devroit ſe hâter de déraciner l'ignorance & les ſcandales du champ de l'Egliſe : je trouve qu'il eſt fort indigne de lui, qu'il paſſe ſa vie dans ſon cabinet à arrondir des périodes, à retoucher des portraits, & à inventer des diviſions. Car dès qu'on s'eſt mis ſur le pied de ces ſortes de Prédicateurs, on n'a plus le temps de faire autre choſe, on ne fait plus d'autre étude, ni d'autre travail ; encore même, pour ſe ſoulager, ſe réduit-on

ſouvent à redire toujours les mêmes Sermons. Quelle éloquence que celle d'un homme dont l'Auditeur ſait par avance toutes les expreſſions & tous les mouvemens! Vraiment, c'eſt bien-là le moyen de ſurprendre, d'étonner, d'attendrir, de ſaiſir & de perſuader les hommes. Voilà une étrange maniere de cacher l'art & de faire parler la nature. Pour moi, je le dis franchement, tout cela me ſcandaliſe. Quoi! le diſpenſateur des myſteres de Dieu ſera-t-il un déclamateur oiſif, jaloux de ſa réputation, & amoureux d'une vaine pompe? N'oſera-t-il parler de Dieu à ſon peuple, ſans avoir rangé toutes ſes paroles, & appris en écolier ſa leçon par cœur?

A. Votre zele me fait plaiſir. Ce que vous dites eſt véritable. Il ne faut pourtant pas le dire trop fortement: car on doit mé-

nager beaucoup de gens de mérite & même de piété, qui déférant à la coutume, ou préoccupés par l'exemple, ſe ſont engagés de bonne foi dans la méthode que vous blâmez avec raiſon. Mais j'ai honte de vous interrompre ſi ſouvent. Achevez, je vous prie.

C. Je voudrois qu'un Prédicateur expliquât toute la Religion; qu'il la développât d'une maniere ſenſible; qu'il montrât l'inſtitution des choſes; qu'il en marquât la ſuite & la tradition; qu'en montrant ainſi l'origine & l'établiſſement de la Religion, il détruisît les objections des libertins, ſans entreprendre ouvertement de les attaquer, de peur de ſcandaliſer les ſimples fideles.

A. Vous dites très-bien; car la véritable maniere de prouver la vérité de la Religion, eſt de la bien expliquer. Elle ſe prouve

elle-même, quand on en donne la vraie idée. Toutes les autres preuves qui ne ſont pas tirées du fonds & des circonſtances de la Religion même, lui ſont comme étrangeres. Par exemple, la meilleure preuve de la création du monde, du déluge & des miracles de Moïſe, c'eſt la nature de ces miracles, & la maniere dont l'hiſtoire en eſt écrite. Il ne faut à un homme ſage & ſans paſſion, que les lire pour en ſentir la vérité.

C. Je voudrois encore qu'un Prédicateur expliquât aſſiduement & de ſuite, au peuple, outre tout le détail de l'Evangile & des myſteres, l'origine & l'inſtitution des Sacremens, les traditions, les diſciplines, l'Office & les Cérémonies de l'Egliſe. Par-là on prémuniroit les fideles contre les objections des hérétiques. On les mettroit en état de rendre

raiſon de leur foi, & de toucher même ceux d'entre les hérétiques qui ne ſont point opiniâtres. Toutes ces inſtructions affermiroient la foi, donneroient une haute idée de la Religion, & feroient que le peuple profiteroit pour ſon édification de tout ce qu'il voit dans l'Egliſe. Au-lieu qu'avec l'inſtruction ſuperficielle qu'on lui donne, il ne comprend preſque rien de tout ce qu'il voit, & il n'a même qu'une idée très-confuſe de ce qu'il entend dire au Prédicateur. C'eſt principalement à cauſe de cette ſuite d'inſtructions, que je voudrois que des gens fixes, comme les Paſteurs, prêchaſſent dans chaque Paroiſſe. J'ai ſouvent remarqué qu'il n'y a ni art, ni ſcience dans le monde, que les Maîtres n'enſeignent de ſuite par principes & avec méthode. Il n'y a que la Religion qu'on n'enſeigne point de cette

maniere aux fideles. On leur donne dans l'enfance un petit Catéchiſme ſec, & qu'ils apprennent par cœur, ſans en comprendre le ſens. Après quoi ils n'ont plus pour inſtruction que des Sermons vagues & détachés. Je voudrois, comme vous le diſiez tantôt, qu'on enſeignât aux Chrétiens les premiers élémens de leur Religion, & qu'on les menât avec ordre juſqu'aux plus hauts myſteres.

A. C'eſt ce que l'on faiſoit autrefois. On commençoit par les catéchiſer, après quoi les Paſteurs enſeignoient de ſuite l'Evangile par des Homélies. Cela faiſoit des Chrétiens très-inſtruits de toute la parole de Dieu. Vous connoiſſez le Livre de S. Auguſtin *de catechiſandis rudibus*. Vous connoiſſez auſſi le Pédagogue de S. Clément, qui eſt un Ouvrage fait pour faire connoître aux

Païens qui ſe convertiſſoient, les mœurs de la Philoſophie Chrétienne. C'étoient les plus grands hommes qui étoient employés à ces inſtructions. Auſſi produiſoient-elles des fruits merveilleux, & qui nous paroiſſent maintenant preſque incroyables.

C. Enfin, je voudrois que le Prédicateur, quel qu'il fût, fît ſes Sermons de maniere qu'ils ne lui fuſſent point fort-pénibles, & qu'ainſi il pût prêcher ſouvent. Il faudroit que tous ſes Sermons fuſſent courts, & qu'il pût, ſans s'incommoder, & ſans laſſer le peuple, prêcher tous les Dimanches après l'Evangile. Apparemment ces anciens Evêques, qui étoient fort âgés, & chargés de tant de travaux, ne faiſoient pas autant de cérémonie que nos Prédicateurs pour parler au peuple, au milieu de la Meſſe qu'ils diſoient eux-mêmes ſolemnellement

tous les Dimanches. Maintenant, afin qu'un Prédicateur ait bien fait, il faut qu'en ſortant de Chaire, il ſoit tout en eau, hors d'haleine & incapable d'agir le reſte du jour. La Chaſuble qui n'étoit point alors échancrée à l'endroit des épaules comme à préſent, & qui pendoit en rond également de tous les côtés, les empêchoit apparemment de remuer autant les bras que nos Prédicateurs les remuent. Ainſi leurs Sermons étoient courts, & leur action grave & modérée. Hé bien, Monſieur, tout cela n'eſt-il pas ſelon vos principes? N'eſt-ce pas l'idée que vous nous donnez des Sermons?

A. Ce n'eſt pas la mienne, c'eſt celle de l'antiquité. Plus j'entre dans le détail, plus je trouve que cette ancienne forme des Sermons étoit la plus parfaite. C'étoient de grands hommes, des hommes

hommes non-ſeulement fort ſaints, mais très-éclairés ſur le fonds de la Religion, & ſur la maniere de perſuader les hommes, qui s'étoient appliqués à régler toutes ces circonſtances. Il y a une ſageſſe merveilleuſe cachée ſous cet air de ſimplicité. Il ne faut pas s'imaginer qu'on ait pu dans la ſuite trouver rien de meilleur. Vous avez, Monſieur, expliqué tout cela parfaitement bien, & vous ne m'avez laiſſé rien à dire; vous développez bien mieux ma penſée que moi-même.

B. Vous élevez bien haut l'Eloquence & les Sermons des Peres.

A. Je ne crois pas en dire trop.

B. Je ſuis ſurpris de voir qu'après avoir été ſi rigoureux contre les Orateurs profanes qui ont mêlé des jeux d'eſprit dans leurs diſcours, vous ſoyez ſi indulgent pour les Peres, qui ſont pleins

de jeux de mots, d'antitheſes & de pointes fort contraires à toutes vos regles. De grace, accordez-vous avec vous-même, développez-nous tout cela : par exemple, que penſez-vous du ſtyle de Tertullien ?

A. Il y a des choſes très-eſtimables dans cet Auteur. La grandeur de ſes ſentimens eſt ſouvent admirable ; d'ailleurs il faut le lire pour certains principes ſur la tradition, pour les faits d'hiſtoire & pour la diſcipline de ſon temps. Mais pour ſon ſtyle, je n'ai garde de le défendre. Il a beaucoup de penſées fauſſes & obſcures, beaucoup de métaphores dures & entortillées. Ce qui eſt mauvais en lui, eſt ce que la plupart des lecteurs y cherchent le plus. Beaucoup de Prédicateurs ſe gâtent dans cette lecture. L'envie de dire quelque choſe de ſingulier les jette dans cette étude. La diction

de Tertullien, qui eſt extraordinaire & pleine de faſte, les éblouit. Il faudroit donc bien ſe garder d'imiter ſes penſées & ſon ſtyle. Mais on devroit tirer de ſes ouvrages ſes grands ſentimens & la connoiſſance de l'antiquité.

B. Mais S. Cyprien, qu'en dites-vous? N'eſt-il pas auſſi bien enflé?

A. Il l'eſt ſans doute. On ne pouvoit guere être autrement dans ſon ſiecle & dans ſon pays. Mais quoique ſon ſtyle & ſa diction ſentent l'enflure de ſon temps & la dureté Africaine, il a pourtant beaucoup de force & d'éloquence. On voit par-tout une grande ame, une ame éloquente, qui exprime ſes ſentimens d'une maniere noble & touchante. On y trouve en quelques endroits des ornemens affectés; par exemple, dans l'Epitre à Donat, que S. Auguſtin cite néanmoins com- De doct. Chriſt.

me une Epître pleine d'éloquence. Ce Pere dit que Dieu a permis que ces traits d'une éloquence affectée aient échappé à S. Cyprien, pour apprendre à la postérité combien l'exactitude Chrétienne a châtié dans tout le reste de ses Ouvrages, ce qu'il y avoit d'ornemens superflus dans le style de cet Orateur, & qu'elle l'a réduit dans les bornes d'une éloquence plus grave & plus modeste. C'est, continue S. Augustin, ce dernier caractere marqué dans toutes les Lettres suivantes de S. Cyprien, qu'on peut aimer avec sûreté, & chercher suivant les regles de la plus sévere Religion, mais auquel on ne peut parvenir qu'avec beaucoup de peine. Dans le fond, l'Epître de S. Cyprien à Donat, quoique trop ornée, au jugement même de S. Augustin, mérite d'être appellée éloquente. Car encore

qu'on y trouve, comme il dit, un peu trop de fleurs ſemées, on voit bien néanmoins que le gros de l'Epître eſt très-ſérieux, très-vif & très-propre à donner une haute idée du Chriſtianiſme à un Païen qu'on veut convertir. Dans les endroits où S. Cyprien s'anime fortement, il laiſſe-là tous les jeux d'eſprit; il prend un tour véhément & ſublime.

B. Mais S. Auguſtin dont vous parlez, n'eſt-ce pas l'Ecrivain du monde le plus accoutumé à ſe jouer des paroles? Le défendrez-vous auſſi?

A. Non; je ne le défendrai point là-deſſus. C'eſt le défaut de ſon temps, auquel ſon eſprit vif & ſubtil lui donnoit une pente naturelle. Cela montre que ſaint Auguſtin n'a pas été un Orateur parfait. Mais cela n'empêche pas qu'avec ce défaut, il n'ait eu un grand talent pour la perſuaſion.

C'eſt un homme qui raiſonne avec une force ſinguliere, qui eſt plein d'idées nobles, qui connoît le fond du cœur de l'homme, qui eſt poli & attentif à garder dans tous ſes diſcours la plus étroite bienſéance, qui s'exprime enfin preſque toujours d'une maniere tendre, affectueuſe & inſinuante. Un tel homme ne mérite-t-il pas qu'on lui pardonne le défaut que nous reconnoiſſons en lui?

C. Il eſt vrai que je n'ai jamais trouvé qu'en lui ſeul une choſe que je vais vous dire; c'eſt qu'il eſt touchant, lors même qu'il fait des pointes. Rien n'en eſt plus rempli que ſes Confeſſions & ſes Soliloques. Il faut avouer qu'ils ſont tendres & propres à attendrir le lecteur.

A. C'eſt qu'il corrige le jeu d'eſprit autant qu'il eſt poſſible, par la naïveté de ſes mouvemens & de ſes affections. Tous ſes Ou-

vrages portent le caractere de l'amour de Dieu : non-seulement il le sentoit; mais il savoit merveilleusement exprimer au-dehors les sentimens qu'il en avoit. Voilà la tendresse qui fait une partie de l'Eloquence. D'ailleurs nous voyons que saint Augustin connoissoit bien le fond des véritables regles. Il dit qu'un discours pour être persuasif, doit être simple, naturel, que l'art doit y être caché, & qu'un discours qui paroît trop beau, met l'Auditeur en défiance. Il y applique ces paroles que vous connoissez, *qui sophisticè loquitur, odibilis est.* Il traite aussi avec beaucoup de science l'arrangement des choses, le mêlange des divers styles, les moyens de faire toujours croître le discours, la nécessité d'être simple & familier, même pour les tons de la voix, & pour l'action en certains

De doct. Christ. lib. 2.

endroits, quoique tout ce qu'on dit ſoit grand quand on prêche la Religion; enfin la maniere de ſurprendre & de toucher. Voilà les idées de S. Auguſtin ſur l'Eloquence. Mais voulez-vous voir combien dans la pratique il avoit l'art d'entrer dans les eſprits, & combien il cherchoit à émouvoir les paſſions, ſelon le vrai but de la Rhétorique? Liſez ce qu'il rapporte lui-même d'un diſcours qu'il fit au peuple à Céſarée de Mauritanie, pour faire abolir une coutume barbare. Il s'agiſſoit d'une coutume ancienne, qu'on avoit pouſſée juſqu'à une cruauté monſtrueuſe; c'eſt tout dire. Il s'agiſſoit d'ôter au peuple un ſpectacle dont il étoit charmé; jugez vous-même de la difficulté de cette entrepriſe. S. Auguſtin dit, qu'après avoir parlé quelque temps, ſes Auditeurs s'écrierent & lui applaudirent. Mais il jugea

que

que ſon diſcours ne perſuaderoit point, tandis qu'on s'amuſeroit à lui donner des louanges. Il ne compta donc pour rien le plaiſir & l'admiration de l'Auditeur, & il ne commença à eſpérer que quand il vit couler des larmes. En effet, ajoute-t-il, le peuple renonça à ce ſpectacle, & il y a huit ans qu'il n'a point été renouvellé. N'eſt-ce pas-là un vrai Orateur? Avons-nous des Prédicateurs qui ſoient en état d'en faire autant? S. Jérôme a encore ſes défauts pour le ſtyle; mais ſes expreſſions ſont mâles & grandes. Il n'eſt pas régulier; mais il eſt bien plus éloquent que la plupart des gens qui ſe piquent de l'être. Ce ſeroit juger en petit Grammairien, que de n'examiner les Peres que par la langue & le ſtyle. (Vous ſavez bien qu'il ne faut pas confondre l'Eloquence avec l'élégance & la pureté de

la diction). S. Ambroiſe ſuit auſſi quelquefois la mode de ſon temps. Il donne à ſon diſcours les ornemens qu'on eſtimoit alors. Peut-être même que ces grands hommes qui avoient des vues plus hautes que les regles communes de l'Eloquence, ſe conformoient au goût du temps, pour faire écouter avec plaiſir la parole de Dieu, & pour inſinuer les vérités de la Religion. Mais, après tout, ne voyons-nous pas S. Ambroiſe, nonobſtant quelques jeux de mots, écrire à Théodoſe avec une force & une perſuaſion inimitable? Quelle tendreſſe n'exprime-t-il pas, quand il parle de la mort de ſon frere Satyre? Nous avons même dans le Bréviaire Romain un diſcours de lui ſur la tête de S. Jean, qu'Hérode reſpecte & craint encore après ſa mort: prenez-y garde, vous en trouverez la fin ſublime. S. Léon

eſt enflé ; mais il eſt grand. S. Grégoire, Pape, étoit encore dans un ſiecle pire. Il a pourtant écrit pluſieurs choſes avec beaucoup de force & de dignité. Il faut ſavoir diſtinguer ce que le malheur du temps a mis dans ces grands hommes, comme dans tous les autres Ecrivains de leurs ſiecles, d'avec ce que leur génie & leurs ſentimens leur fourniſſoient pour perſuader leurs Auditeurs.

C. Mais quoi ! tout étoit donc gâté, ſelon vous, pour l'Eloquence, dans ces ſiecles ſi heureux pour la Religion ?

A. Sans doute. Peu de temps après l'Empire d'Auguſte, l'Eloquence & la Langue Latine même n'avoient fait que ſe corrompre. Les Peres ne ſont venus qu'après ce déclin ; ainſi il ne faut pas les prendre pour des modeles ſûrs en tout. Il faut même avouer que la plupart des Sermons que

nous avons d'eux, ſont leurs moins forts ouvrages. Quand je vous montrois tantôt par le témoignage des Peres que l'Ecriture eſt éloquente, je ſongeois en moi-même que c'étoient des témoins dont l'Eloquence eſt bien inférieure à celle que vous n'avez crue que ſur leur parole. Il y a des gens d'un goût ſi dépravé, qu'ils ne ſentiront pas les beautés d'Iſaïe, & qu'ils admireront S. Pierre Chryſologue, en qui, nonobſtant le beau nom qu'on lui a donné, il ne faut chercher que le fonds de la piété Evangélique, ſous une infinité de mauvaiſes pointes. Dans l'Orient, la bonne maniere de parler & d'écrire ſe ſoutint davantage. La Langue Grecque s'y conſerva preſque dans ſa pureté. S. Chryſoſtôme la parloit fort bien; ſon ſtyle, comme vous ſavez, eſt diffus; mais il ne cherche point

de faux ornemens. Tout tend à la perſuaſion; il place chaque choſe avec deſſein; il connoît bien l'Ecriture-Sainte & les mœurs des hommes; il entre dans les cœurs, il rend les choſes ſenſibles; il a des penſées hautes & ſolides, & il n'eſt pas ſans mouvemens. Dans ſon tout on peut dire que c'eſt un grand Orateur. S. Grégoire de Nazianze eſt plus concis & plus poétique, mais un peu moins appliqué à la perſuaſion. Il a néanmoins des endroits fort touchans; par exemple, ſon adieu à Conſtantinople, & l'Eloge funebre de S. Baſile. Celui-ci eſt grave, ſententieux, auſtere, même dans la diction. Il avoit profondément médité tout le détail de l'Evangile; il connoiſſoit à fond les maladies de l'homme, & c'eſt un grand maître pour le régime des ames. On ne peut rien voir de plus éloquent que ſon

Epître à une Vierge qui étoit tombée. A mon ſens, c'eſt un chef-d'œuvre. Si on n'a un goût formé ſur tout cela, on court riſque de prendre dans les Peres ce qu'il y a de moins bon, & de ramaſſer leurs défauts dans les Sermons que l'on compoſe.

C. Mais combien a duré cette fauſſe éloquence que vous dites qui ſuccéda à la bonne?

A. Juſqu'à nous.

C. Quoi! juſqu'à nous?

A. Oui, juſqu'à nous, & nous n'en ſommes pas encore autant ſortis que nous le croyons. Vous en comprendrez bientôt la raiſon. Les Barbares qui inonderent l'Empire Romain, mirent partout l'ignorance & le mauvais goût. Nous venons d'eux; & quoique les Lettres aient commencé à ſe rétablir dans le quinzieme ſiecle, cette réſurrection a été lente. On a eu de la peine à re-

venir à la bonne voie ; & il y a encore bien des gens fort éloignés de la connoître. Il ne faut pas laiſſer de reſpecter non-ſeulement les Peres, mais encore les Auteurs pieux qui ont écrit dans ce long intervalle. On y apprend la Tradition de leur temps, & on y trouve pluſieurs autres inſtructions très-utiles. Je ſuis tout honteux de décider ici ; mais ſouvenez-vous, Meſſieurs, que vous l'avez voulu, & que je ſuis tout prêt à me dédire, ſi on me fait appercevoir que je me ſois trompé. Il eſt temps de finir cette converſation.

C. Nous ne vous mettrons point en liberté, que vous n'ayez dit votre ſentiment ſur la maniere de choiſir un texte.

A. Vous comprenez bien que les textes viennent de ce que les Paſteurs ne parloient jamais autrefois au peuple de leur propre

fonds. Ils ne faiſoient qu'expliquer les paroles du texte de l'Ecriture. Inſenſiblement on a pris la coutume de ne plus ſuivre toutes les paroles de l'Evangile. On n'en explique plus qu'un ſeul endroit, qu'on nomme le texte du Sermon. Si donc on ne fait pas une explication exacte de toutes les parties de l'Evangile, il faut au moins en choiſir les paroles qui contiennent les vérités les plus importantes & les plus proportionnées au beſoin du peuple. Il faut les bien expliquer; & d'ordinaire, pour bien faire entendre la force d'une parole, il faut en expliquer beaucoup d'autres qui la précedent & qui la ſuivent. Il n'y faut chercher rien de ſubtil. Qu'un homme a mauvaiſe grace de vouloir faire l'inventif & l'ingénieux, lorſqu'il devroit parler avec toute la gravité & l'autorité du S. Eſprit, dont il emprunte les paroles!

C. Je vous avoue que les textes forcés m'ont toujours déplu. N'avez-vous pas remarqué qu'un Prédicateur tire d'un texte tous les Sermons qu'il lui plaît? Il détourne insensiblement la matiere pour ajuster son texte avec le Sermon qu'il a besoin de débiter; cela se fait sur-tout dans les Carêmes. Je ne puis l'approuver.

B. Vous ne finirez pas, s'il vous plaît, sans m'avoir encore expliqué une chose qui me fait de la peine. Après cela je vous laisse aller.

A. Hé bien, voyons si je pourrai vous contenter; j'en ai grande envie : car je souhaite fort que vous employiez votre talent à faire des Sermons simples & persuasifs.

B. Vous voulez qu'un Prédicateur explique de suite & littéralement l'Ecriture-Sainte?

A. Oui, cela seroit admirable.

B. Mais d'où vient donc que les Peres ont fait autrement? Ils ſont toujours, ce me ſemble, dans les ſens ſpirituels. Voyez S. Auguſtin, S. Grégoire, S. Bernard. Ils trouvent des myſteres ſur tout. Ils n'expliquent guere la Lettre.

A. Les Juifs du temps de Jeſus-Chriſt étoient devenus fertiles en ſens myſtérieux & allégoriques. Il paroît que les Thérapeutes qui demeuroient principalement à Alexandrie, & que Philon dépeint comme des Juifs Philoſophes, mais qu'Euſebe prétend être les premiers Chrétiens, étoient tous adonnés à ces explications de l'Ecriture. C'eſt dans la même Ville d'Alexandrie que les Allégories ont commencé à avoir quelque éclat parmi les Chrétiens. Le premier des Peres qui s'eſt écarté de la Lettre, a été Origene. Vous ſavez le bruit

qu'il a fait dans l'Egliſe. La piété inſpire d'abord ces interprétations. Elles ont quelque choſe d'ingénieux, d'agréable & d'édifiant. La plupart des Peres, ſuivant le goût des peuples de ce temps, & apparemment le leur propre, s'en ſont beaucoup ſervis; mais ils recouroient toujours fidélement au ſens littéral & au prophétique, qui eſt littéral en ſa maniere, dans toutes les choſes où il s'agiſſoit de montrer les fondemens de la doctrine. Quand les peuples étoient parfaitement inſtruits de ce que la Lettre devoit leur apprendre, les Peres leur donnoient ces interprétations ſpirituelles pour les édifier & pour les conſoler. Ces explications étoient fort au goût ſurtout des Orientaux, chez qui elles ont commencé; car ils ſont naturellement paſſionnés pour le langage myſtérieux & allégorique.

Cette variété de ſens leur faiſoit un plaiſir ſenſible, à cauſe des fréquens Sermons & des lectures preſque continuelles de l'Ecriture, qui étoient en uſage dans l'Egliſe. Mais parmi nous, où les peuples ſont infiniment moins inſtruits, il faut courir au plus preſſé, & commencer par le littéral, ſans manquer de reſpect pour les ſens pieux, qui ont été donnés par les Peres. Il faut avoir du pain avant que de chercher des ragoûts. Sur l'explication de l'Ecriture, on ne peut mieux faire que d'imiter la ſolidité de ſaint Chryſoſtôme. La plupart des gens de notre temps ne cherchent point les ſens allégoriques, parce qu'ils ont déjà aſſez expliqué tout le littéral; mais ils abandonnent le littéral, parce qu'ils n'en conçoivent point la grandeur, & qu'ils le trouvent ſec & ſtérile, par rapport à leur maniere de prêcher.

On trouve toutes les vérités & tout le détail des mœurs dans la Lettre de l'Ecriture-Sainte; & on l'y trouve non-seulement avec une autorité & une beauté merveilleuse, mais encore avec une abondance inépuisable en s'y attachant. Un Prédicateur auroit toujours sans peine un grand nombre de choses nouvelles & grandes à dire. C'est un mal déplorable de voir combien ce trésor est négligé par ceux-mêmes qui l'ont tous les jours entre les mains. Si on s'attachoit à cette méthode ancienne de faire des Homélies, il y auroit deux sortes de Prédicateurs : les uns qui n'ayant ni la vivacité, ni le génie poétique, expliqueroient simplement l'Ecriture, sans en prendre le tour noble & vif. Pourvu qu'ils le fissent d'une maniere solide & exemplaire, ils ne laisseroient pas d'être d'excellens Pré-

dicateurs. Il auroient ce que demande S. Ambroiſe, une diction pure, ſimple, claire, pleine de poids & de gravité, ſans y affecter l'élégance, ni mépriſer la douceur & l'agrément. Les autres ayant le génie poétique expliqueroient l'Ecriture avec le ſtyle & les figures de l'Ecriture même, & ils ſeroient par-là des Prédicateurs achevés. Les uns inſtruiroient d'une maniere forte & vénérable; les autres ajouteroient à la force de l'inſtruction, la ſublimité, l'enthouſiaſme & la véhémence de l'Ecriture. En ſorte qu'elle ſeroit, pour ainſi dire, toute entiere & vivante en eux, autant qu'elle peut l'être dans des hommes qui ne ſont point miraculeuſement inſpirés d'enhaut.

B. Ha! Monſieur, j'oubliois un article important; attendez, je vous prie, je ne vous demande plus qu'un mot.

A. Faut-il cenſurer encore quelqu'un ?

B. Oui, les Panégyriſtes. Ne croyez-vous pas que quand on fait l'éloge d'un Saint, il faut prendre ſon caractere, & réduire toutes ſes actions & toutes ſes vertus à un point ?

A. Cela ſert à montrer l'invention & la ſubtilité de l'Orateur.

B. Je vous entends : vous ne goûtez pas cette méthode.

A. Elle me paroît fauſſe pour la plupart des ſujets. C'eſt forcer les matieres, que de vouloir les réduire toutes à un ſeul point. Il y a un grand nombre d'actions dans la vie d'un homme qui viennent de divers principes, & qui marquent des qualités très-différentes. C'eſt une ſubtilité ſcholaſtique, & qui marque un Orateur très-éloigné de bien connoître la nature, que de vouloir rapporter tout à une ſeule cauſe. Le

vrai moyen de faire un portrait bien reſſemblant, eſt de peindre un homme tout entier; il faut le mettre devant les yeux des Auditeurs, parlant & agiſſant. En décrivant le cours de ſa vie, il faut appuyer principalement ſur les endroits, où ſon naturel & ſa grace paroiſſent davantage; mais il faut un peu laiſſer remarquer ces choſes à l'Auditeur. Le meilleur moyen de louer le Saint, c'eſt de raconter ſes actions louables. Voilà ce qui donne du corps & de la force à un Eloge; voilà ce qui inſtruit; voilà ce qui touche. Souvent les Auditeurs s'en retournent ſans ſavoir la vie du Saint dont ils ont entendu parler une heure. Tout au plus ils ont entendu beaucoup de penſées ſur un petit nombre de faits détachés & marqués ſans ſuite. Il faudroit, au contraire, peindre le Saint au naturel, le montrer tel qu'il

qu'il a été dans tous les âges, dans toutes les conditions, & dans les principales conjonctures où il a passé. Cela n'empêcheroit point qu'on ne remarquât son caractere ; on le feroit même bien mieux remarquer par ses actions & par ses paroles, que par des pensées & des desseins d'imagination.

B. Vous voudriez donc faire l'histoire de la vie du Saint, & non pas son Panégyrique ?

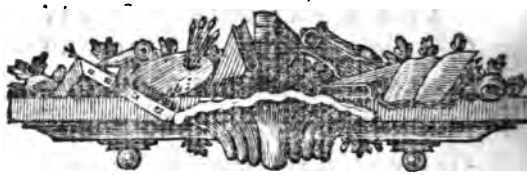
A. Pardonnez-moi : je ne ferois point une narration simple. Je me contenterois de faire un tissu des faits principaux ; mais je voudrois que ce fût un récit concis, pressé, vif, plein de mouvemens. Je voudrois que chaque mot donnât une haute idée des Saints, & fût une instruction pour l'Auditeur. A cela j'ajouterois toutes les réflexions morales que je croirois les plus convenables. Ne croyez-vous pas qu'un

diſcours fait de cette maniere, auroit une noble & aimable ſimplicité? Ne croyez-vous pas que les vies des Saints en ſeroient mieux connues, & les peuples plus édifiés? Ne croyez-vous pas même, ſelon les regles de l'Éloquence que nous avons poſées, qu'un tel diſcours ſeroit plus éloquent que tous ces Panégyriques guindés qu'on voit d'ordinaire?

B. Je vois bien maintenant que ces Sermons-là ne ſeroient, ni moins inſtructifs, ni moins touchans, ni moins agréables que les autres. Je ſuis content, Monſieur, en voilà aſſez, il eſt juſte que vous alliez vous délaſſer. Pour moi j'eſpere que votre peine ne ſera pas inutile; car je ſuis réſolu de quitter tous les recueils modernes & tous les Penſieri Italiens. Je veux étudier fort ſérieuſement toute la ſuite & tous les principes de la Religion dans ſes ſources.

C. Adieu, Monſieur. Pour tout remerciement, je vous aſſure que je vous croirai.

A. Bon ſoir, Meſſieurs, je vous quitte avec ces paroles de S. Jérôme à Népotien. *Quand vous enſeignerez dans l'Egliſe, n'excitez point les applaudiſſemens, mais les gémiſſemens du peuple. Que les larmes de vos Auditeurs ſoient vos louanges Il faut que les diſcours d'un Prêtre ſoient pleins de l'Ecriture-Sainte. Ne ſoyez pas un déclamateur, mais un vrai docteur des myſteres de votre Dieu.*



LETTRE

ÉCRITE

A L'ACADÉMIE

FRANÇOISE,

SUR L'ÉLOQUENCE,

LA POÉSIE, L'HISTOIRE, &c.

JE ſuis honteux, Monſieur, de vous devoir depuis ſi long-temps une réponſe ; mais ma mauvaiſe ſanté & mes embarras continuels ont cauſé ce retardement. Le choix que l'Académie a fait de votre perſonne pour l'emploi de ſon Secrétaire perpétuel, eſt digne de la Compagnie, & pro-

Belles-Lettres. J'avoue que la demande que vous me faites au nom d'un Corps, auquel je dois tant, m'embarraſſe un peu. Mais je vais parler au haſard, puiſqu'on l'exige. Je le ferai avec une grande défiance de mes penſées, & une ſincere déférence pour ceux qui daignent me conſulter.

I.

Projet d'achever le Dictionnaire.

LE Dictionnaire auquel l'Académie travaille, mérite ſans doute qu'on l'acheve. Il eſt vrai que l'uſage, qui change ſouvent pour les langues vivantes, pourra changer ce que ce Dictionnaire aura décidé.

Horat. *Art. poet. verſ. 69. & ſeq.*

Nedum ſermonum ſtet honos, & gratia vivax.
Multa renaſcentur, quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore, vocabula, ſi volet uſus,
Quem penes arbitrium eſt, & jus, & norma loquendi.

Mais ce Dictionnaire aura di-

vers uſages. Il ſervira aux Etrangers, qui ſont curieux de notre Langue, & qui liſent avec fruit les Livres excellens en pluſieurs genres, qui ont été faits en France. D'ailleurs les François les plus polis peuvent avoir quelquefois beſoin de recourir à ce Dictionnaire par rapport à des termes ſur leſquels ils doutent. Enfin, quand notre langue ſera changée, il ſervira à faire entendre les Livres dignes de la poſtérité, qui ſont écrits en notre temps. N'eſt-on pas obligé d'expliquer maintenant le langage de Villehardouin & de Joinville? Nous ſerions ravis d'avoir des Dictionnaires Grecs & Latins faits par les Anciens mêmes. La perfection des Dictionnaires eſt même un point où il faut avouer que les Modernes ont enchéri ſur les Anciens. Un jour on ſentira la commodité d'avoir un Dictionnaire qui ſerve de clef

à tant de bons Livres. Le prix de cet Ouvrage ne peut manquer de croître, à meſure qu'il vieillira.

II.

IL ſeroit à deſirer, ce me ſemble, qu'on joignît au Dictionnaire une Grammaire Françoiſe. Elle ſoulageroit beaucoup les Etrangers, que nos phraſes irrégulieres embarraſſent ſouvent. L'habitude de parler notre Langue, nous empêche de ſentir ce qui cauſe leur embarras. La plupart même des François auroient quelquefois beſoin de conſulter cette regle. Ils n'ont appris leur Langue que par le ſeul uſage, & l'uſage a quelques défauts en tous lieux. Chaque Province a les ſiens; Paris n'en eſt pas exempt. La Cour même ſe reſſent un peu du langage de Paris, où les enfans de la plus haute condition ſont d'ordinaire élevés. Les per-

ſonnes les plus polies ont de la peine à ſe corriger ſur certaines façons de parler, qu'elles ont priſes pendant leur enfance en Gaſcogne, en Normandie, ou à Paris même, par le commerce des domeſtiques.

Les Grecs & les Romains ne ſe contentoient pas d'avoir appris leur Langue naturelle par le ſimple uſage : ils l'étudioient dans un âge mûr par la lecture des Grammairiens, pour remarquer les regles, les exceptions, les étymologies, les ſens figurés, l'artifice de toute la Langue, & ſes variations.

Un ſavant Grammairien court riſque de compoſer une Grammaire trop curieuſe & trop remplie de préceptes. Il me ſemble qu'il faut ſe borner à une méthode courte & facile. Ne donnez d'abord que les regles les plus générales ; les exceptions viendront

dront peu à peu. Le grand point eſt de mettre une perſonne le plutôt qu'on peut dans l'application ſenſible des regles par un fréquent uſage. Enſuite cette perſonne prend plaiſir à remarquer le détail des regles qu'elle a ſuivies d'abord, ſans y prendre garde.

Cette Grammaire ne pourroit pas fixer une Langue vivante ; mais elle diminueroit peut-être les changemens capricieux, par leſquels la mode regne ſur les termes, comme ſur les habits. Ces changemens de pure fantaiſie peuvent embrouiller & altérer une Langue au-lieu de la perfectionner.

III.

OSERAI-JE haſarder ici, par un excès de zele, une propoſition que je ſoumets à une Compagnie ſi éclairée ? Notre Langue manque d'un grand nombre de mots

& de phraſes. Il me ſemble même qu'on l'a gênée & appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Il eſt vrai qu'elle étoit encore un peu uniforme & trop *verbeuſe*. Mais le vieux langage ſe fait regretter, quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amiot, dans le Cardinal d'Oſſat, dans les Ouvrages les plus enjoués & dans les plus ſérieux. Il avoit je ne ſais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif & de paſſionné. On a retranché, ſi je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrois n'en perdre aucun, & en acquérir de nouveaux. Je voudrois autoriſer tout terme qui nous manque, qui a un ſon doux, ſans danger d'équivoque.

Quand on examine de près la ſignification des termes, on remarque qu'il n'y en a preſque point qui ſoient entiérement Sy-

nonymes entr'eux. On en trouve un grand nombre qui ne peuvent déſigner ſuffiſamment un objet, à moins qu'on n'y ajoute un ſecond mot. Delà vient le fréquent uſage des circonlocutions. Il faudroit abréger, en donnant un terme ſimple & propre pour exprimer chaque objet, chaque ſentiment, chaque action. Je voudrois même pluſieurs Synonymes pour un ſeul objet. C'eſt le moyen d'éviter toute équivoque, de varier les phraſes, & de faciliter l'harmonie, en choiſiſſant celui de pluſieurs Synonymes, qui ſonneroit le mieux avec le reſte d'un diſcours.

Les Grecs avoient fait un grand nombre de mots compoſés, comme *Pantocrator*, *Glaucopis*, *Eucnemides*, *&c.* Les Latins, quoique moins libres en ce genre, avoient un peu imité les Grecs; *Lanifica*, *Maleſurda*, *Pomifer*, *&c.* Cette

compoſition ſervoit à abréger & à faciliter la magnificence des vers. De plus, ils raſſembloient ſans ſcrupule pluſieurs dialectes dans le même Poëme, pour rendre la verſification plus variée & plus facile.

Les Latins ont enrichi leur Langue des termes étrangers qui manquoient chez eux. Par exemple, ils manquoient de termes propres pour la Philoſophie, qui commença ſi tard à Rome. En apprenant le Grec, ils en empruntèrent les termes, pour raiſonner ſur les Sciences. Cicéron, quoique très-ſcrupuleux ſur la pureté de ſa Langue, emploie librement les mots Grecs dont il a beſoin. D'abord le mot Grec ne paſſoit que comme étranger; on demandoit permiſſion de s'en ſervir, puis la permiſſion ſe tournoit en poſſeſſion & en droit.

J'entends dire que les Anglois

ne ſe refuſent aucun des mots qui leur ſont commodes. Ils les prennent par-tout où ils les trouvent chez leurs voiſins. De telles uſurpations ſont permiſes. En ce genre tout devient commun, par le ſeul uſage. Les paroles ne ſont que des ſons, dont on fait arbitrairement les ſignes de nos penſées. Ces ſons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils ſont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtés. Qu'importe qu'un mot ſoit né dans notre pays, ou qu'il nous vienne d'un pays étranger? La jalouſie ſeroit puérile, quand il ne s'agit que de la maniere de mouvoir ſes levres & de frapper l'air.

D'ailleurs nous n'avons rien à ménager ſur ce faux point d'honneur. Notre Langue n'eſt qu'un mêlange de Grec & de Latin, & de Tudeſque, avec quelques reſtes confus de Gaulois. Puiſque

nous ne vivons que ſur ces emprunts, qui ſont devenus notre fonds propre, pourquoi aurions-nous une mauvaiſe honte ſur la liberté d'emprunter, par laquelle nous pouvons achever de nous enrichir? Prenons de tous côtés tout ce qu'il nous faut pour rendre notre Langue plus claire, plus préciſe, plus courte & plus harmonieuſe; toute circonlocution affoiblit le diſcours.

Il eſt vrai qu'il faudroit que des perſonnes d'un goût & d'un diſcernement éprouvé, choiſiſſent les termes que nous devrions autoriſer. Les mots Latins paroîtroient les plus propres à être choiſis. Les ſons en ſont doux. Ils tiennent à d'autres mots, qui ont déjà pris racine dans notre fonds. L'oreille y eſt déjà accoutumée. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour entrer chez nous. Il faudroit leur donner une agréable termi-

naiſon : quand on abandonne au haſard, ou au vulgaire ignorant, ou à la mode des femmes, l'introduction des termes, il en vient pluſieurs, qui n'ont, ni la clarté ni la douceur qu'il faudroit deſirer.

J'avoue que ſi nous jettions à la hâte & ſans choix dans notre Langue, un grand nombre de mots étrangers, nous ferions du François un amas groſſier & informe des autres Langues d'un génie tout différent. C'eſt ainſi que les alimens trop peu digérés, mettent dans la maſſe du ſang d'un homme des parties hétérogenes, qui l'alterent, au-lieu de le conſerver. Mais il faut ſe reſſouvenir que nous ſortons à peine d'une barbarie auſſi ancienne que notre Nation.

—Sed in longum tamen ævum Horat.
Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris. *Epiſt. lib. 2.*
Serus enim Græcis admovit acumina chartis, &c. *Epiſt. 1. verſ. 212. & ſeq.*

On me dira peut-être que l'Académie n'a pas le pouvoir de faire un édit avec une affiche en faveur d'un terme nouveau ; le Public pourroit ſe révolter. Je n'ai pas oublié l'exemple de Tibere, maître redoutable de la vie des Romains ; il parut ridicule en affectant de ſe rendre le maître du terme de *Monopolium*. Mais je crois que le public ne manqueroit point de complaiſance pour l'Académie, quand elle le ménageroit. Pourquoi ne viendrions-nous pas à bout de faire ce que les Anglois font tous les jours?

Un terme nous manque, nous en ſentons le beſoin. Choiſiſſez un ſon doux & éloigné de toute équivoque, qui s'accommode à notre Langue, & qui ſoit commode pour abréger le diſcours. Chacun en ſent d'abord la commodité. Quatre ou cinq perſonnes le haſardent modeſtement en

converſation familiere; d'autres le répetent par le goût de la nouveauté; le voilà à la mode. C'eſt ainſi qu'un ſentier, qu'on ouvre dans un champ, devient bientôt le chemin le plus battu, quand l'ancien chemin ſe trouve raboteux & moins court.

Il nous faudroit, outre les mots ſimples & nouveaux, des compoſés & des phraſes, où l'art de joindre les termes qu'on n'a pas coutume de mettre enſemble, fît une nouveauté gracieuſe.

Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum Reddiderit junctura novum. Horat. *Art. Poet. verſ.* 47. & *ſeq.*

C'eſt ainſi qu'on a dit *velivolum* en un ſeul mot compoſé de deux, & en deux mots mis l'un auprès de l'autre, *Remigium alarum*, *Lubricus aſpici*. Mais il faut en ce point être ſobre & précautionné, *tenuis cautuſque ſerendis*. Les Nations qui vivent ſous un ciel tempéré, goûtent moins que *Ibid. verſ.* 46.

les peuples des pays chauds les métaphores dures & hardies.

Notre Langue deviendroit bientôt abondante, ſi les perſonnes qui ont la plus grande réputation de politeſſe, s'appliquoient à introduire les expreſſions, ou ſimples, ou figurées, dont nous avons été privés juſqu'ici.

IV.

UNE excellente Rhétorique ſeroit bien au-deſſus d'une Grammaire & de tous les travaux bornés à perfectionner une Langue. Celui qui entreprendroit cet ouvrage, y raſſembleroit tous les plus beaux préceptes d'Ariſtote, de Cicéron, de Quintilien, de Lucien, de Longin & des autres célebres Auteurs. Leurs textes, qu'il citeroit, ſeroient les ornemens du ſien. En ne prenant que la fleur de la plus pure antiquité, il feroit un ouvrage court, exquis & délicieux.

Je ſuis très-éloigné de vouloir préférer en général le génie des anciens Orateurs à celui des Modernes. Je ſuis très-perſuadé de la vérité d'une comparaiſon qu'on a faite. C'eſt que comme les arbres ont aujourd'hui la même forme, & portent les mêmes fruits qu'ils portoient il y a deux mille ans, les hommes produiſent les mêmes penſées. Mais il y a deux choſes que je prends la liberté de repréſenter. La premiere eſt que certains climats ſont plus heureux que d'autres, pour certains talens, comme pour certains fruits. Par exemple, le Languedoc & la Provence produiſent des raiſins & des figues d'un meilleur goût que la Normandie & que les Pays-Bas. De même les Arcadiens étoient d'un naturel plus propre aux beaux Arts que les Scythes. Les Siciliens ſont encore plus propres à la Muſique

que les Lapons. On voit même que les Athéniens avoient un esprit plus vif & plus subtil que les Béotiens. La seconde chose que je remarque, est que les Grecs avoient une espece de longue tradition, qui nous manque. Ils avoient plus de culture pour l'Eloquence que notre Nation n'en peut avoir. Chez les Grecs tout dépendoit du peuple, & le peuple dépendoit de la parole. Dans leur forme de gouvernement, la fortune, la réputation, l'autorité étoient attachées à la persuasion de la multitude. Le peuple étoit entraîné par les Rhéteurs artificieux & véhémens. La parole étoit le grand ressort en paix & en guerre. De-là viennent tant de harangues, qui sont rapportées dans les histoires, & qui nous sont presque incroyables, tant elles sont loin de nos mœurs. On voit dans Diodore de Sicile, Ni-

colas & Gylippe, qui entraînent tour à tour les Syracuſains. L'un leur fait d'abord accorder la vie aux priſonniers Athéniens, & l'autre, un moment après, les détermine à faire mourir ces mêmes priſonniers.

La parole n'a aucun pouvoir ſemblable chez nous. Les aſſemblées n'y ſont que des cérémonies & des ſpectacles. Il ne nous reſte gueres de monumens d'une forte Eloquence, ni de nos anciens Parlemens, ni de nos Etats-Généraux, ni de nos Aſſemblées de Notables. Tout ſe décide en ſecret dans le cabinet des Princes, ou dans quelque négociation particuliere. Ainſi notre Nation n'eſt point excitée à faire les mêmes efforts que les Grecs, pour dominer par la parole. L'uſage public de l'Eloquence eſt maintenant preſque borné aux Prédicateurs & aux Avocats.

Nos Avocats n'ont pas autant d'ardeur pour gagner le procès de la rente d'un particulier, que les Rhéteurs de la Grece avoient d'ambition pour s'emparer de l'autorité ſuprême dans une République. Un Avocat ne perd rien, & gagne même de l'argent, en perdant la cauſe qu'il plaide. Eſt-il jeune? Il ſe hâte de plaider avec un peu d'élégance, pour acquérir quelque réputation, & ſans avoir jamais étudié, ni le fond des loix, ni les grands modeles de l'antiquité. A-t-il quelque réputation établie? Il ceſſe de plaider, & ſe borne aux conſultations, où il s'enrichit. Les Avocats les plus eſtimables ſont ceux qui expoſent nettement les faits, qui remontent avec préciſion à un principe de droit, & qui répondent aux objections ſuivant ce principe. Mais où ſont ceux qui poſſédent le grand art

d'enlever la perſuaſion, & de remuer les cœurs de tout un peuple?

Oſerai-je parler avec la même liberté ſur les Prédicateurs? Dieu ſait combien je révere les Miniſtres de la parole de Dieu. Mais je ne bleſſe aucun d'entr'eux perſonnellement, en remarquant en général, qu'ils ne ſont pas tous également humbles & détachés. De jeunes gens ſans réputation ſe hâtent de prêcher. Le Public s'imagine voir qu'ils cherchent moins la gloire de Dieu que la leur, & qu'ils ſont plus occupés de leur fortune que du ſalut des ames. Ils parlent en Orateurs brillans, plutôt qu'en *Miniſtres de J. C.* & en *diſpenſateurs de ſes myſteres.* Ce n'eſt point avec cette oſtentation de paroles, que Saint Pierre annonçoit Jeſus crucifié, dans ces Sermons qui convertiſſoient tant de milliers d'hommes.

Veut-on apprendre de S. Au- *De Doct. Chriſt. lib. IV.*

guſtin les regles d'une Eloquence ſérieuſe & efficace ? Il diſtingue, après Cicéron, trois divers genres, ſuivant leſquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaiſſée & familiere pour inſtruire, *ſubmiſſè*. Il faut parler d'une façon douce, gracieuſe & inſinuante, pour faire aimer la vérité, *temperatè*. Il faut parler d'une façon grande & véhémente, quand on a beſoin d'entraîner les hommes, & de les arracher à leurs paſſions, *granditer*. Il ajoute qu'on ne doit uſer des expreſſions qui plaiſent, qu'à cauſe qu'il y a peu d'hommes aſſez raiſonnables, pour goûter une vérité, qui eſt ſeche & nue dans un diſcours. Pour le genre ſublime & véhément, il ne veut point qu'il ſoit fleuri : *Non tàm verborum ornatibus comtum eſt, quàm violentum animi affectibus..... Fertur quippe impetu ſuo, & elocutionis*

tionis pulchritudinem, ſi occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris aſſumit. Un homme, dit encore ce Pere, *qui combat très-courageuſement avec une épée enrichie d'or & de pierreries*, ſe ſert de ces armes, *parce qu'elles ſont propres au combat, ſans penſer à leur prix.* Il ajoute que Dieu avoit permis que S. Cyprien eût mis des ornemens affectés dans ſa Lettre à Donat, *afin que la poſtérité pût voir combien la pureté de la Doctrine Chrétienne l'avoit corrigé de cet excès, & l'avoit ramené à une éloquence plus grave & plus modeſte.* Mais rien n'eſt plus touchant que les deux hiſtoires que S. Auguſtin nous raconte, pour nous inſtruire de la maniere de prêcher avec fruit.

Dans la premiere occaſion il n'étoit encore que Prêtre. Le S. Evêque Valere le faiſoit parler, pour corriger le peuple d'Hippo-

ne de l'abus des festins trop libres
Ep XXIX. ad Alyp. dans les solemnités. Il prit en main le livre des Ecritures. Il y lut les reproches les plus véhémens. Il conjura ses Auditeurs par *les opprobres, par les douleurs de J. C. par sa croix, par son sang*, de ne point se perdre eux-mêmes, *d'avoir pitié de celui qui leur parloit avec tant d'affection, & de se souvenir du venérable vieillard Valere, qui l'avoit chargé par tendresse pour eux, de leur annoncer la vérité. Ce ne fut point*, dit-il, *en pleurant sur eux, que je les fis pleurer; mais pendant que je parlois, leurs larmes prévinrent les miennes. J'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à espérer fortement leur correction.* Dans la suite il abandonna le discours qu'il avoit préparé, parce qu'il ne lui paroissoit plus convenable à la disposition des

esprits. Enfin il eut la consolation de voir ce peuple docile & corrigé dès ce jour-là.

Voici l'autre occasion où ce Pere enleva les cœurs. Ecoutons ses paroles. *Il faut bien se garder de croire qu'un homme a parlé d'une façon grande & sublime, quand on lui a donné de fréquentes acclamations & de grands applaudissemens. Les jeux d'esprit du plus bas genre & les ornemens du genre tempéré attirent de tels succès. Mais le genre sublime accable souvent par son poids, & ôte même la parole; il réduit aux larmes. Pendant que je tâchois de persuader au peuple de Césarée en Mauritanie, qu'il devoit abolir un combat des Citoyens ..... où les parens, les freres, les peres & les enfans divisés en deux partis, combattoient en public pendant plusieurs jours de suite en un certain temps de l'année, chacun s'efforçoit de tuer celui qu'il atta-* De Doct. Christ. lib. IV.

quoit. Je me ſervis, ſelon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expreſſions, pour déraciner des cœurs & des mœurs de ce peuple, une coutume ſi cruelle & ſi invétérée. Je ne crus néanmoins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations. Mais j'eſpérai, quand je les vis pleurer. Les acclamations montroient que je les avois inſtruits, & que mon diſcours leur faiſoit plaiſir. Mais leurs larmes marquerent qu'ils étoient changés. Quand je les vis couler, je crus que cette horrible coutume, qu'ils avoient reçue de leurs Ancêtres, & qui les tyranniſoit depuis ſi long-temps, ſeroit abolie..... Il y a déjà environ huit ans, ou même plus, que ce peuple, par la grace de J. C. n'a entrepris rien de ſemblable.

Si S. Auguſtin eût affoibli ſon diſcours par les ornemens affectés du genre fleuri, il ne ſeroit jamais

parvenu à corriger les peuples d'Hippone & de Céſarée.

Démoſthene a ſuivi cette regle de la véritable Eloquence. *O Athéniens*, diſoit-il, *ne croyez pas que Philippe ſoit comme une Divinité, à laquelle la fortune ſoit attachée. Parmi les hommes, qui paroiſſent dévoués à ſes intérêts, il y en a qui le haïſſent, qui le craignent, qui en ſont envieux... mais toutes ces choſes demeurent comme enſévelies par votre lenteur & votre négligence..... Voyez, ô Athéniens en quel état vous êtes réduits. Ce méchant homme eſt parvenu juſqu'au point de ne plus vous laiſſer le choix entre la vigilance & l'inaction. Il vous menace; il parle, dit-on, avec arrogance; il ne peut plus ſe contenter de ce qu'il a conquis ſur vous. Il étend de plus en plus chaque jour ſes projets pour vous ſubjuguer; il vous tend des piéges de tous les côtés, pendant que vous êtes ſans*

ceſſe en arriere & ſans mouvement. Quand eſt-ce donc, ô Athéniens, que vous ferez ce qu'il faut faire? Quand eſt-ce que nous verrons quelque choſe de vous? Quand eſt-ce que la néceſſité vous y déterminera? Mais que faut-il croire de ce qui ſe fait actuellement? Ma penſée eſt qu'il n'y a pour des hommes libres aucune plus preſſante néceſſité, que celle qui réſulte de la honte d'avoir mal conduit ſes propres affaires. Voulez-vous achever de perdre votre temps? Chacun ira-t-il encore ça & là dans la place publique, faiſant cette queſtion? N'y a-t-il aucune nouvelle? Eh, que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens, & qui gouverne toute la Grece? Philippe eſt mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'eſt que malade. Eh, que vous importe, puiſque, s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientôt un autre

Philippe? Voilà le bon ſens qui parle ſans autre ornement que ſa force. Il rend la vérité ſenſible à tout le peuple. Il le réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout eſt dit pour le ſalut commun. Aucun mot n'eſt pour l'Orateur. Tout inſtruit & touche. Rien ne brille.

Il eſt vrai que les Romains ſuivirent aſſez tard l'exemple des Grecs pour cultiver les belles-Lettres.

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus aſſem, &c.

Horat. *Art. Poet. verſ.* 323. *& ſeq.*

Les Romains étoient occupés des Loix, de la Guerre, de l'Agriculture & du commerce d'argent. C'eſt ce qui faiſoit dire à Virgile :

Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.
. . . . . .
Tu regere imperio, &c.

Æneïd. VI. verſ. 848.

Salluſte fait un beau portrait des mœurs de l'ancienne Rome, en

avouant qu'elle négligeoit les Lettres.

Bell. Catilin. *Prudentiſſimus quiſque negotioſus maximè erat. Ingenium nemo ſine corpore exercebat. Optimus quiſque facere, quàm dicere, ſua ab aliis benefacta laudari, quàm ipſe aliorum narrare malebat.*

Il faut néanmoins avouer, ſuivant le rapport de Tite-Live, que l'Eloquence nerveuſe & populaire étoit déjà bien cultivée à Rome dès le temps de Manlius. Cet homme, qui avoit ſauvé le Capitole contre les Gaulois, vouloit ſoulever le peuple contre le Gouvernement. *Quouſque tandem*, dit-il, *ignorabitis vires veſtras, quas natura ne belluas quidem ignorare voluit? Numerate ſaltem quot ipſi ſitis..... Tamen acriùs crederem, vos pro libertate, quàm illos pro dominatione certaturos.... quouſque me circumſpectabitis? Ego quidem nulli veſtrûm deero,*

Tite-Liv. Lib vj. c. 18.

deero, &c. Ce puiſſant Orateur enlevoit tout le peuple pour ſe procurer l'impunité, en tendant les mains vers le Capitole, qu'il avoit ſauvé autrefois. On ne put obtenir ſa mort de la multitude, qu'en le menant dans un bois ſacré, d'où il ne pouvoit plus montrer le Capitole aux Citoyens. *Apparuit Tribunis*, dit Tite-Live, *niſi oculos quoque hominum liberaſſent à tanti memoria decoris, nunquam fore in præoccupatis beneficio animis, vero crimini locum..... Ibi crimen valuit, &c.* Chacun ſait combien l'éloquence des Gracques cauſa de trouble. Celle de Catilina mit la République dans le plus grand péril. Mais cette éloquence ne tendoit qu'à perſuader & à émouvoir les paſſions. Le bel eſprit n'y étoit d'aucun uſage. Un Déclamateur fleuri n'auroit eu aucune force dans les affaires. *Ibid. a. 20.*

Rien n'eſt plus ſimple que Brutus, quand il ſe rend ſupérieur à Cicéron, juſqu'à le reprendre & à le confondre. *Vous demandez*, lui dit-il, *la vie à Octave. Quelle mort ſeroit auſſi funeſte? Vous montrez par cette demande, que la tyrannie n'eſt pas détruite, & qu'on n'a fait que changer de tyran. Reconnoiſſez vos paroles. Niez, ſi vous l'oſez, que cette priere ne convient qu'à un Roi, à qui elle eſt faite par un homme réduit à la ſervitude. Vous dites que vous ne lui demandez qu'une ſeule grace, ſavoir qu'il veuille bien ſauver la vie des Citoyens, qui ont l'eſtime des honnêtes gens & de tout le peuple Romain. Quoi donc, à moins qu'il ne veuille, nous ne ſerons plus? Mais il vaut mieux n'être plus, que d'être par lui. Non, je ne crois point que tous les dieux ſoient déclarés contre le ſalut de Rome, juſqu'au point*

Apud Ciceronem, lib. Ep. ad Brutum, Epiſt. 15.

de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs de l'Univers... O Cicéron, vous avouez qu'Octave a un tel pouvoir, & vous êtes de ſes amis ! Mais ſi vous m'aimiez, pouvez-vous déſirer de me voir à Rome, lorſqu'il faudroit me recommander à cet enfant, afin que j'euſſe la permiſſion d'y aller ? Quel eſt donc celui que vous remerciez de ce qu'il ſouffre que je vive encore ? Faut-il regarder comme un bonheur, de ce qu'on demande cette grace à Octave plutôt qu'à Antoine?... C'eſt cette foibleſſe & ce déſeſpoir que les autres ont à ſe reprocher comme vous, qui ont inſpiré à Céſar l'ambition de ſe faire Roi.... Si nous nous ſouvenions que nous ſommes Romains... ils n'auroient pas eu plus d'audace pour envahir la tyrannie, que nous de courage pour la repouſſer.... O vengeur de tant de crimes, je crains que vous n'ayez fait que retarder

un peu notre chûte. Comment pouvez-vous voir ce que vous avez fait? &c.

Combien ce diſcours ſeroit-il énervé, indécent & avili, ſi on y mettoit des pointes & des jeux d'eſprit? Faut-il que les hommes chargés de parler en Apôtres, recueillent avec tant d'affectation les fleurs que Démoſthene, Manlius & Brutus ont foulées aux pieds? Faut-il croire que les Miniſtres évangéliques ſont moins ſérieuſement touchés du ſalut éternel des peuples, que Démoſthene ne l'étoit de la liberté de ſa Patrie; que Manlius n'avoit d'ambition pour ſéduire la multitude; que Brutus n'avoit de courage pour aimer mieux la mort qu'une vie due au Tyran?

J'avoue que le genre fleuri a ſes graces; mais elles ſont déplacées dans les diſcours, où il ne s'agit point d'un jeu d'eſprit plein

de délicateſſe, & où les grandes paſſions doivent parler. Le genre fleuri n'atteint jamais au ſublime. Qu'eſt-ce que les Anciens auroient dit d'une Tragédie, où Hécube auroit déploré ſes malheurs par des pointes? La vraie douleur ne parle point ainſi. Que pourroit-on croire d'un Prédicateur qui viendroit montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant ſur leur tête, & l'enfer ouvert ſous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés?

Il y a une bienſéance à garder pour les paroles, comme pour les habits. Une veuve déſolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de friſure & de rubans. Un Miſſionnaire Apoſtolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine & pleine d'ornemens affectés. Les Payens même auroient été indignés de voir une Comédie ſi mal jouée.

Horat. *Art. Poët.*

Ut ridentibus arrident, ita flentibus adſunt
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primum ipſi tibi : tunc tua me infortunia lædent,
Telephe, vel Peleu. Malè ſi mandata loqueris,
Aut dormitabo, aut ridebo; triſtia mœſtum
Vultum verba decent.

Il ne faut pas faire à l'Eloquence le tort de penſer qu'elle n'eſt qu'un art frivole, dont un Déclamateur ſe ſert pour impoſer à la foible imagination de la multitude, & pour trafiquer de la parole. C'eſt un Art très-ſérieux, qui eſt deſtiné à inſtruire, à réprimer les paſſions, à corriger les mœurs, à ſoutenir les Loix, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons & heureux. Plus un Déclamateur feroit d'efforts pour m'éblouir par les preſtiges de ſon diſcours, plus je me révolterois contre ſa vanité. Son empreſſement pour faire admirer ſon eſprit, me paroîtroit le rendre in-

digne de toute admiration. Je cherche un homme ſérieux, qui me parle pour moi, & non pour lui; qui veuille mon ſalut, & non ſa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté, eſt celui qui ne ſe ſert de la parole que pour la penſée, & de la penſée que pour la vérité & la vertu. Rien n'eſt plus mépriſable qu'un parleur de métier, qui fait de ſes paroles ce qu'un Charlatan fait de ſes remedes.

Je prends pour Juges de cette queſtion les Payens mêmes. Platon ne permet dans ſa République aucune muſique avec les tons efféminés des Lydiens. Les Lacédémoniens excluoient de la leur tous les inſtrumens trop compoſés, qui pouvoient amollir les cœurs. L'harmonie, qui ne va qu'à flatter l'oreille, n'eſt qu'un amuſement de gens foibles & oiſifs; elle eſt peu digne d'une Ré-

publique bien policée. Elle n'eſt bonne qu'autant que les ſons y conviennent aux ſens des paroles, & que les paroles y inſpirent des ſentimens vertueux. La Peinture, la Sculpture & les autres beaux Arts doivent avoir le même but. L'Eloquence doit, ſans doute, entrer dans le même deſſein. Le plaiſir n'y doit être mêlé que pour faire le contrepoids des mauvaiſes paſſions, & pour rendre la vertu aimable.

Je voudrois qu'un Orateur ſe préparât long-temps en général, pour acquérir un fonds de connoiſſances, & pour ſe rendre capable de faire de bons Ouvrages. Je voudrois que cette préparation générale le mît en état de ſe préparer moins pour chaque diſcours particulier. Je voudrois qu'il fût naturellement très-ſenſé, & qu'il ramenât tout au bon ſens; qu'il fît de ſolides études,

qu'il s'exerçat à raiſonner avec juſteſſe & exactitude, ſe défiant de toute ſubtilité. Je voudrois qu'il ſe défiât de ſon imagination pour ne ſe laiſſer jamais dominer par elle, & qu'il fondât chaque diſcours ſur un principe indubitable, dont il tireroit les conſéquences naturelles.

Scribendi rectè ſapere eſt principium, & fons. Horat. *Art. Poët.* verſ. 309. & ſeq.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ,
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur:
Qui didicit patriæ quid debeat, & quid amicis, &c.

D'ordinaire, un Déclamateur fleuri ne connoît point les principes d'une ſaine Philoſophie, ni ceux de la doctrine évangélique pour perfectionner les mœurs.

Il ne veut que des phraſes brillantes & que des tours ingénieux. Ce qui lui manque le plus eſt le fonds des choſes. Il ſait parler avec grace, ſans ſavoir ce qu'il faut dire. Il énerve les plus gran-

des vérités par un tour vain & trop orné.

Au contraire, le véritable Orateur n'orne ſon diſcours que de vérités lumineuſes, que de ſentimens nobles, que d'expreſſions fortes & proportionnées à ce qu'il tâche d'inſpirer. Il penſe, il ſent, & la parole ſuit. *Il ne dépend point des paroles*, dit S. Auguſtin, *mais les paroles dépendent de lui.* Un homme qui a l'ame forte & grande avec quelque facilité naturelle de parler & un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres diſcours auront des traits originaux que les déclamateurs fleuris ne pourront jamais imiter. Il n'eſt point eſclave des mots. Il va droit à la vérité. Il ſait que la paſſion eſt comme l'ame de la parole. Il remonte d'abord au premier principe ſur la matiere qu'il veut débrouiller. Il met ce

De doctr. Chriſt. lib. IV.

principe dans ſon vrai point de vue. Il le tourne & le retourne, pour y accoutumer ſes Auditeurs les moins pénétrans. Il deſcend juſqu'aux dernieres conſéquences par un enchaînement court & ſenſible. Chaque vérité eſt miſe en ſa place par rapport au tout. Elle prépare, elle amene, elle appuie une autre vérité, qui a beſoin de ſon ſecours. Cet arrangement ſert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au Lecteur. Mais il ne retranche aucune des répétitions, par leſquelles il eſt eſſentiel de ramener ſouvent l'Auditeur au point qui décide lui ſeul de tout.

Il faut lui montrer ſouvent la concluſion dans le principe. De ce principe comme du centre ſe répand la lumiere ſur toutes les parties de cet Ouvrage, de même qu'un Peintre place dans ſon tableau le jour, en ſorte que d'un

ſeul endroit il diſtribue à chaque objet ſon degré de lumiere. Tout le diſcours eſt un. Il ſe réduit à une ſeule propoſition miſe au plus grand jour par des tours variés. Cette unité de deſſein fait qu'on voit d'un ſeul coup d'œil l'ouvrage entier, comme on voit de la place publique d'une ville toutes les rues & toutes les portes, quand toutes les rues ſont droites, égales & en ſymétrie. Le diſcours eſt la propoſition développée. La propoſition eſt le diſcours en abrégé.

Horat. *Art. Poët. verſ.* 23. Denique ſit, quod vis ſimplex, duntaxat & unum.

Quiconque ne ſent pas la beauté & la force de cette unité & de cet ordre, n'a encore rien vu au grand jour. Il n'a vu que des ombres dans la caverne de Platon. Que diroit-on d'un Architecte, qui ne ſentiroit aucune différence entre un grand Palais, dont

tous les bâtimens ſeroient proportionnés, pour former un tout dans le même deſſein, & un amas confus de petits édifices, qui ne ſeroient point un vrai tout, quoiqu'ils fuſſent les uns auprès des autres? Quelle comparaiſon entre le Coliſée & une multitude confuſe de maiſons irrégulieres d'une Ville? Un ouvrage n'a une véritable unité, que quand on ne peut en rien ôter ſans couper dans le vif.

Il n'a un véritable ordre, que quand on ne peut en déplacer aucune partie, ſans affoiblir, ſans obſcurcir, ſans déranger le tout. C'eſt ce qu'Horace explique parfaitement.

nec lucidus ordo: *Art. poet.*
Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego *verſ.* 41. *&*
fallor, *ſeq.*
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici
Pleraq; differat, & præſens in tempus omittat.

Tout Auteur qui ne donne point cet ordre à ſon diſcours, ne

poſſede pas aſſez ſa matiere. Il n'a qu'un goût imparfait, & qu'un demi-génie. L'ordre eſt ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'eſprit. Quand l'ordre, la juſteſſe, la force & la véhémence ſe trouvent réunis, le diſcours eſt parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré & tout embraſſé pour ſavoir la place préciſe de chaque mot. C'eſt ce qu'un Déclamateur livré à ſon imagination & ſans ſcience, ne peut diſcerner.

Iſocrate eſt doux, inſinuant, plein d'élégance. Mais peut-on le comparer à Homere? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Démoſthene me paroît ſupérieur à Cicéron. Je proteſte que perſonne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche. Il fait honneur à la parole. Il fait des mots ce qu'un autre n'en ſauroit faire. Il a je ne

ſais combien de ſortes d'eſprit. Il eſt même court & véhément toutes les fois qu'il veut l'être contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans ſon diſcours. L'art y eſt merveilleux; mais on l'entrevoit. L'Orateur, en penſant au ſalut de la République, ne s'oublie pas & ne ſe laiſſe point oublier. Démoſthene paroît ſortir de ſoi, & ne voir que la Patrie. Il ne cherche point le beau; il le fait ſans y penſer. Il eſt au-deſſus de l'admiration. Il ſe ſert de la parole, comme un homme modeſte de ſon habit pour ſe couvrir. Il tonne, il foudroye. C'eſt un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux choſes qu'il dit, & non à ſes paroles. On le perd de vue. On n'eſt occupé que de Philippe, qui envahit tout. Je ſuis charmé de ces deux Orateurs.

Mais j'avoue que je ſuis moins touché de l'art infini & de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide ſimplicité de Démoſthene.

L'Art ſe décrédite lui-même; il ſe trahit en ſe montrant. *Iſocrate*, dit Longin, *eſt tombé.... dans une faute de petit écolier, & voici par où il débute.* « *Puiſque* » *le diſcours a naturellement la ver-* » *tu de rendre les choſes grandes pe-* » *tites, & les petites grandes; qu'il* » *fait donner les graces de la nou-* » *veauté aux choſes les plus vieil-* » *les, & qu'il fait paroître vieilles* » *celles qui ſont nouvellement fai-* » *tes* ». *Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacédémoniens & des Athéniens? En faiſant de cette ſorte l'éloge du diſcours, il fait proprement un exorde, pour avertir ſes Auditeurs de ne rien croire de ce qu'il va dire.* Sub. ch. 31.

En

En effet, c'eſt déclarer au monde que les Orateurs ne ſont que des Sophiſtes, tels que le Gorgias de Platon, & que les autres Rhéteurs de la Grece, qui abuſoient de la parole pour impoſer au peuple.

Si l'Eloquence demande que l'Orateur ſoit homme de bien, & cru tel, pour toutes les affaires les plus profanes, à combien plus forte raiſon doit-on croire ces paroles de S. Auguſtin, ſur les hommes qui ne doivent parler qu'en Apôtres? *Celui-là parle avec ſublimité, dont la vie ne peut être expoſée à aucun mépris.* Que peut-on eſpérer des diſcours d'un jeune homme, ſans fonds d'étude, ſans expérience, ſans réputation acquiſe, qui ſe joue de la parole, & qui veut peut-être faire fortune dans le miniſtere où il s'agit d'être pauvre avec Jeſus-Chriſt, de porter la Croix avec lui en ſe

renonçant, & de vaincre les paſſions des hommes pour les convertir?

Je ne puis me réſoudre à finir cet article ſans dire un mot de l'éloquence des Peres. Certaines perſonnes éclairées ne leur font pas une exacte juſtice. On en juge par quelque métaphore dure de Tertullien, par quelque période enflée de S. Cyprien, par quelque endroit obſcur de S. Ambroiſe, par quelque anthitheſe ſubtile & rimée de S. Auguſtin, par quelque jeu de mots de S. Pierre Chryſologue. Mais il faut avoir égard au goût dépravé des temps où les Peres ont vécu. Le goût commençoit à ſe gâter à Rome peu de temps après celui d'Auguſte. Juvenal a moins de délicateſſe qu'Horace; Séneque le tragique, & Lucain, ont une enflure choquante. Rome tomboit; les Etudes d'Athenes même

étoient déchues, quand S. Baſile & S. Grégoire de Nazianze y allerent. Les raffinemens d'eſprit avoient prévalu. Les Peres, inſtruits par les mauvais Rhéteurs de leur temps, étoient entraînés dans le préjugé univerſel. C'eſt à quoi les Sages mêmes ne réſiſtent preſque jamais. On ne croyoit pas qu'il fût permis de parler d'une façon ſimple & naturelle. Le monde étoit, pour la parole, dans l'état où il ſeroit pour les habits, ſi perſonne n'oſoit paroître vêtu d'une belle étoffe, ſans la charger de la plus épaiſſe brolerie. Suivant cette mode, il ne falloit point parler, il falloit déclamer. Mais ſi on veut avoir la patience d'examiner les écrits des Peres, on y verra des choſes d'un grand prix. S. Cyprien a une magnanimité & une véhémence, qui reſſemblent à celle de Démoſthene. On trouve dans S. Chry-

ſoſtôme un jugement exquis, des images nobles, une morale ſenſible & aimable. S. Auguſtin eſt tout enſemble ſublime & populaire : il remonte plus aux hauts principes par les tours les plus familiers ; il interroge ; il ſe fait interroger ; il répond. C'eſt une converſation entre lui & ſon Auditeur. Les comparaiſons viennent à propos diſſiper tous les doutes. Nous l'avons vu deſcendre juſqu'aux dernieres groſſieretés de la populace pour la redreſſer. S. Bernard a été un prodige dans un ſiecle barbare. On trouve en lui de la délicateſſe, de l'élévation, du tour, de la tendreſſe & de la véhémence. On eſt étonné de tout ce qu'il y a de beau & de grand dans les Peres, quand on connoît les ſiecles où ils ont écrit. On pardonne à Montagne des expreſſions Gaſconnes, & à Marot un vieux lan-

gage ; pourquoi ne veut-on point paſſer aux Peres l'enflure de leur temps, avec laquelle on trouveroit des vérités précieuſes & exprimées par les traits les plus forts ?

Mais il ne m'appartient pas de faire ici l'ouvrage, qui eſt réſervé à quelque ſavante main. Il me ſuffit de propoſer en gros ce qu'on peut attendre de l'Auteur d'une excellente Rhétorique. Il peut embellir ſon ouvrage, en imitant Cicéron par le mêlange des exemples avec les préceptes. *Les hommes qui ont un génie pénétrant & rapide*, dit S. Auguſtin, *profitent plus facilement dans l'éloquence, en liſant les diſcours des hommes éloquens, qu'en étudiant les préceptes mêmes de l'art.* On pourroit faire une agréable peinture des divers caracteres des Orateurs, de leurs mœurs, de leurs goûts & de leurs maximes. Il fau-

droit même les comparer enſemble, pour donner au Lecteur de quoi juger du degré d'excellence de chacun d'entr'eux.

V.

Projet de Poétique. UNE Poétique ne me paroîtroit pas moins à deſirer qu'une Rhétorique. La Poéſie eſt plus ſérieuſe & plus utile que le vulgaire ne le croit. La Religion a conſacré la Poéſie à ſon uſage dès l'origine du genre humain. Avant que les hommes euſſent un texte d'Ecriture divine, les ſacrés Cantiques, qu'ils ſavoient par cœur, conſervoient la mémoire de l'origine du monde, & la tradition des merveilles de Dieu. Rien n'égale la magnificence & le tranſport des Cantiques de Moïſe. Le Livre de Job eſt un Poëme plein des figures les plus hardies & les plus majeſtueuſes. Le Cantique des Cantiques

exprime avec grace & tendreſſe l'union myſtérieuſe de Dieu époux avec l'ame de l'homme, qui devient ſon épouſe. Les Pſeaumes ſeront l'admiration & la conſolation de tous les ſiecles & de tous les peuples, où le vrai Dieu ſera connu & ſenti. Toute l'Ecriture eſt pleine de Poéſie dans les endroits mêmes où l'on ne trouve aucune trace de verſification.

D'ailleurs, la Poéſie a donné au monde les premieres Loix. C'eſt elle qui a adouci les hommes farouches & ſauvages, qui les a raſſemblés des forêts où ils étoient épars & errans, qui les a policés, qui a reglé les mœurs, qui a formé les familles & les Nations, qui a fait ſentir les douceurs de la ſociété, qui a rappellé l'uſage de la raiſon, cultivé la vertu, & inventé les beaux Arts. C'eſt elle qui a élevé les

courages pour la guerre, & qui les a modérés pour la paix.

Horat. *Art. Poet.* verſ. 389. & ſeq.

Silveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tygres, rabidoſque leones:
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quo vellet. Fuit hæc ſapientia quondam
&c.
Sic honor, & nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit. Poſt hos inſignis Homerus
Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit.

La parole animée par les vives images, par les grandes figures, par le tranſport des paſſions, & par le charme de l'harmonie, fut nommée le langage des Dieux. Les peuples les plus barbares mêmes n'y ont pas été inſenſibles. Autant qu'on doit mépriſer les mauvais Poëtes, autant doit-on admirer & chérir un grand Poëte, qui ne fait point de la Poéſie un jeu d'eſprit, pour s'attirer une vaine

vaine gloire; mais qui l'emploie à tranſporter les hommes en faveur de la ſageſſe, de la vertu, & de la Religion.

Me ſera-t-il permis de repréſenter ici ma peine, ſur ce que la perfection de la verſification françoiſe me paroît preſque impoſſible? Ce qui me confirme dans cette penſée, eſt de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de Vers foibles. Perſonne n'en a fait de plus beaux que Malherbe. Combien en a-t-il fait qui ne ſont guere dignes de lui! Ceux mêmes d'entre nos Poëtes les plus eſtimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait aſſez ſouvent de raboteux, d'obſcurs & de languiſſans. Ils ont voulu donner à leur penſée un tour délicat, & il faut la chercher. Ils ſont pleins d'épithetes forcées, pour attraper la rime. En retranchant certains vers, on

ne retrancheroit aucune beauté. C'eſt ce qu'on remarqueroit ſans peine, ſi on examinoit chacun de leurs Vers en toute rigueur.

Notre verſification perd plus, ſi je ne me trompe, qu'elle ne gagne par les rimes. Elle perd beaucoup de variété, de facilité & d'harmonie. Souvent la rime, qu'un Poëte va chercher bien loin, le réduit à allonger & à faire languir ſon diſcours. Il lui faut deux ou trois Vers poſtiches pour en amener un dont il a beſoin. On eſt ſcrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & on ne l'eſt, ni ſur le fond des penſées & des ſentimens, ni ſur la clarté des termes, ni ſur les tours naturels, ni ſur la nobleſſe des expreſſions. La rime ne nous donne que l'uniformité de finales, qui eſt ennuyeuſe, & qu'on évite dans la proſe, tant elle eſt loin de flatter l'oreille. Cette ré-

pétition de ſyllabes finales laſſe même dans les grands Vers héroïques, où deux maſculins ſont toujours ſuivis de deux féminins.

Il eſt vrai qu'on trouve plus d'harmonie dans les Odes & dans les Stances, où les rimes entrelaſſées ont plus de cadence & de variété. Mais les grands Vers héroïques, qui demanderoient le ſon le plus doux, le plus varié, & le plus majeſtueux, ſont ſouvent ceux qui ont le moins cette perfection.

Les Vers irréguliers ont le même entrelaſſement de rimes que les Odes. De plus, leur inégalité ſans regle uniforme, donne la liberté de varier leur meſure & leur cadence, ſuivant qu'on veut s'élever ou ſe rabaiſſer. M. de la Fontaine en a fait un très-bon uſage.

Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes. Sans el-

les notre verſification tomberoit. Nous n'avons point dans notre Langue cette diverſité de breves & de longues, qui faiſoit dans le Grec & dans le Latin la regle des pieds & la meſure des vers. Mais je croirois qu'il ſeroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large ſur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts ſur le ſens & ſur l'harmonie. En relâchant un peu ſur la rime, on rendroit la raiſon plus parfaite. On viſeroit avec plus de facilité au beau, au grand, au ſimple, au facile. On épargneroit aux plus grands Poëtes des tours forcés, des épithetes couſues, des penſées qui ne ſe préſentent pas d'abord aſſez clairement à l'eſprit.

L'exemple des Grecs & des Latins peut nous encourager à prendre cette liberté. Leur verſification étoit ſans comparaiſon

moins gênante que la nôtre. La rime eſt plus difficile, elle ſeule, que toutes leurs regles enſemble. Les Grecs avoient néanmoins recours aux divers dialectes. De plus, les uns & les autres avoient des ſyllabes ſuperflues, qu'ils ajoutoient librement, pour remplir leurs vers. Horace ſe donne de grandes commodités pour la verſification dans ſes Satyres, dans ſes Epîtres, & même en quelques Odes. Pourquoi ne chercherions-nous pas de ſemblables ſoulagemens, nous dont la verſification eſt ſi gênante & ſi capable d'amortir le feu d'un bon Poëte?

La ſévérité de notre Langue contre preſque toutes les inverſions de phraſes, augmente encore infiniment la difficulté de faire des Vers François. On s'eſt mis à pure perte dans une eſpece de torture pour faire un Ouvra-

ge. Nous ſerions tentés de croire qu'on a cherché le difficile plutôt que le beau. Chez nous un Poëte a autant beſoin de penſer à l'arrangement d'une ſyllabe, qu'aux plus grands ſentimens, qu'aux plus vives peintures, qu'aux traits les plus hardis. Au contraire, les Anciens facilitoient par des inverſions fréquentes, les belles cadences, la variété & les expreſſions paſſionnées. Les inverſions ſe tournoient en grande figure, & tenoient l'eſprit ſuſpendu dans l'attente du merveilleux. C'eſt ce qu'on voit dans ce commencement d'Eglogue :

Virgil. Eclog. 8. v. 1. & ſeq.

Paſtorum muſam, Damonis & Alpheſiboei,
Immemor herbarum quos eſt mirata juvenca
Certantes, quorum ſtupefactæ carmine Lynces,
Et muta ſuos requierunt flumina curſus,
Damonis muſam dicemus, & Alpheſiboei.

Otez cette inverſion, & mettez ces paroles dans un arrangement de Grammairien, qui ſuit

la conſtruction de la phraſe, vous leur ôterez leur mouvement, leur majeſté, leur grace & leur harmonie. C'eſt cette ſuſpenſion qui ſaiſit le Lecteur. Combien notre Langue eſt-elle timide & ſcrupuleuſe en comparaiſon? Oſerions-nous imiter ce Vers, où tous les mots ſont dérangés?

Aret ager, vitio moriens ſitit aëris herba.

Quand Horace veut préparer ſon lecteur à quelque grand objet, il le mene ſans lui montrer où il va, & ſans le laiſſer reſpirer:

Qualem miniſtrum fulminis alitem. *Od. lib. 4.*

J'avoue qu'il ne faut point introduire tout-à-coup dans notre Langue un grand nombre de ces inverſions. On n'y eſt point accoutumé; elles paroîtroient dures & pleines d'obſcurité. L'Ode Pindarique de M. Deſpréaux n'eſt pas exempte, ce me ſemble, de cette imperfection. Je le re-

marque avec d'autant plus de liberté, que j'admire d'ailleurs les Ouvrages de ce grand Poëte. Il faudroit choiſir de proche en proche les inverſions les plus douces & les plus voiſines de celles que notre langue permet déjà. Par exemple, toute notre Nation a approuvé celle-ci;

Malherbe, liv. 6, 18. 71. Là ſe perdent ces noms de maîtres de la terre.
. . . . . .
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

Ronſard avoit trop entrepris tout-à-coup. Il avoit forcé notre Langue par des inverſions trop hardies & obſcures. C'étoit un langage crud & uniforme. Il y ajoutoit trop de mots compoſés, qui n'étoient point encore introduits dans le commerce de la Nation. Il parloit François en Grec, malgré les François mêmes. Il n'avoit pas tort, ce me ſemble,

de tenter quelque nouvelle route, pour enrichir notre Langue, pour enhardir notre Poéſie, & pour dénouer notre verſification naiſſante. Mais en fait de Langue, on ne vient à bout de rien ſans l'aveu des hommes pour leſquels on parle. On ne doit jamais faire deux pas à la fois, & il faut s'arrêter, dès qu'on ne ſe voit pas ſuivi de la multitude. La ſingularité eſt dangereuſe en tout. Elle ne peut être excuſée dans les choſes qui ne dépendent que de l'uſage.

L'excès choquant de Ronſard nous a un peu jettés dans l'extrêmité oppoſée. On a appauvri, deſſéché & gêné notre Langue. Elle n'oſe jamais procéder, que ſuivant la méthode la plus ſcrupuleuſe & la plus uniforme de la Grammaire. On voit toujours venir d'abord un nominatif ſubſtantif, qui mene ſon adjectif comme

par la main. Son verbe ne manque pas de marcher derriere, ſuivi d'un adverbe qui ne ſouffre rien entre deux, & le régime appelle auſſi-tôt un accuſatif, qui ne peut jamais ſe déplacer. C'eſt ce qui exclut toute ſuſpenſion de l'eſprit, toute attention, toute ſurpriſe, toute variété, & ſouvent toute magnifique cadence.

Je conviens, d'un autre côté, qu'on ne doit jamais haſarder aucune locution ambigue. J'irois même d'ordinaire avec Quintilien, juſqu'à éviter toute phraſe, que le Lecteur entend, mais qu'il ne pourroit pas entendre, s'il ne ſuppléoit pas ce qui y manque. Il faut une diction ſimple, préciſe & dégagée, où tout ſe développe de ſoi-même, & aille au-devant du Lecteur. Quand un Auteur parle au public, il n'y a aucune peine qu'il ne doive prendre pour en épargner à ſon Lecteur. Il faut

que tout le travail ſoit pour lui ſeul, & tout le plaiſir, avec tout le fruit, pout celui dont il veut être lu. Un Auteur ne doit laiſſer rien à chercher dans ſa penſée. Il n'y a que les faiſeurs d'Enigmes qui ſoient en droit de préſenter un ſens enveloppé. Auguſte vouloit qu'on uſât de répétitions fréquentes, plutôt que de laiſſer quelque péril d'obſcurité dans le diſcours. En effet, le premier de tous les devoirs d'un homme qui n'écrit que pour être entendu, eſt de ſoulager ſon Lecteur, en ſe faiſant d'abord entendre.

J'avoue que nos plus grands Poëtes François, gênés par les loix rigoureuſes de notre verſification, manquent en quelques endroits de ce degré de clarté parfaite. Un homme qui penſe beaucoup, veut beaucoup dire: il ne peut ſe réſoudre à rien per-

dre; il ſent le prix de tout ce qu'il a trouvé; il fait de grands efforts pour renfermer tout dans les bornes étroites d'un Vers. On veut même trop de délicateſſe. Elle dégénere en ſubtilité. On veut trop éblouir & ſurprendre. On veut avoir plus d'eſprit que ſon Lecteur, & le lui faire ſentir, pour lui enlever ſon admiration; au-lieu qu'il faudroit n'en avoir jamais plus que lui, & lui en donner même, ſans paroître en avoir. On ne ſe contente pas de la ſimple raiſon, des graces naïves, du ſentiment le plus vif, qui ſont la perfection réelle. On va un peu au-delà du but par amour propre. On ne ſait pas être ſobre dans la recherche du beau. On ignore l'art de s'arrêter tout court en-deçà des ornemens ambitieux. Le mieux auquel on aſpire, fait qu'on gâte le bien, dit un proverbe Italien. On tombe dans le

défaut de répandre un peu trop de ſel, & de vouloir donner un goût trop relevé à ce qu'on aſſaiſonne. On fait comme ceux qui chargent une étoffe de trop de broderie. Le goût exquis craint le trop en tout, ſans en excepter l'eſprit même. L'eſprit laſſe beaucoup, dès qu'on l'affecte & qu'on le prodigue. C'eſt en avoir de reſte, que d'en ſavoir retrancher, pour s'accommoder à celui de la multitude, & pour lui applanir le chemin. Les Poëtes, qui ont le plus d'eſſor, de génie, d'étendue, de penſées & de fécondité, ſont ceux qui doivent le plus craindre cet écueil de l'excès d'eſprit. C'eſt, dira-t-on, un beau défaut; c'eſt un défaut rare; c'eſt un défaut merveilleux. J'en conviens; mais c'eſt un vrai défaut, & l'un des plus difficiles à corriger. Horace veut qu'un Auteur s'exécute ſans indulgence ſur l'eſprit même;

Art. Poet. vers. 444. & seq. Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomptis allinet atrum
Transversо calamo signum; ambitiosa recidet
Ornamenta; parum claris lucem dare coget.

On gagne beaucoup en perdant tous les ornemens superflus, pour se borner aux beautés simples, faciles, claires & négligées en apparence. Pour la Poésie, comme pour l'Architecture, il faut que tous les morceaux nécessaires se tournent en ornemens naturels. Mais tout ornement, qui n'est qu'ornement, est de trop. Retranchez-le, il ne manque rien; il n'y a que la vanité qui en souffre. Un Auteur, qui a trop d'esprit, & qui en veut toujours avoir, lasse & épuise le mien. Je n'en veux point avoir tant: s'il en montroit moins, il me laisseroit respirer, & me feroit plus de plaisir. Il me tient trop tendu; la lecture de ses Vers

me devient une étude. Tant d'éclairs m'éblouiſſent : je cherche une lumiere douce, qui ſoulage mes foibles yeux. Je demande un Poëte aimable, proportionné au commun des hommes, qui faſſe tout pour eux, & rien pour lui. Je veux un ſublime ſi familier, ſi doux & ſi ſimple, que chacun ſoit d'abord tenté de croire qu'il l'auroit trouvé ſans peine, quoique peu d'hommes ſoient capables de le trouver. Je préfere l'aimable au ſurprenant & au merveilleux. Je veux un homme qui me faſſe oublier qu'il eſt Auteur, & qui ſe mette comme de plain-pied en converſation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un Laboureur qui craint pour ſes moiſſons, un Berger qui ne connoît que ſon village & ſon troupeau, une nourrice attendrie pour ſon petit enfant. Je veux qu'il me faſſe penſer,

non à lui & à ſon bel eſprit, mais aux Bergers qu'il fait parler.

Virgil. Eclog. II. v. 18.

Deſpectus tibi ſum, nec qui ſim quæris, Alexi,
Quam dives pecoris nivei, quam lactis abundans:
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;
Lac mihi non æſtate novum, non frigore deſit;
Canto quæ ſolitus, ſi quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho:
Nec ſum adeo informis, nuper me in littore vidi,
Cùm placidum ventis ſtaret mare.....

Combien cette naïveté champêtre a-t-elle plus de grace qu'un trait ſubtil & raffiné d'un bel eſprit?

Horat. Art. Poet. 240. & ſeq.

Ex noto fictum carmen ſequar, ut ſibi quivis
Speret idem, ſudet multùm, fruſtraque laboret
Auſus idem. Tantùm ſeries, juncturaque pollet,
Tantùm de medio ſumptis accedit honoris.

O qu'il y a de grandeur à ſe rabaiſſer ainſi, pour ſe proportionner à tout ce qu'on peint, & pour atteindre à tous les divers caracteres!

caracteres ! Combien un homme eſt-il au-deſſus de ce qu'on nomme eſprit, quand il ne craint point d'en cacher une partie ! Afin qu'un Ouvrage ſoit véritablement beau, il faut que l'Auteur s'y oublie, & me permette de l'oublier. Il faut qu'il me laiſſe ſeul en pleine liberté. Par exemple, il faut que Virgile diſparoiſſe, & que je m'imagine voir ce beau lieu ;

Muſcoſi fontes & ſomno mollior herba, &c. *Virgil. Ecl. VII. v. 45.*

Il faut que je deſire d'être tranſporté dans cet autre endroit ;

O mihi tum quam molliter oſſa quieſcant, *Idem. Ecl. X. v. 33.*
Veſtra meos olim ſi fiſtula dicat amores.
Atque utinam ex vobis unus, veſtrique fuiſſem,
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ.

Il faut que j'envie le bonheur de ceux qui ſont dans cet autre lieu dépeint par Horace :

Lib. 11. Od. 3. v. 9.

Qua pinus ingens, albaque populus
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

J'aime bien mieux être occupé de cet ombrage & de ce ruisseau, que d'un bel esprit importun, qui ne me laisse point respirer. Voilà les especes d'Ouvrages dont le charme ne s'use jamais. Loin de perdre à être relus, ils se font toujours redemander. Leur lecture n'est point une étude; on s'y repose; on s'y délasse. Les Ouvrages brillans & façonnés imposent & éblouissent; mais ils ont une pointe fine qui s'émousse bientôt. Ce n'est, ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche. C'est le beau simple, aimable & commode que je goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie sont aussi belles que celles des plus somptueux jardins, je les en

aime mieux. Je n'envie rien à perſonne. Le beau ne perdroit rien de ſon prix, quand il ſeroit commun à tout le genre humain; il en ſeroit plus eſtimable. La rareté eſt un défaut & une pauvreté de la nature. Les rayons du Soleil n'en ſont pas moins un grand tréſor, quoiqu'ils éclairent tout l'Univers. Je veux un beau ſi naturel, qu'il n'ait aucun beſoin de me ſurprendre par ſa nouveauté. Je veux que ſes graces ne vieilliſſent jamais, & que je ne puiſſe preſque me paſſer de lui.

Decies repetita placebunt. Horat. *Art. Poet.* verſ. 362.

La Poéſie eſt ſans doute une imitation & une peinture. Repréſentons-nous donc Raphaël, qui fait un tableau. Il ſe garde bien de faire des figures bizarres, à moins qu'il ne travaille dans le groteſque. Il ne cherche point un coloris éblouiſſant. Loin de vou-

loir que l'art ſaute aux yeux, il ne ſonge qu'à le cacher. Il voudroit pouvoir tromper le ſpectateur, & lui faire prendre ſon tableau, pour Jeſus-Chriſt même transfiguré ſur le Thabor. Sa peinture n'eſt bonne qu'autant qu'on y trouve de vérité. L'art eſt défectueux dès qu'il eſt outré. Il doit viſer à la reſſemblance. Puiſqu'on prend tant de plaiſir à voir dans un payſage du Titien, des chevres qui grimpent ſur une colline pendante en précipice, ou dans un tableau de Taiſniere des feſtins de village & des danſes ruſtiques, faut-il s'étonner qu'on aime à voir dans l'Odyſſée des peintures ſi naïves du détail de la vie humaine? On croit être dans les lieux qu'Homere dépeint, y voir & y entendre les hommes. Cette ſimplicité de mœurs ſemble ramener l'âge d'or. Le bon homme Eumée me touche bien

plus qu'un Héros de Clélie, ou de Cléopâtre. Les vains préjugés de notre temps aviliſſent de telles beautés. Mais nos défauts ne diminuent point le vrai prix d'une vie ſi raiſonnable & ſi naturelle. Malheur à ceux qui ne ſentent point le charme de ces Vers :

Fortunate ſenex, hîc inter flumina nota, Et fontes ſacros frigus captabis opacum. *Ecl. I, v. 51.*

Rien n'eſt au-deſſus de cette peinture de la vie champêtre :

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint, &c. *Georg. II. v. 458.*

Tout m'y plaît, & même cet endroit ſi éloigné des idées Romaneſques,

at frigida Tempe, Mugituſque boum, molleſque ſub arbore ſomni. *Georg. II. 469. 470.*

Je ſuis attendri tout de même pour la ſolitude d'Horace :

O rus, quando ego te aſpiciam, quandoque licebit Nunc veterum libris, nunc ſomno, & inertibus horis, Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ. *Serm. lib. II Sat. 6.*

Les Anciens ne ſe ſont pas contentés de peindre ſimplement d'après nature; ils ont joint la paſſion à la vérité.

Homere ne peint point un jeune homme, qui va périr dans les combats, ſans lui donner des graces touchantes. Il le repréſente plein de courage & de vertu; il vous intéreſſe pour lui; il vous le fait aimer; il vous engage à craindre pour ſa vie; il vous montre ſon pere accablé de vieilleſſe, & alarmé des périls de ce cher enfant; il vous fait voir la nouvelle épouſe de ce jeune homme, qui tremble pour lui : vous tremblez avec elle. C'eſt une eſpece de trahiſon. Le Poëte ne vous attendrit avec tant de grace & de douceur, que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout-à-coup celui que vous aimez, qui nage dans ſon ſang, & dont les yeux ſont fermés par l'éternelle nuit.

Virgile prend pour Pallas, fils d'Evandre, les mêmes ſoins de nous affliger, qu'Homere avoit pris de nous faire pleurer Patrocle. Nous ſommes charmés de la douleur que Niſus & Euryale nous coûtent. J'ai vu un jeune Prince à huit ans ſaiſi de douleur à la vue du péril du petit Joas. Je l'ai vu impatient, ſur ce que le Grand-Prêtre cachoit à Joas ſon nom & ſa naiſſance. Je l'ai vu pleurer amérement écoutant ces Vers :

Ah miſeram Eurydicen anima fugiente vocabat : *Georg. IV. v. 526. 527.*
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Vit-on jamais rien de mieux amené, ni préparer un plus vif ſentiment que ce ſonge d'Enée?

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris, *Æneid. II. v. 268. 272. & ſeq.*
. . . . . .
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes ;

Hei mihi! qualis erat; quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis, &c.
Ille nihil, nec me quærentem vana moratur, &c.

Le bel eſprit pourroit-il toucher ainſi le cœur? Peut-on lire cet endroit ſans être ému?

Æneid. III. v. 489. & ſeq. O mihi ſola mei ſuper Aſtyanactis imago.
Sic oculos, ſic ille manus, ſic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubeſceret ævo.

Les traits du bel eſprit ſeroient déplacés & choquans dans un diſcours ſi paſſionné, où il ne doit reſter de parole qu'à la douleur.

Le Poëte ne fait jamais mourir perſonne, ſans peindre vivement quelque circonſtance qui intéreſſe le Lecteur.

On eſt affligé pour la vertu, quand on lit cet endroit:

Æneid. II. v. 426, & ſeq. .... cadit & Riphæus, juſtiſſimus unus
Qui fuit in Teucris, & ſervantiſſimus æqui.
Dîs aliter viſum. . . . . .

On

On croit être au milieu de Troye saisi d'horreur & de compassion, quand on lit ces Vers :

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant : *Ibid. v. 489.*
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt. *& seq.*
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras *Ibid. v. 501. 502.*
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.
Arma diu senior desueta trementibus ævo *Vers. 509. &*
Circumdat nequicquam humeris, & inutile *seq.*
ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.
Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu *Vers. 544.*
Conjecit.
Nunc morere. Hæc dicens altaria ad ipsa tre- *Vers. 550. &*
mentem *seq.*
Traxit, & in multo lapsantem sanguine nati,
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum
Extulit, ac lateri capulo tenus abdidit ensem.
Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum *Ibid. v. 554.*
Sorte tulit, Trojam incensam, & prolapsa *& seq.*
videntem
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ : jacet ingens littore trũncus,
Avulsumque humeris caput, & sine nomine corpus.

Le Poëte ne représente point

le malheur d'Eurydice, ſans nous la montrer toute prête à revoir la lumiere, & replongée tout-à-coup dans la profonde nuit des Enfers :

Georg. IV. Jamque pedem referens caſus evaſerat omnes,
v. 485. 486. Redditaque Eurydice ſuperas veniebat ad auras.

Ibid. v. 494. *& ſeq.* Illa, Quis & me, inquit, miſeram, & te perdidit, Orpheu ?
Quis tantus furor ? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina ſomnus.
Jamque vale. Feror ingenti circumdata nocte,
Invalidaſque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.

Les animaux ſouffrans, que ce Poëte met comme devant nos yeux, nous affligent.

Ecl. VIII. Proptera quæ rivum viridi procumbit in herbâ
v. 87. *& ſeq.* Perdita, nec ſeræ meminit decedere nocti.

La peſte des animaux eſt un tableau qui nous émeut :

Georg. III. Hinc lætis vituli vulgò moriuntur in herbis,
v. 494. *& ſeq.* Et dulces animas plena ad præſepia reddunt.
Labitur infelix ſtudiorum atque immemor herbæ

Victor equus, fonteſque avertitur, & pede terram
Crebra ferit. . . . .
Ecce autem duro fumans ſub vomere taurus
Concidit, & mixtum ſpumis vomit ore cruorem,
Extremoſque ciet gemitus : it triſtis arator
Mœrentem adjungens fraterna morte juvencum ;
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.
Non umbræ altorum nemorum, non mollia poſſunt
Prata movere animum, non qui per ſaxa volutus
Purior electro campum petit amnis.

Virgile anime & paſſionne tout. Dans ſes Vers tout penſe, tout a du ſentiment, tout vous en donne. Les arbres mêmes vous touchent.

Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor, *Georg. II.*
Miraturque novas frondes, & non ſua poma. *v. 81. 82.*

Une fleur attire votre compaſſion, quand Virgile la peint prête à ſe flétrir :

Purpureus veluti cùm flos ſuccîſus aratro *Æneid. IX.*
Langueſcit moriens. *v. 435.*

Vous croyez voir les moindres

plantes que le Printems ranime, égaie & embellit :

Georg. II. Inque novos ſoles audent ſe gramina tuto
v. 332. Credere.

Un Roſſignol eſt Philomele, qui vous attendrit ſur ſes malheurs :

Georg. IV. Qualis populea mœrens Philomela ſub umbra, &c.
v. 511.

Horace fait en trois Vers un tableau où tout vit & inſpire du ſentiment :

Lib. II. Od. fugit retro
11. *v.* 5. & Levis juventas & decor, arida
ſeq. Pellente laſcivos amores
Canitie, facilemque ſomnum.

Veut-il peindre en deux coups de pinceau deux hommes, que perſonne ne puiſſe méconnoître, & qui ſaiſiſſent les ſpectateurs ? Il vous met devant les yeux la folie incorrigible de Pâris, & la colere implacable d'Achille.

Lib. I. Ep. 2. Quid Pâris ? Ut ſalvus regnet, vivatque beatus,
v. 10. & *ſeq.* Cogi poſſe negat, &c.

Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.

Horace veut-il nous toucher en faveur des lieux où il ſouhaiteroit de finir ſa vie avec ſon ami? Il nous inſpire le deſir d'y aller:

Ille terrarum mihi præter omnes — *Lib. II. Od. 6. v. 13. & ſeq.*
Angulus ridet. . . . . .
. . . . . .
Ibi tu calentem
Debita ſparges lacryma favillam
Vatis amici.

Fait-il un portrait d'Ulyſſe? Il le peint ſupérieur aux tempêtes de la mer, au naufrage même, & à la plus cruelle fortune:

aſpera multa — *Lib. I. Ep. 2. v. 21.*
Pertulit, adverſis rerum immerſabilis undis.

Peint-il Rome invincible juſques dans ſes malheurs? Ecoutez-le:

Duris ut ilex tonſa bipennibus, — *Lib. IV. Od. 4. v. 57. & ſeq.*
Per damna, per cædes ab ipſo
Ducit opes, animumque ferro.
Non hydra ſecto corpore firmior, &c.

Catulle, qu'on ne peut nommer ſans avoir horreur de ſes

obſcénités, eſt au comble de la perfection pour une ſimplicité paſſionnée :

Epigr. 16. Odi & amo; quare id faciam fortaſſe requiris.
Neſcio, ſed fieri ſentio, & excrucior.

Combien Ovide & Martial, avec leurs traits ingénieux & façonnés, ſont-ils au-deſſous de ces paroles négligées, où le cœur ſaiſi parle ſeul dans une eſpece de déſeſpoir ?

Que peut-on voir de plus ſimple & de plus touchant dans un Poëme, que le Roi Priam réduit dans ſa vieilleſſe à baiſer *les mains meurtrieres* d'Achille, qui ont arraché la vie à ſes enfans ? Il lui demande, pour unique adouciſſement de ſes maux, le corps du grand Hector : il auroit gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ſes paroles. Auſſi n'expriment-elles que ſa douleur. Il le conjure par ſon pere accablé de

vieilleſſe, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les peres.

Le bel eſprit a le malheur d'affoiblir les grandes paſſions où il prétend orner. C'eſt peu, ſelon Horace, qu'un Poëme ſoit beau & brillant; il faut qu'il ſoit touchant, aimable, & par conſéquent ſimple, naturel & paſſionné:

Non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto,
Et quocumque volent, animum auditoris agunto.

Horat. *Art. Poët.* v. 99. & 100.

Le beau, qui n'eſt que beau, c'eſt-à-dire, brillant, n'eſt beau qu'à demi: il faut qu'il exprime les paſſions pour les inſpirer; il faut qu'il s'empare du cœur, pour le tourner vers le but légitime d'un Poëme.

VI.

Il faut ſéparer d'abord la Tragédie d'avec la Comédie. L'une

Projet d'un Traité ſur la Tragédie.

repréſente les grands événemens qui excitent les violentes paſſions. L'autre ſe borne à repréſenter les mœurs des hommes dans une condition privée.

Pour la Tragédie, je dois commencer, en déclarant que je ne ſouhaite point qu'on perfectionne les ſpectacles, où l'on ne repréſente les paſſions corrompues, que pour les allumer. Nous avons vu que Platon & les ſages Légiſlateurs du Paganiſme rejettoient loin de toute République bien policée les Fables & les inſtrumens de muſique, qui pouvoient amollir une nation par le goût de la volupté. Quelle devroit donc être la ſévérité des Nations Chrétiennes contre les ſpectacles contagieux ? Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels ſpectacles, je reſſens une véritable joie de ce qu'ils ſont chez nous imparfaits en leur genre. Nos

Poëtes les ont rendus languiſſans, fades & doucereux comme les Romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourmens. On y veut mourir en ſe portant bien. Une perſonne très-imparfaite eſt nommée un Soleil, ou tout au moins une Aurore. Ses yeux ſont deux Aſtres. Tous les termes ſont outrés, & rien ne montre une vraie paſſion. Tant mieux; la foibleſſe du poiſon diminue le mal. mais il me ſemble qu'on pourroit donner aux Tragédies une merveilleuſe force, ſuivant les idées très-philoſophiques de l'antiquité, ſans y mêler cet amour volage & déréglé qui fait tant de ravages.

Chez les Grecs la Tragédie étoit entiérement indépendante de l'amour profane. Par exemple, l'Œdippe de Sophocle n'a aucun mêlange de cette paſſion étrangere au ſujet. Les autres

Tragédies de ce grand Poëte ſont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la rendre double, & que diſtraire le ſpectateur dans ſon Œdippe, par l'Epiſode d'un froid amour de Théſée pour Dircé. M. Racine eſt tombé dans le même inconvénient, en compoſant ſa Phedre. Il a fait un double ſpectacle, en joignant à Phedre furieuſe, Hippolyte ſoupirant contre ſon vrai caractere. Il falloit laiſſer Phedre toute ſeule dans ſa fureur. L'action auroit été unique, courte, vive & rapide. Mais nos deux Poëtes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent. Ils ont cédé au goût des Pieces Romaneſques qui avoient prévalu. La mode du bel eſprit faiſoit mettre de l'amour par-tout. On s'imaginoit qu'il étoit impoſſible d'éviter l'ennui pendant deux

heures ſans le ſecours de quelque intrigue galante. On croyoit être obligé à s'impatienter dans le ſpectacle le plus grand & le plus paſſionné, à moins qu'un Héros langoureux ne vînt l'interrompre. Encore falloit-il que ſes ſoupirs fuſſent ornés de pointes, & que ſon déſeſpoir fût exprimé par des eſpeces d'Epigrammes. Voilà ce que le deſir de plaire au public arrache aux plus grands Auteurs contre les regles. Delà vient cette paſſion ſi façonnée :

Impitoyable ſoif de gloire,
Dont l'aveugle & noble tranſport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire ;
Arrête pour quelques momens
Les impétueux ſentimens
De cette inexorable envie,
Et ſouffre qu'en ce triſte jour,
Avant que de donner ma vie,
Je donne un ſoupir à l'amour.

On n'oſoit mourir de douleur ſans faire des pointes & des jeux d'eſprit en mourant.

Delà veint ce déſeſpoir ſi ampoulé & ſi fleuri:

Percé juſques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue auſſi-bien que mortelle;
Miſérable vengeur d'une juſte querelle
Et malheureux objet d'une injuſte rigueur.

Jamais douleur ſérieuſe ne parla un langage ſi pompeux & ſi affecté.

Il me ſemble qu'il faudroit auſſi retrancher de la Tragédie une vaine enflure, qui eſt contre toute vraiſemblance. Par exemple, ces Vers ont je ne ſais quoi d'outré:

Corn. *Cinna, act. 1. ſcen. 1.*

Impatients déſirs d'une illuſtre vengeance,
A qui la mort d'un pere a donné la naiſſance;
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
Vous régnez ſur mon ame avecque trop d'empire;
Durant quelques momens ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidere en l'état où je ſuis,
Et ce que je haſarde, & ce que je pourſuis.

M. Deſpréaux trouvoit dans

ces paroles une généalogie *des impatients deſirs d'une illuſtre vengeance*, qui étoient les *enfans impétueux* d'un noble *reſſentiment*, & qui étoient *embraſſés* par une *douleur ſéduite*. Les perſonnes conſidérables, qui parlent avec paſſion dans une Tragédie, doivent parler avec nobleſſe & vivacité. Mais on parle naturellement, & ſans ces tours ſi façonnés, quand la paſſion parle. Perſonne ne voudroit être plaint dans ſon malheur par ſon ami avec tant d'emphaſe.

M. Racine n'étoit pas exempt de ce défaut, que la coutume avoit rendu comme néceſſaire. Rien n'eſt moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la Tragédie de Phédre, qui a d'ailleurs de grandes beautés. Théramene, qui vient pour apprendre à Théſée la mort funeſte de ſon fils, devroit ne

dire que ces deux mots, & manquer même de force pour les prononcer distinctement. *Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du fond de la mer par la colere des Dieux, l'a fait périr. Je l'ai vu.* Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse & la plus fleurie de la figure du Dragon ?

Racin. *Phedr. act. 5. scen. 6. &c.*

L'œil morne maintenant & la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée, &c.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée & si contraire à la vraisemblance. Il ne fait dire à Œdippe que des mots entrecoupés. Tout est douleur. *Act. IV. & V.* ἰοὺ, ἰοὺ : αἰ αἰ αἰ αἰ φεῦ, φεῦ. C'est plutôt un gémissement, ou un cri, qu'un discours. *Hélas, hélas !* dit-il, *tout est éclairci. O lumiere, je te vois maintenant pour la derniere*

fois!.... Helas, hélas! Malheur à moi! Où ſuis-je malheureux! Comment eſt-ce que la voix me manque tout-à-coup? O fortune, où êtes-vous allée!.... Malheureux, malheureux, je reſſens une cruelle fureur avec le ſouvenir de mes maux. O amis, que me reſte-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec conſolation! O amis, rejettez au plutôt loin de vous un ſcélérat, un homme exécrable, objet de l'horreur des Dieux & des hommes... Périſſe celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux ſauvages où j'étois expoſé, & qui me ſauva la vie. Quel cruel ſecours! Je ſerois mort avec moins de douleur pour moi & pour les miens.... Je ne ſerois ni le meurtrier de mon pere, ni l'époux de ma mere; maintenant je ſuis au comble du malheur. Miſérable, j'ai ſouillé mes parens, & j'ai eu des enfans de celle qui m'a mis au monde.

C'eſt ainſi que parle la nature, quand elle ſuccombe à la douleur. Jamais rien ne fut plus éloigné des phraſes brillantes du bel eſprit. Herçule & Philoctete parlent avec la même douleur vive & ſimple dans Sophocle.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modeles de l'Antiquité, avoit formé le plan d'une Tragédie Françoiſe d'Œdippe, ſuivant le goût de Sophocle, ſans y mêler aucune intrigue poſtiche d'amour, & ſuivant la ſimplicité Grecque. Un tel ſpectacle pourroit être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéreſſant. Il ne ſeroit point applaudi; mais il ſaiſiroit, il feroit répandre des larmes, il ne laiſſeroit pas reſpirer, il inſpireroit l'amour des vertus & l'horreur des crimes, il entreroit fort utilement dans le deſſein des meilleures Loix. La Religion même la plus pure n'en ſeroit point

point alarmée. On n'en retrancheroit que de faux ornemens qui bleſſent les regles.

Notre verſification trop gênante engage ſouvent les meilleurs Poëtes tragiques à faire des Vers chargés d'épithetes, pour attraper la rime. Pour faire un bon Vers, on l'accompagne d'un autre Vers foible, qui le gâte. Par exemple, je ſuis charmé, quand je lis ces mots,

qu'il mourût. Corn. *Dans les Horaces.*

Mais je ne puis ſouffrir le Vers que la rime amene auſſi-tôt.

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût:

Les périphraſes outrées de nos Vers n'ont rien de naturel. Elles ne repréſentent point des hommes qui parlent en converſation ſérieuſe, noble & paſſionnée. On ôte au ſpectateur le plus grand plaiſir du ſpectacle, quand on en ôte cette vraiſemblance. J'avoue

que les Anciens donnoient quelque hauteur de langage au *Cothurne :*

Horat. *Epiſt. 1. Ep. 8. verſ. 14.* An tragica deſævit, & ampullatur in arte?

Mais il ne faut point que le *Cothurne* altere l'imitation de la vraie nature. Il peut ſeulement la peindre en beau, & en grand. Mais tout homme doit toujours parler humainement. Rien n'eſt plus ridicule pour un Héros dans les plus grandes actions de ſa vie, que de ne joindre pas à la nobleſſe & à la force une ſimplicité qui eſt très-oppoſée à l'enflure :

Horat. *Art. Poet. verſ. 97.* Projicit ampullas, & ſeſquipedalia verba.

Il ſuffit de faire parler Agamemnon avec hauteur, Achille avec emportement, Ulyſſe avec ſageſſe, Médée avec fureur. Mais le langage faſtueux & outré dégrade tout. Plus on repréſente de grands caracteres & de fortes paſſions, plus il faut y mettre une

noble & véhémente ſimplicité.

Il me paroît même qu'on a donné ſouvent aux Romains un diſcours trop faſtueux. Ils penſoient hautement; mais ils parloient avec modération. C'étoit *le peuple Roi*, il eſt vrai, *populum late Regem;* mais ce peuple étoit auſſi doux pour les manieres de s'exprimer dans la ſociété, qu'appliqué à vaincre les Nations jalouſes de ſa puiſſance : Virgil. Æneid. I. verſ. 25.

Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos. Idem Æneid. VI. v. 853.

Horace a fait le même portrait en d'autres termes :

Imperet bellante prior, jacentem
Lenis in hoſtem. Carm. Sæc. v. 51. 52.

Il ne paroît point aſſez de proportion entre l'emphaſe avec laquelle Auguſte parle dans la Tragédie de Cinna, & la modeſte ſimplicité avec laquelle Suétone nous le dépeint dans tout le détail de ſes mœurs. Il laiſſoit en-

core à Rome une ſi grande apparence de l'ancienne liberté de la République, qu'il ne vouloit point qu'on le nommât *Seigneur*. *Manu, vultuque indecoras adulationes repreſſit, & in ſequenti die graviſſimo corripuit edicto, Dominumque ſe poſthac appellari ne à liberis quidem aut nepotibus, vel ſerio, vel joco paſſus eſt.... In conſulatu pedibus ferre, extra conſulatum ſæpe adoperta ſella per publicum inceſſit. Promiſcuis ſalutationibus admittebat & plebem.... quoties magiſtratum comitiis intereſſet, tribus cum canditatis ſuis circuibat, ſupplicabatque more ſolemni. Ferebat & ipſe ſuffragium in tribu, ut unus è populo.... Filiam & neptes ita inſtituit, ut etiam lanificio aſſuefaceret..... Habitavit in edibus modicis Hortenſianis, neque laxitate, neque cultu conſpicuis, ut in quibus porticus breves eſſent..... & ſine marmore ullo,*

Suétone. *Auguſte.*

aut insigni pavimento conspicuæ, ac per annos amplius XL. eodem cubiculo hieme & æstate mansit..... Instrumenti ejus & supellectilis parsimonia apparet etiam nunc reliquis lectis atque mensis, quorum pleraque vix privatæ elegantiæ sint..... Cœnam trinis ferculis, aut, cum abundantissime senis, præbebat; ut non nimio sumptu, ita summa comitate.... veste non temere alia quam domestica usus est ab uxore & sorore & filia, neptibusque confecta.... cibi minimi erat atque vulgaris fere, &c. La pompe & l'enflure conviennent beaucoup moins à ce qu'on appelloit la *Civilité* Romaine, qu'au faste d'un Roi de Perse. Malgré la rigueur de Tibere, & la servile flatterie où les Romains tomberent de son temps, & sous ses successeurs; nous apprenons de Pline que Trajan vivoit encore en bon & sociable citoyen dans une aima-

ble familiarité. Les réponſes de cet Empereur ſont courtes, ſimples, préciſes, éloignées de toute enflure. Les bas-reliefs de ſa colonne le repréſentent toujours dans la plus modeſte attitude, lors même qu'il commande aux Légions. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous repréſente les Romains comme des hommes hautains par leurs ſentimens, mais ſimples, naturels & modeſtes dans leurs paroles. Ils n'ont aucune reſſemblance avec les Héros bouffis & empeſés de nos Romans. Un grand homme ne déclame point en Comédien; il parle en termes forts & précis dans une converſation. Il ne dit rien de bas; mais il ne dit rien de façonné & de faſtueux:

Horat. *Art. Poët. v.* 227. *& ſeq.* Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros,

Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas;
Aut dum vitat humum, nubes & inania captet.
Effutire, &c.

La nobleſſe du genre tragique ne doit point empêcher que les Héros mêmes ne parlent avec ſimplicité à proportion de la nature des choſes dont ils s'entretiennent :

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

VII.

La Comédie repréſente les mœurs des hommes dans une condition privée. Ainſi elle doit prendre un ton moins haut que la Tragédie. Le *Soc* eſt inférieur au *Cothurne ;* mais certains hommes dans les moindres conditions, de même que dans les plus hautes, ont par leur naturel un caractere d'arrogance : Projet d'un Traité ſur la Comédie.

Iratuſque Chremes tumido delitigat ore. Horat. *Art. Poet.*

J'avoue que les traits plaiſans

d'Ariſtophane me paroiſſent ſouvent bas. Ils ſentent la farce faite exprès pour amuſer & pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un Roi de Perſe, qui marche avec une armée de quarante mille hommes, pour aller ſur une montagne d'or, ſatisfaire aux infirmités de la Nature?

Le reſpect de l'antiquité doit être grand; mais je ſuis autoriſé par les Anciens contre les Anciens mêmes. Horace m'apprend à juger de Plaute:

At noſtri proavi Plautinos & numeros, & Laudavere ſales, nimium patienter utrumque, Ne dicam ſtulte, mirati, ſi modo ego, & vos Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto.

Seroit-ce la baſſe plaiſanterie de Plaute, que Céſar auroit voulu trouver dans Térence? *Vis comica*. Ménandre avoit donné à celui-ci un goût pur & exquis. Scipion & Lélius, amis de Térence,

rence, distinguoient avec délicatesse en sa faveur ce que Horace nomme *lepidum* d'avec ce qui est *inurbanum.* Ce Poëte comique a une naïveté inimitable, qui plaît & qui attendrit par le simple récit d'un fait très-commun.

Sic cogitabam. Hem, hic parvæ consuetudinis — Terent.
Causa mortem hujus tam fert familiariter: — *Andr. act. I. scen. 1.*
Quid si amasset? Quid mihi hic facies patri?
Effertur. Imus, &c.

Rien ne joue mieux, sans outrer aucun caractere. La suite est passionnée:

at at hoc illud est, — *Ibidem.*
Hinc illæ lacrymæ, hæc illa est misericordia.

Voici un autre récit, où la passion parle toute seule:

Memor essem? ô Mysis, Mysis etiam nunc — *Ibid. scen. 6.*
mihi
Scripta illa dicta sunt in animo Chrysidis
De Glicerio: Jam ferme moriens me vocat:
Accessi: vos semotæ: nos soli: incipit,
Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem
vides, &c.
Quod ego te per hanc dextram oro, & ingenium tuum,
Per tuam fidem, perque hujus solitudinem
Te obtestor, &c.

Te iſti virum do, amicum, tutorem, patrem, &c.

. . . . . .

Hanc mi in manum dat, mors continuò ipſam occupat.
Accepi, acceptam ſervabo.

Tout ce que l'eſprit ajouteroit à ces ſimples & touchantes paroles, ne feroit que les affoiblir. Mais en voici d'autres, qui vont juſqu'à un vrai tranſport :

Terent. *Eunuch. act. 2. ſcen. 4.*

Neque virgo eſt, uſquam, neque ego, qui illam è conſpectu amiſi meo.
Ubi quæram, ubi inveſtigem, quem perconter, quam inſiſtam viam?
Incertus ſum : Una hæc ſpes eſt, ubi-ubi eſt, diù celari non poteſt

Cette paſſion parle encore ici avec la même vivacité :

Ibid. act. 1. ſcen. 2.

Egone quid velim? Cum milite
Iſto præſens, abſens ut ſies, &c.

Peut-on deſirer un dramatique plus vif & plus ingénu?

Il faut avouer que Moliere eſt un grand Poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans cer-

tains caracteres. Il a embraſſé une plus grande variété de ſujets. Il a peint par des traits forts preſque tout ce que nous voyons de déréglé & de ridicule. Térence ſe borne à repréſenter des vieillards avares & ombrageux, de jeunes hommes prodigues & étourdis, des courtiſannes avides & impudentes, des paraſites bas & flatteurs, des eſclaves impoſteurs & ſcélérats. Ces caracteres méritoient ſans doute d'être traités ſuivant les mœurs des Grecs & des Romains. De plus, nous n'avons que ſix pieces de ce grand Auteur. Mais enfin Moliere a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve grand. Mais ne puis-je pas parler en toute liberté ſur ſes défauts?

En penſant bien, il parle ſouvent mal. Il ſe ſert des phraſes les plus forcées & les moins na-

turelles. Térence dit en quatre mots avec la plus élégante ſimplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux ſa Proſe que ſes Vers. Par exemple, l'Avare eſt moins mal écrit que les pieces qui ſont en Vers. Il eſt vrai que la verſification Françoiſe l'a gêné. Il eſt vrai même qu'il a mieux réuſſi pour les Vers dans l'Amphitrion, où il a pris la liberté de faire des Vers irréguliers. Mais en général il me paroît juſques dans ſa proſe, ne parler point aſſez ſimplement pour exprimer toutes les paſſions.

D'ailleurs il a outré ſouvent les caracteres. Il a voulu par cette liberté plaire au parterre, frapper les ſpectateurs les moins délicats, & rendre le ridicule plus ſenſible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque paſſion dans ſon

plus fort degré, & par ſes traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès & la difformité, on n'a pas beſoin de forcer la nature, & d'abandonner le vraiſemblable. Ainſi, malgré l'exemple de Plaute, où nous liſons, *cedo tertiam*, je ſoutiens contre Moliere, qu'un avare qui n'eſt point fou, ne va jamais juſqu'à vouloir regarder dans la troiſieme main de l'homme qu'il ſoupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Moliere, que beaucoup de gens d'eſprit lui pardonnent, & que je n'ai garde de lui pardonner, eſt qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une auſtérité ridicule & odieuſe à la vertu. Je comprends que ſes défenſeurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine, & qu'une hypocriſie

déteſtable. Mais, ſans entrer dans cette longue diſcuſſion, je ſoutiens que Platon & les autres Légiſlateurs de l'antiquité Païenne, n'auroient jamais admis dans leurs Républiques un tel jeu ſur les mœurs.

Enfin, je ne puis m'empêcher de croire avec M. Deſpréaux, que Moliere, qui peint avec tant de force & de beauté les mœurs de ſon pays, tombe trop bas, quand il imite le badinage de la Comédie Italienne :

Deſp. *Art. Poet. Chant III.* Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

VIII.

Projet d'un Traité ſur l'Hiſtoire. Il eſt, ce me ſemble, à deſirer pour la gloire de l'Académie, qu'elle nous procure un Traité ſur l'Hiſtoire. Il y a très-peu d'Hiſtoriens qui ſoient exempts de grands défauts. L'Hiſtoire eſt néanmoins très-importante. C'eſt

elle qui nous montre les grands exemples, qui fait ſervir les vices mêmes des méchans à l'inſtruction des bons, qui débrouille les origines, & qui explique par quel chemin les peuples ont paſſé d'une forme de gouvernement à une autre.

Le bon Hiſtorien n'eſt d'aucun temps ni d'aucun Pays. Quoiqu'il aime ſa Patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'Hiſtorien François doit ſe rendre neutre entre la France & l'Angleterre. Il doit louer auſſi volontiers Talbot que du Gueſclin. Il rend autant de juſtice aux talens militaires du Prince de Galles, qu'à la ſageſſe de Charles V.

Il évite également les panégyriques & les ſatyres. Il ne mérite d'être cru, qu'autant qu'il ſe borne à dire ſans flatterie & ſans malignité le bien & le mal. Il n'omet aucun fait qui puiſſe ſer-

vir à peindre les hommes principaux, & à découvrir les cauſes des événemens. Mais il retranche toute diſſertation, où l'érudition d'un Savant veut être étalée. Toute ſa critique ſe borne à donner comme douteux, ce qui l'eſt, & en laiſſer la déciſion au Lecteur, après lui avoir donné ce que l'Hiſtorien lui fournit. L'homme qui eſt plus ſavant qu'il n'eſt hiſtorien, & qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à ſon Lecteur aucune date, aucune circonſtance ſuperflue, aucun fait ſec & détaché. Il ſuit ſon goût, ſans conſulter celui du public. Il veut que tout le monde ſoit auſſi curieux que lui des minuties vers leſquelles il tourne ſon inſatiable curioſité. Au contraire, un Hiſtorien ſobre & diſcret laiſſe tomber les menus faits qui ne menent le Lecteur à aucun but important.

Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'Hiſtoire. Ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une Hiſtoire, pour ainſi dire, hachée en petits morceaux, & ſans aucun fil de vive narration. Il faut laiſſer cette ſuperſtitieuſe exactitude aux Compilateurs. Le grand point eſt de mettre d'abord le Lecteur dans le fond des choſes, de lui en découvrir les liaiſons, & de ſe hâter de le faire arriver au dénouement. L'Hiſtoire doit en ce point reſſembler un peu au Poëme Epique :

Semper ad eventum feſtinat, & in medias res, &c. *Art. Poet. verſ. 148. & ſeq.*

& quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms & des dates ſtériles : il ne vaut gueres mieux ſavoir ces noms que les ignorer. Je

ne connois point un homme, en ne connoiſſant que ſon nom. J'aime mieux un Hiſtorien peu exact & peu judicieux, qui eſtropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme Froiſſard; que les Hiſtoriens qui me diſent que Charlemagne tint ſon Parlement à Ingelheim, qu'enſuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, & qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'eſt ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonſtances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'eſt que le ſquelette d'une Hiſtoire.

La principale perfection d'une Hiſtoire conſiſte dans l'ordre & dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'Hiſtorien doit embraſſer & poſſéder toute ſon Hiſtoire; il doit la voir toute entiere, comme d'une ſeule vue. Il faut qu'il la tourne & qu'il la retourne de tous les côtés, juſ-

qu'à ce qu'il ait trouvé ſon vrai point de vue. Il faut en montrer l'unité, & tirer, pour ainſi dire, d'une ſeule ſource tous les principaux événemens qui en dépendent. Par-là il inſtruit utilement ſon Lecteur, il lui donne le plaiſir de prévoir, il l'intéreſſe, il lui met devant les yeux un ſyſtême des affaires de chaque temps, il lui débrouille ce qui en doit réſulter; il le fait raiſonner ſans lui faire aucun raiſonnement, il lui épargne beaucoup de redites, il ne le laiſſe jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaiſon des faits: je répete ſur l'Hiſtoire l'endroit d'Horace qui regarde le Poëme Epique :

Ordinis hæc virtus erit, & Venus, aut ego fallor;
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat. *Art. Poet. verſ. 42. & ſeq.*

Un ſec & triſte faiſeur d'An-

nales ne connoît point d'autre ordre que celui de la Chronologie. Il répete un fait toutes les fois qu'il a beſoin de raconter ce qui tient à ce fait; il n'oſe, ni avancer, ni reculer aucune narration. Au contraire, l'Hiſtorien qui a un vrai génie, choiſit ſur vingt endroits celui où un fait ſera mieux placé, pour répandre la lumiere ſur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin, débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait ſera mieux dans ſon jour, étant mis en arriere. En ſe préſentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événemens. C'eſt ce que Cicéron compare au ſoin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas benè pictas collocare in bono lumine.*

De claris Oratoribus, num. 261.

Ainſi un Lecteur habile a le plaiſir d'aller ſans ceſſe en avant ſans diſtraction, de voir toujours un événement ſortir d'un autre, & de chercher la fin, qui lui échappe, pour lui donner plus d'impatience d'y arriver. Dès que ſa lecture eſt finie, il regarde derriere lui comme un voyageur curieux, qui étant arrivé ſur une montagne, ſe tourne, & prend plaiſir à conſidérer de ce point de vue, tout le chemin qu'il a ſuivi, & tous les beaux endroits qu'il a traverſés.

Une circonſtance bien choiſie, un mot bien rapporté, un geſte qui a rapport au génie, ou à l'humeur d'un homme, eſt un trait original & précieux dans l'Hiſtoire. Il vous met devant les yeux cet homme tout entier. C'eſt ce que Plutarque & Suétone ont fait parfaitement; c'eſt ce qu'on trouve avec plaiſir dans le Car-

rien avec vérité. Les Peintres de l'Ecole Lombarde, qui ont d'ailleurs ſi naïvement repréſenté la nature, ont manqué de ſcience en ce point. Ils ont peint le Grand-Prêtre des Juifs, comme un Pape; & les Grecs de l'antiquité, comme les hommes qu'ils voyoient en Lombardie. Il n'y auroit néanmoins rien de plus faux & de plus choquant que de peindre les François du temps de Henri II. avec des perruques & des cravates, ou de peindre les François de notre temps avec des barbes & des fraiſes. Chaque Nation a ſes mœurs très-différentes de celles des peuples voiſins. Chaque peuple change ſouvent pour ſes propres mœurs. Les Perſes, pendant l'enfance de Cyrus, étoient auſſi ſimples, que les Medes leurs voiſins étoient mous & faſtueux. Les Perſes prirent dans la ſuite cette molleſſe & cette vanité.

Cyroped.

nité. Un Hiſtorien montreroit une ignorance groſſiere, s'il repréſentoit les repas de Curius ou de Fabricius, comme ceux de Lucullus ou d'Apicius. On riroit d'un Hiſtorien qui parleroit de la magnificence de la Cour des Rois de Lacédémone, ou de celle de Numa. Il faut peindre la puiſſante & heureuſe pauvreté des anciens Romains.

Parvoque potentem, &c.
Parvoque beatum, &c. Virgil. Æneid lib. VI. v. 483.

Il ne faut pas oublier combien les Grecs étoient encore ſimples & ſans faſte du temps d'Alexandre, en comparaiſon des Aſiatiques. Le diſcours de Carideme à Darius le fait aſſez voir. Il n'eſt point permis de repréſenter la maiſon très-ſimple, où Auguſte vécut quarante ans, avec la maiſon d'or que Néron fit faire bientôt après. Quint. Curt.

Roma domus fiet: Veïos migrate Quirites;
Si non & Veïos occupat iſta domus.

Notre Nation ne doit point être peinte d'une façon uniforme. Elle a eu des changemens continuels. Un Hiſtorien qui repréſentera Clovis environné d'une cour polie, galante & magnifique, aura beau être vrai dans les faits particuliers, il ſera faux pour le fait principal des mœurs de toute la nation. Les Francs n'étoient alors qu'une troupe errante & farouche, preſque ſans loix & ſans police, qui ne faiſoit que des ravages & des invaſions. Il ne faut pas confondre les Gaulois polis par les Romains, avec ces Francs ſi barbares. Il faut laiſſer voir un rayon de politeſſe naiſſante ſous l'empire de Charlemagne; mais elle doit s'évanouir d'abord. La prompte chûte de ſa maiſon replongea l'Europe dans une affreuſe barbarie. Saint

Louis fut un prodige de raiſon & de vertu dans un ſiecle de fer. A peine ſortons-nous de cette longue nuit. La réſurrection des Lettres & des Arts a commencé en Italie, & a paſſé en France fort tard. La mauvaiſe ſubtilité du bel eſprit en a retardé le progrès.

Les changemens dans la forme du gouvernement d'un peuple, doivent être obſervés de près. Par exemple, il y avoit d'abord chez nous des terres *ſaliques* diſtinguées des autres terres, & deſtinées aux militaires de la Nation. Il ne faut jamais confondre les Comtés *bénéficiaires* du temps de Charlemagne, qui n'étoient que des emplois perſonnels, avec les Comtés *héréditaires*, qui devinrent ſous ſes ſucceſſeurs des établiſſemens de familles. Il faut diſtinguer les Parlemens de la ſeconde Race, qui étoient les

assemblées de la Nation, d'avec les divers Parlemens établis par les Rois de la troisieme Race dans les Provinces, pour juger des procès des particuliers. Il faut connoître l'origine des fiefs, le service des feudataires, l'affranchissement des Communautés, l'élévation du Tiers-Etat, l'introduction des Clercs praticiens, pour être les Conseillers des Nobles peu instruits des loix, & l'établissement des troupes à la solde du Roi, pour éviter les surprises des Anglois établis au milieu du Royaume. Les mœurs & l'état de tout le corps de la Nation ont changé d'âge en âge. Sans remonter plus haut, le changement des mœurs est presque incroyable, depuis le regne de Henri IV. Il est cent fois plus important d'observer ces changemens de la Nation entiere, que de rapporter simplement des faits particuliers.

Si un homme éclairé s'appliquoit à écrire ſur les regles de l'Hiſtoire, il pourroit joindre les exemples aux préceptes, il pourroit juger des Hiſtoriens de tous les ſiecles; il pourroit remarquer qu'un excellent Hiſtorien eſt peut-être encore plus rare qu'un grand Poëte.

Hérodote, qu'on nomme le pere de l'Hiſtoire, raconte parfaitement: il a même de la grace par la variété des matieres; mais ſon Ouvrage eſt plutôt un recueil de relations de divers pays, qu'une Hiſtoire qui ait de l'unité avec un véritable ordre.

Xénophon n'a fait qu'un Journal dans ſa retraite des dix mille. Tout y eſt précis & exact, mais uniforme. Sa Cyropédie eſt plutôt un Roman de Philoſophie, comme Cicéron l'a cru, qu'une Hiſtoire véritable.

Polybe eſt habile dans l'Art de

la Guerre & dans la Politique; mais il raiſonne trop, quoiqu'il raiſonne très-bien. Il va au-delà des bornes d'un ſimple Hiſtorien. Il développe chaque événement de ſa Cauſe. C'eſt une anatomie exacte. Il montre, par une eſpece de méchanique, qu'un tel peuple doit vaincre un tel autre peuple, & qu'une telle paix faite entre Rome & Carthage, ne ſauroit durer.

Thucydide & Tite-Live ont de très-belles harangues; mais, ſelon les apparences, ils les compoſent au-lieu de les rapporter. Il eſt très-difficile qu'ils les aient trouvées telles dans les originaux du temps. Tite-Live ſavoit beaucoup moins exactement que Polybe la guerre de ſon ſiecle.

Salluſte a écrit avec une nobleſſe & une grace ſinguliere; mais il s'eſt trop étendu en peintures des mœurs, & en portraits

des perſonnes dans deux Hiſtoires très-courtes.

Tacite montre beaucoup de génie, avec une profonde connoiſſance des cœurs les plus corrompus; mais il affecte trop une briéveté myſtérieuſe. Il eſt trop plein de tours poétiques dans ſes deſcriptions, il a trop d'eſprit, il rafine trop, il attribue aux plus ſubtils reſſorts de la politique, ce qui ne vient ſouvent que d'un mécompte, que d'une humeur bizarre, que d'un caprice. Les plus grands événemens ſont ſouvent cauſés par les cauſes les plus mépriſables. C'eſt la foibleſſe, c'eſt l'habitude, c'eſt la mauvaiſe honte, c'eſt le dépit, c'eſt le conſeil d'un affranchi, qui décide, pendant que Tacite creuſe pour découvrir les plus grands raffinemens dans les conſeils de l'Empereur. Preſque tous les hommes ſont médiocres & ſuperficiels

pour le mal comme pour le bien. Tibere, l'un des plus méchans hommes que le monde ait vus, étoit plus entraîné par ſes craintes, que déterminé par un plan ſuivi.

D'Avila ſe fait lire avec plaiſir; mais il parle comme s'il étoit entré dans les conſeils les plus ſecrets. Un ſeul homme ne peut jamais avoir eu la confiance de tous les partis oppoſés. De plus, chaque homme avoit quelque ſecret, qu'il n'avoit garde de confier à celui qui a écrit l'Hiſtoire. On ne ſait la vérité que par morceaux. L'Hiſtorien qui veut m'apprendre ce que je vois qu'il ne peut pas ſavoir, me fait douter ſur les faits mêmes qu'il ſait.

Cette critique des Hiſtoriens anciens & modernes ſeroit très-utile & très-agréable, ſans bleſſer aucun Auteur vivant.

IX.

IX.

Voici une objection qu'on ne manquera pas de me faire. L'Académie, dira-t-on, n'adoptera jamais ces divers Ouvrages, ſans les avoir examinés. Or il n'eſt gueres vraiſemblable qu'un Auteur, après avoir pris une peine infinie, veuille ſoumettre tout ſon Ouvrage à la correction d'une nombreuſe Aſſemblée, où les avis ſeront peut-être fort partagés. Il n'y a donc gueres d'apparence que l'Académie adopte cet Ouvrage.

Réponſe à une objection ſur ces divers Projets.

Ma réponſe eſt courte. Je ſuppoſe que l'Académie ne l'adoptera point. Elle ſe bornera à inviter les particuliers à ce travail. Chacun d'eux pourra la conſulter dans ſes Aſſemblées. Par exemple, l'Auteur de la Rhétorique y propoſera ſes doutes ſur l'Eloquence. Meſſieurs les Acadé-

miciens lui donneront leurs conſeils, & les opinions pourront être diverſes. L'Auteur en profitera ſelon ſes vues, ſans ſe gêner.

Les raiſonnemens qu'on feroit dans les Aſſemblées ſur de telles queſtions, pourroient être rédigés par écrit dans une eſpece de Journal, que M. le Secrétaire compoſeroit ſans partialité. Ce Journal contiendroit de courtes Diſſertations, qui perfectionneroient le goût & la critique. Cette occupation rendroit Meſſieurs les Académiciens aſſidus aux Aſſemblées. L'éclat & le fruit en ſeroient grands dans toute l'Europe.

X.

Il eſt vrai que l'Académie pourroit ſe trouver ſouvent partagée ſur ces queſtions. L'amour des Anciens dans les uns, & celui des Modernes dans les autres

pourroit les empêcher d'être d'accord. Mais je ne ſuis nullement alarmé d'une guerre civile, qui ſeroit ſi douce, ſi polie & ſi modérée. Il s'agit d'une matiere où chacun peut ſuivre en liberté ſon goût & ſes idées. Cette émulation peut être utile aux Lettres. Oſerai-je propoſer ici ce que je penſe là-deſſus?

1°. Je commence par ſouhaiter que les Modernes ſurpaſſent les Anciens. Je ſerois charmé de voir dans notre ſiecle & dans notre Nation, des Orateurs plus véhémens que Démoſthene, & des Poëtes plus ſublimes qu'Homere. Le monde, loin d'y perdre, y gagneroit beaucoup. Les Anciens ne ſeroient pas moins excellens qu'ils l'ont toujours été, & les Modernes donneroient un nouvel ornement au genre humain. Il reſteroit toujours aux Anciens la gloire d'avoir commencé, d'a-

voir montré le chemin aux autres, & de leur avoir donné dequoi enchérir ſur eux.

2°. Il y auroit de l'entêtement à juger d'un Ouvrage par ſa date.

Horat. *Lib. II. Ep. 2. v. 21. & ſeq.*

Et niſi quæ terris ſemota, ſuiſque
Temporibus defuncta videt, faſtidit, & odit.
Si, quia Græcorum ſunt antiquiſſima quæque
Scripta vel optima. . . . .
Scire velim pretium chartis quotus arroget annus.
Qui redit ad faſtos, & virtutem æſtimat annis,
Miraturque nihil, niſi quod Libitina ſacravit.
Si veteres ita miratur, laudatque Poëtas,
Ut nihil anteferat, nihil illis comparet, errat. . . . . .
Quod ſi tam Græcis novitas inviſa fuiſſet,
Quàm nobis, quid nunc eſſet vetus? aut quid haberet,
Quod legeret, tereretque viritim publicus uſus?

Si Virgile n'avoit point oſé marcher ſur les pas d'Homere; ſi Horace n'avoit pas eſpéré de ſuivre de près Pindare, que n'aurions-nous pas perdu? Homere & Pindare même ne ſont point parvenus tout-à-coup à cette hau-

te perfection. Ils ont eu ſans doute avant eux d'autres Poëtes, qui leur avoient applani la voie, & qu'ils ont enfin ſurpaſſés. Pourquoi les nôtres n'auroient-ils pas la même eſpérance? Qu'eſt-ce qu'Horace ne s'eſt point promis?

Dicam inſigne recens, adhuc
Indictum ore alio. . . . .
Nihil parvum, aut humili modo;
Nil mortale loquar.
Exegi monumentum ære perennius

Lib. III. Od. 11. *v.* 7. *& ſeq.* *Ibid. Od.* 30. *v.* 1. *&c.*

. . . . . .

Non omnis moriar, multaque pars mei, &c.

Pourquoi ne laiſſera-t-on pas dire de même à Malherbe?

Apollon à portes ouvertes, &c. *Lib.* 3. *Od.* 11. *v.* 141.

3°. J'avoue que l'émulation des Modernes ſeroit dangereuſe, ſi elle ſe tournoit à mépriſer les Anciens, & à négliger de les étudier. Le vrai moyen de les vaincre, eſt de profiter de tout ce qu'ils ont d'exquis, & de tâcher de ſuivre encore plus qu'eux leurs idées ſur l'imitation de la belle

nature. Je crierois volontiers à tous les Auteurs de notre temps que j'eſtime, & que j'honore le plus,

Art. Poët. verſ. 268. vos exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Si jamais il vous arrive de vaincre les Anciens, c'eſt à eux-mêmes que vous devrez la gloire de les avoir vaincus.

4°. Un Auteur ſage & modeſte doit ſe défier de ſoi & des louanges de ſes amis les plus eſtimables. Il eſt naturel que l'amour-propre le ſéduiſe un peu, & que l'amitié pouſſe un peu au-delà des bornes l'admiration de ſes amis pour ſes talens. Que doit-il donc faire, ſi quelque ami charmé de ſes écrits, lui dit:

Propert. *Lib. II. Eleg. ult.* Neſcio quid majus naſcitur Iliade?

Il n'en doit pas moins être tenté d'imiter le grand & ſage Virgile. Ce Poëte vouloit en mou-

rant brûler ſon Enéïde, qui a inſtruit & charmé tous les ſiecles. Quiconque a vu, comme ce Poëte, d'une vue nette, le grand & le parfait, ne peut ſe flatter d'y avoir atteint. Rien n'acheve de remplir ſon idée & de contenter toute ſa délicateſſe. Rien n'eſt ici-bas entiérement parfait :

Nihil eſt ab omni
Parte beatum. Horat. *Lib. II. Od.* 16. *v.* 28.

Ainſi, quiconque a vu le vrai parfait, ſent qu'il ne l'a pas égalé; & quiconque ſe flatte de l'avoir égalé, ne l'a pas vu aſſez diſtinctement. On a un eſprit borné avec un cœur foible & vain, quand on eſt bien content de ſoi, & de ſon Ouvrage. L'Auteur content de ſoi eſt d'ordinaire content tout ſeul :

Quin ſine rivali, teque, & tua ſolus amares. *Idem. Art. Poët. v.* 444.

Un tel Auteur peut avoir de rares talens; mais il faut qu'il ait plus d'imagination que de juge-

ment & de ſaine critique. Il faut au contraire, pour former un Poëte égal aux Anciens, qu'il montre un jugement ſupérieur à l'imagination la plus vive & la plus féconde. Il faut qu'un Auteur réſiſte à tous ſes amis, qu'il retouche ſouvent ce qui a été déjà applaudi, & qu'il ſe ſouvienne de cette regle :

Ibid. v. 388. Nonumque prematur in annum.

5°. Je ſuis charmé d'un Auteur qui s'efforce de vaincre les Anciens, ſuppoſé même qu'il ne parvienne pas à les égaler. Le Public doit louer ſes efforts, l'encourager, eſpérer qu'il pourra atteindre encore plus haut dans la ſuite, & admirer ce qu'il a déjà d'approchant des anciens modeles :

. . . Feliciter audet.

Je voudrois que tout le Parnaſſe le comblât d'éloges :

Virgil. Proxima Phœbi

Verſibus ille facit. . . . . *Ecl. VII. v. 22.*

Paſtores hedera creſcentem ornate Poëtam. *Ibid. v. 27.*

Plus un Auteur conſulte avec défiance de ſoi ſur un Ouvrage qu'il veut encore retoucher, plus il eſt eſtimable :

....Hæc, quæ Varo necdum perfecta canebat. Virgil. *Eclog. IX. v. 26.*

J'admire un Auteur qui dit en lui-même ces belles paroles :

Nam neque adhuc Varo videor, nec dicere Cinnâ *Ibid. v. 35. & 36.*
Digna, ſed argutos inter ſtrepere anſer olores.

Alors je voudrois que tous les partis ſe réuniſſent pour le louer :

Utque viro Phœbi chorus aſſurrexerit omnis. *Idem. Ecl. VI. v. 66.*

Si cet Auteur eſt encore mécontent de ſoi, quoique le Public en ſoit très-content, ſon goût & ſon génie ſont au-deſſus de l'Ouvrage même pour lequel il eſt admiré.

6°. Je ne crains pas de dire que les Anciens les plus parfaits ont des imperfections. L'humanité n'a permis en aucun temps d'atteindre à une perfection abſolue. Si j'étois réduit à ne juger des Anciens que par ma ſeule critique, je ſerois timide en ce point. Les Anciens ont un grand avantage : faute de connoître parfaitement leurs mœurs, leur langue, leur goût, leurs idées, nous marchons à tâtons en les critiquant. Nous aurions été peut-être plus hardis cenſeurs contr'eux ſi nous avions été leurs contemporains. Mais je parle des Anciens ſur l'autorité des Anciens même. Horace, ce critique ſi pénétrant & ſi charmé d'Homere, eſt mon garant, quand j'oſe ſoutenir, que ce grand Poëte s'aſſoupit un peu quelquefois dans un long Poëme :

Art. Poet. v. 359. & 360. —Quandoque bonus dormitat Homerus,

Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.

Veut-on, par une prévention manifeſte, donner à l'Antiquité plus qu'elle ne demande, & condamner Horace pour ſoutenir contre l'évidence du fait, qu'Homere n'a jamais aucune inégalité?

7°. S'il m'eſt permis de propoſer ma penſée, ſans vouloir contredire celle des perſonnes plus éclairées que moi, j'avouerai qu'il me ſemble voir divers défauts dans les Anciens les plus eſtimables. Par exemple, je ne puis goûter les chœurs dans les Tragédies; ils interrompent la vraie action; je n'y trouve point une exacte vraiſemblance, parce que certaines ſcenes ne doivent point avoir une troupe de ſpectateurs. Les diſcours du chœur ſont ſouvent vagues & inſipides. Je ſoupçonne toujours que ces eſpeces d'inter-

medes avoient été introduits avant que la Tragédie eût atteint à une certaine perfection. De plus, je remarque dans les Anciens des plaiſanteries qui ne ſont gueres délicates. Cicéron, le grand Cicéron même, en fait de très-froides ſur des jeux de mots. Je ne trouve point Horace dans cette petite ſatyre:

Lib. 1. Sat. VII, v. 1. Proſcripti regis Rupili pus, atque venenum.

En la liſant on bâilleroit, ſi on ignoroit le nom de ſon Auteur. Quand je lis cette merveilleuſe Ode du même Poëte:

Lib. IV. Od. V. v. 1. Qualem miniſtrum fulminis alitem.

Je ſuis toujours attriſté d'y trouver ces mots, *quibus mos unde deductus, &c.* Otez cet endroit, l'Ouvrage demeure entier & parfait. Dites qu'Horace a voulu imiter Pindare par cette eſpece de parentheſe, qui convient au tranſport de l'Ode. Je ne diſpute

point; mais je ne ſuis pas aſſez touché de l'imitation pour goûter cette eſpece de parentheſe, qui paroît ſi froide & ſi poſtiche. J'admets un beau déſordre, qui vient du tranſport, & qui a ſon art caché. Mais je ne puis approuver une diſtraction, pour faire une remarque curieuſe ſur un petit détail; elle rallentit tout. Les injures de Cicéron contre Marc-Antoine ne me paroiſſent nullement convenir à la nobleſſe & à la grandeur de ſes diſcours. Sa fameuſe lettre à Luccéius eſt pleine de la vanité la plus groſſiere & la plus ridicule. On en trouve à-peu-près autant dans les lettres de Pline le jeune. Les Anciens ont ſouvent une affectation, qui tient un peu de ce que notre Nation nomme *pédanterie*. Il peut ſe faire que faute de certaines connoiſſances, que la vraie Religion & la Phyſique nous ont

données ; ils admiroient un peu trop diverſes choſes que nous n'admirons gueres.

8°. Les Anciens les plus ſages ont pu eſpérer, comme les Modernes, de ſurpaſſer les modeles mis devant leurs yeux. Par exemple, pourquoi Virgile n'auroit-il pas eſpéré de ſurpaſſer par la deſcente d'Enée aux Enfers dans ſon ſixieme Livre, cette évocation des ombres qu'Homere nous repréſente dans le pays des Cimmériens ? Il eſt naturel de croire que Virgile, malgré ſa modeſtie, a pris plaiſir à traiter dans ſon quatrieme Livre de l'Enéïde quelque choſe d'original, qu'Homere n'avoit point touché.

Odyſſ. l. XI.

9°. J'avoue que les Anciens ont un grand déſavantage par le défaut de leur Religion, & par la groſſiéreté de leur Philoſophie. Du temps d'Homere, leur Religion n'étoit qu'un tiſſu monſ-

trueux de Fables auſſi ridicules que les Contes des Fées. Leur Philoſophie n'avoit rien que de vain & de ſuperſtitieux. Avant Socrate, la Morale étoit très-imparfaite, quoique les Légiſlateurs euſſent donné d'excellentes regles pour le gouvernement des peuples. Il faut même avouer que Platon fait raiſonner foiblement Socrate ſur l'immortalité de l'ame. Ce bel endroit de Virgile :

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas, &c. *Georg. II. v. 490.*

aboutit à mettre le bonheur des hommes ſages à ſe délivrer de la crainte des préſages & de l'enfer. Ce Poëte ne promet point d'autre récompenſe dans l'autre vie à la vertu la plus pure & la plus héroïque, que le plaiſir de jouer ſur l'herbe, ou de combattre ſur le ſable, ou de danſer & de chanter des Vers, ou d'avoir des chevaux, ou de mener des chariots

& d'avoir des armes. Encore ces hommes & ces ſpectacles qui les amuſoient, n'étoient-ils plus que de vaines ombres; encore ces ombres gémiſſoient par l'impatience de rentrer dans des corps pour recommencer toutes les miſeres de cette vie, qui n'eſt qu'une maladie par où l'on arrive à la mort, *Mortalibus ægris*. Voilà ce que l'Antiquité propoſoit de plus conſolant au genre humain :

Idem. Æneid. VI. v. 642. Pars in gramineis exercent membra paleſtris, &c.

. . . . . .

Ibid. v. 721. Quæ lucis miſeris tam dira cupido?

Les Héros d'Homere ne reſſemblent point à d'honnêtes gens, & les Dieux de ce Poëte ſont fort au-deſſous de ces Héros mêmes, ſi indignes de l'idée que nous avons de l'honnête homme. Perſonne ne voudroit avoir un pere auſſi vicieux que Jupiter, ni une femme auſſi inſupportable que Junon,

Junon, encore moins auſſi infame que Vénus : qui voudroit avoir un ami auſſi brutal que Mars, ou un domeſtique auſſi larron que Mercure? Ces Dieux ſemblent inventés tout exprès par l'ennemi du genre humain, pour autoriſer tous les crimes, & pour tourner en dériſion la Divinité. C'eſt ce qui a fait dire à Longin qu'Homere a fait *des Dieux des hommes qui furent au ſiege de Troye, & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes.* Il ajoute que *le Légiſlateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes loix par ces paroles : « Dieu dit que la lumiere ſe » faſſe, & elle ſe fit; que la terre » ſe faſſe, & elle fut faite.* Sub. ch. 7.

10°. Il faut avouer qu'il y a parmi les Anciens peu d'Auteurs

excellens, & que les Modernes en ont quelques-uns, dont les Ouvrages ſont précieux. Quand on ne lit point les Anciens avec une avidité de ſavant, ni par le beſoin de s'inſtruire de certains faits, on ſe borne par goût à un petit nombre de livres Grecs & Latins. Il y en a fort peu d'excellens, quoique ces deux Nations aient cultivé ſi long-temps les lettres. Il ne faut donc pas s'étonner ſi notre ſiecle, qui ne fait que ſortir de la barbarie, a peu de livres François qui méritent d'être ſouvent relus avec un très-grand plaiſir. Il me ſeroit facile de nommer beaucoup d'Anciens, comme Ariſtophane, Plaute, Séneque le tragique, Lucain & Ovide même, dont on ſe paſſe volontiers. Je nommerois auſſi ſans peine un nombre aſſez conſidérable d'Auteurs modernes, qu'on goûte & qu'on admire avec rai-

ſon. Mais je ne veux nommer perſonne, de peur de bleſſer la modeſtie de ceux que je nommerois, & de manquer aux autres, en ne les nommant pas.

Il faut d'un autre côté conſidérer ce qui eſt à l'avantage des Anciens. Outre qu'ils nous ont donné preſque tout ce que nous avons de meilleur, de plus, il faut les eſtimer juſques dans les endroits qui ne ſont pas exempts de défauts. Longin remarque qu'*il faut craindre la baſſeſſe dans un diſcours ſi poli & ſi limé.* Il ajoute que *le grand..... eſt gliſſant & dangereux..... Quoique j'aie remarqué*, dit-il encore, *pluſieurs fautes dans Homere, dans tous les plus célebres Auteurs, quoique je ſois peut-être l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins, j'eſtime après tout.... qu'elles ſont de petites négligences, qui leur ont échappé, parce que leur eſprit, qui ne s'étu-* Sub. ch. 27.

dioit qu'au grand, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choſes.... tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, eſt de n'être point repris. Mais le grand ſe fait admirer. Ce judicieux critique croit que c'eſt dans le déclin de l'âge, qu'Homere a quelquefois un peu *ſommeillé* par les longues narrations de l'Odyſſée. Mais il ajoute que cet affoibliſſement *eſt après tout la vieilleſſe d'Homere.* En effet, certains traits négligés des grands Peintres ſont fort au-deſſus des Ouvrages les plus léchés des Peintres médiocres. Le cenſeur médiocre ne goûte point le ſublime, il n'en eſt point ſaiſi. Il s'occupe bien plutôt d'un mot déplacé, ou d'une expreſſion négligée. Il ne voit qu'à demi la beauté du plan général, l'ordre & la force qui regnent par-tout. J'aimerois autant le voir occupé de l'ortographe, des points interrogans &

des virgules. Je plains l'Auteur qui eſt entre ſes mains & à ſa merci : *Barbarus has ſegetes !* Le cenſeur qui eſt grand dans ſa cenſure, ſe paſſionne pour ce qui eſt grand dans l'Ouvrage. Il *mépriſe*, ſelon l'expreſſion de Longin, *une exacte & ſcrupuleuſe delicateſſe.* Horace eſt de ce goût :

Virgil. *Ecl. I. v. 72.*

Sub. ch. 27.

Verum ubi plura nitent in carmine, non ego paucis,
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Art. Poet. verſ. 351, & ſeq.

De plus, la groſſiéreté difforme de la Religion des Anciens, & le défaut de vraie Philoſophie morale, où ils étoient avant Socrate, doivent en un certain ſens faire un grand honneur à l'Antiquité. Homere a dû ſans doute peindre ſes Dieux, comme la Religion les enſeignoit au monde idolâtre en ſon temps. Il devoit repréſenter les hommes, ſelon les mœurs qui regnoient alors dans

la Grece & dans l'Aſie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidélement d'après nature, c'eſt reprocher à M. Mignard, à M. de Troye, à M. Rigaut d'avoir fait des portraits reſſemblans. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecto comme Vénus, Therſite comme Achille ? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de notre temps avec les fraiſes & les barbes des regnes paſſés ? Ainſi Homere ayant dû peindre avec vérité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action & le ſentiment qu'il a donné à toutes ſes peintures ? Plus la Religion étoit monſtrueuſe & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images. Plus les mœurs étoient groſſieres, plus il faut être touché de voir qu'il ait donné tant

de force à ce qui eſt en ſoi ſi irrégulier, ſi abſurde & ſi choquant. Que n'auroit-il point fait, ſi on lui eût donné à peindre un Socrate, un Ariſtide, un Timoléon, un Agis, un Cléomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc-Aurele?

Diverſes perſonnes ſont dégoûtées de la frugalité des mœurs qu'Homere dépeint. Mais outre qu'il faut que le Poëte s'attache à la reſſemblance pour cette antique ſimplicité, comme pour la groſſiéreté de la Religion Payenne; de plus, rien n'eſt ſi aimable que cette vie des premiers hommes. Ceux qui cultivent leur raiſon, qui aiment la vertu, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux, qui eſt en notre temps la peſte des mœurs & l'opprobre de la Nation, avec l'heureuſe & élégante ſimplicité, que les Anciens nous mettent devant les

yeux? En liſant Virgile, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre :

Georg. IV. v. 125. & ſeq.

Namque ſub Œbaliæ memini me turribus altis,
Qua piger humectat flaventia culta Galeſus,
Corycium vidiſſe ſenem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna ſeges. . . .
Regum æquabat opes animis: ſeraq; revertens
Nocte domum, dapibus menſas onerabat inemptis.
Primus vere roſam, atque autumno carpere poma,
Et cùm triſtis hiems etiam nunc frigore ſaxa
Rumperet, & glacie curſus frænaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æſtatem increpitans ſeram, Zephyroſque morantes.

Homere n'a-t-il pas dépeint avec grace l'iſle de Calypſo, & les jardins d'Alcinoüs, ſans y mettre, ni marbre, ni dorure? Les occupations de Nauſicaa ne ſont-elles pas plus eſtimables que le jeu, & que les intrigues des femmes de notre temps! Nos peres en auroient rougi, & on oſe mépri-

ſer

fer Homere, pour n'avoir pas peint par avance, ces mœurs monſtrueuſes, pendant que le monde étoit encore aſſez heureux pour les ignorer.

Virgile, qui voyoit de près toute la magnificence de Rome, a tourné en grace & en ornement de ſon Poëme la pauvreté du Roi Evandre :

Talibus inter ſe dictis ad tecta ſubibant — *Æn. VIII.*
Pauperis Evandri, paſſimque armenta videbant — *v. 359. & ſeq.*
Romanoque foro, & lautis mugire carinis.
Ut ventum ad ſedes; Hæc, inquit, limina victor
Alcides ſubiit, hæc illum regia cepit.
Aude, hoſpes, contemnere opes, & te quoque dignum
Finge Deo, rebuſque veni non aſper egenis.
Dixit, & anguſti ſubter faſtigia tecti
Ingentem Æneam duxit, ſtratiſque locavit,
Effultum foliis & pelle Libyſtidis urſæ.

La honteuſe lâcheté de nos mœurs nous empêche de lever les yeux pour admirer le ſublime de ces paroles, *Aude, hoſpes, contemnere opes.*

Le Titien, qui a excellé pour le payſage, peint un vallon plein de fraîcheur avec un clair ruiſſeau, des montagnes eſcarpées & des lointains qui s'enfuient dans l'horiſon. Il ſe garde bien de peindre un riche parterre avec des jets-d'eaux & des baſſins de marbre. Tout de même Virgile ne peint point des Sénateurs faſtueux, & occupés d'intrigues criminelles; mais il repréſente un laboureur innocent, & heureux dans ſa vie ruſtique;

Georg. I. v. 106. & ſeq.

Deinde ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes,
Et cùm exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit, illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, ſcatebriſque arentia temperat arva.

Virgile va même juſqu'à comparer enſemble une vie libre, paiſible & champêtre avec les voluptés mêlées de trouble, dont on jouit dans les grandes fortu-

nes. Il n'imagine rien d'heureux qu'une ſage médiocrité, où les hommes ſeroient à l'abri de l'envie pour les proſpérités, & de la compaſſion pour les miſeres d'autrui :

Illum non populi faſces, non purpura Regum Flexit. . . . . *Georg. II. v. 495. &c.*
Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipſa volentia rura
Sponte tulere ſua, carpſit: nec ferrea jura, &c.

Horace fuyoit les délices & la magnificence de Rome, pour s'enfoncer dans la ſolitude :

Omitte mirari beatæ Fœnum, & opes, ſtrepitumque Romæ. *Lib. III. Od. XXIX. v. 495.*
Mihi jam non regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet, aut imbelle Tarentum. *Lib. I. Ep. VIII. v. 44.*

Quand les Poëtes veulent charmer l'imagination des hommes, ils les conduiſent loin des grandes villes; ils leur font oublier le luxe de leur ſiecle; ils les ramenent à l'âge d'or; ils repréſen-

tent des bergers danſant ſur l'herbe fleurie à l'ombre d'un bocage, dans une ſaiſon délicieuſe, plutôt que des Cours agitées, & des Grands qui ſont malheureux par leur grandeur même :

Agréables déſerts, ſéjour de l'innocence,
Où loin des vains objets de la magnificence
Commence mon repos, & finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable ſolitude,
Si vous futes témoin de mon inquiétude,
Soyez-le déſormais de mon contentement.

Rien ne marque tant une Nation gâtée, que ce luxe dédaigneux, qui rejette la frugalité des Anciens. C'eſt cette dépravation qui renverſa Rome. *Inſuevit*, dit Salluſte, *amare, potare, ſigna, tabulas pictas, vaſa cælata mirari... divitiæ honori eſſe cœperunt... hebeſcere virtus, paupertas probro haberi..., domos, atque villas... in urbium modum excædificatas.... à privatis compluribus ſubverſos montes, maria conſtrata eſſe, quibus mihi ludibrio videntur fuiſſe divitiæ.... veſcendi cauſa, terra mari-*

Bell. Catilin.

mande la permiſſion de faire ici une eſpece d'apologue : les inventeurs de l'Architecture qu'on nomme *Gothique*, & qui eſt, dit-on, celle des Arabes, crurent ſans doute avoir ſurpaſſé les Architectes Grecs. Un édifice Grec n'a aucun ornement qui ne ſerve qu'à orner l'ouvrage. Les pieces néceſſaires pour le ſoutenir, ou pour le mettre à couvert, comme les colonnes & la corniche, ſe tournent ſeulement en grace par leurs proportions. Tout eſt ſimple, tout eſt meſuré, tout eſt borné à l'uſage. On n'y voit, ni hardieſſe, ni caprice, qui impoſe aux yeux. Les proportions ſont ſi juſtes, que rien ne paroît fort grand, quoique tout le ſoit. Tout eſt borné à contenter la vraie raiſon : au contraire l'Architecte Gothique éleve ſur des piliers très-minces une voûte immenſe, qui monte juſqu'aux nues. On

croit que tout va tomber ; mais tout dure pendant bien des ſiecles. Tout eſt plein de fenêtres, de roſes & de pointes. La pierre ſemble découpée comme du carton. Tout eſt à jour, tout eſt en l'air. N'eſt-il pas naturel que les premiers Architectes Gothiques ſe ſoient flattés d'avoir ſurpaſſé, par leur vain raffinement, la ſimplicité Grecque? Changez ſeulement les noms ; mettez les Poëtes & les Orateurs en la place des Architectes. Lucain devoit naturellement croire qu'il étoit plus grand que Virgile. Séneque le tragique pouvoit s'imaginer qu'il brilloit bien plus que Sophocle. Le Taſſe a pu eſpérer de laiſſer derriere lui Virgile & Homere. Ces Auteurs ſe ſeroient trompés en penſant ainſi. Les plus excellens Auteurs de nos jours doivent craindre de ſe tromper de même.

que omnia exquirere. J'aime cent fois mieux la pauvre Ithaque d'Ulyſſe, qu'une ville brillante par une ſi odieuſe magnificence. Heureux les hommes, s'ils ſe contentoient des plaiſirs, qui ne coûtent, ni crime, ni ruine! C'eſt notre folle & cruelle vanité, & non pas la noble ſimplicité des Anciens, qu'il faut corriger.

Je ne crois point (& c'eſt peut-être ma faute) ce que divers Savans ont cru : ils diſent qu'Homere a mis dans ſes Poëmes la plus profonde politique, la plus pure morale, & la plus ſublime Théologie. Je n'y apperçois point ces merveilles; mais j'y remarque un but d'inſtruction utile pour les Grecs, qu'il vouloit voir toujours unis & ſupérieurs aux Aſiatiques. Il montre que la colere d'Achille contre Agamemnon a cauſé plus de malheurs à la Grece, que les armes des Troyens.

Lib. I. Ep. II. v. 14. Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi Seditione, dolis, &c.

En vain les Platoniens du bas Empire, qui impoſoient à Julien, ont imaginé des allégories & de profonds myſteres dans les divinités qu'Homere dépeint. Ces myſteres ſont chimériques : l'Ecriture, les Peres, qui ont réfuté l'idolâtrie, l'évidence même du fait, montrent une Religion extravagante & monſtrueuſe ; mais Homere ne l'a pas faite. Il l'a trouvée ; il n'a pu la changer. Il l'a ornée, il a caché dans ſon Ouvrage un grand art, il a mis un ordre qui excite ſans ceſſe la curioſité du Lecteur. Il a peint avec naïveté, grace, force, majeſté, paſſion. Que veut-on de plus ?

Il eſt naturel que les Modernes qui ont beaucoup d'élégance & de tours ingénieux, ſe flattent de ſurpaſſer les Anciens qui n'ont que la ſimple nature. Mais je de-

Je n'ai garde de vouloir juger, en parlant ainſi ; je propoſe ſeulement aux hommes qui ornent notre ſiecle, de ne point mépriſer ceux que tant de ſiecles ont admirés. Je ne vante point les Anciens comme des modeles ſans imperfection ; je ne veux point ôter à perſonne l'eſpérance de les vaincre. Je ſouhaite au contraire de voir les Modernes victorieux par l'étude des Anciens mêmes qu'ils auront vaincus. Mais je croirois m'égarer au-delà de mes bornes, ſi je me mêlois de juger jamais pour le prix entre les combattans :

Non noſtrum inter vos tantas componere lites, *Eclog. III. verſ. 108. 109.*
Et vitulâ tu dignus, & hic. . . . . .

Vous m'avez preſſé, MONSIEUR, de dire ma penſée. J'ai moins conſulté mes forces que mon zele pour la Compagnie. J'ai peut-être trop dit, quoique

je n'ai prétendu dire aucun mot qui me rende partial. Il eſt temps de me taire :

Lib. IV. Od. XIV. v. 2. & ſeq.

Phœbus volentem prælia me loquî,
Victas & urbes, increpuit lyra,
Ne parva Tyrrhenum per æquor
Vela darem.

Je ſuis pour toujours avec une eſtime ſincere & parfaite, MONSIEUR, &c.

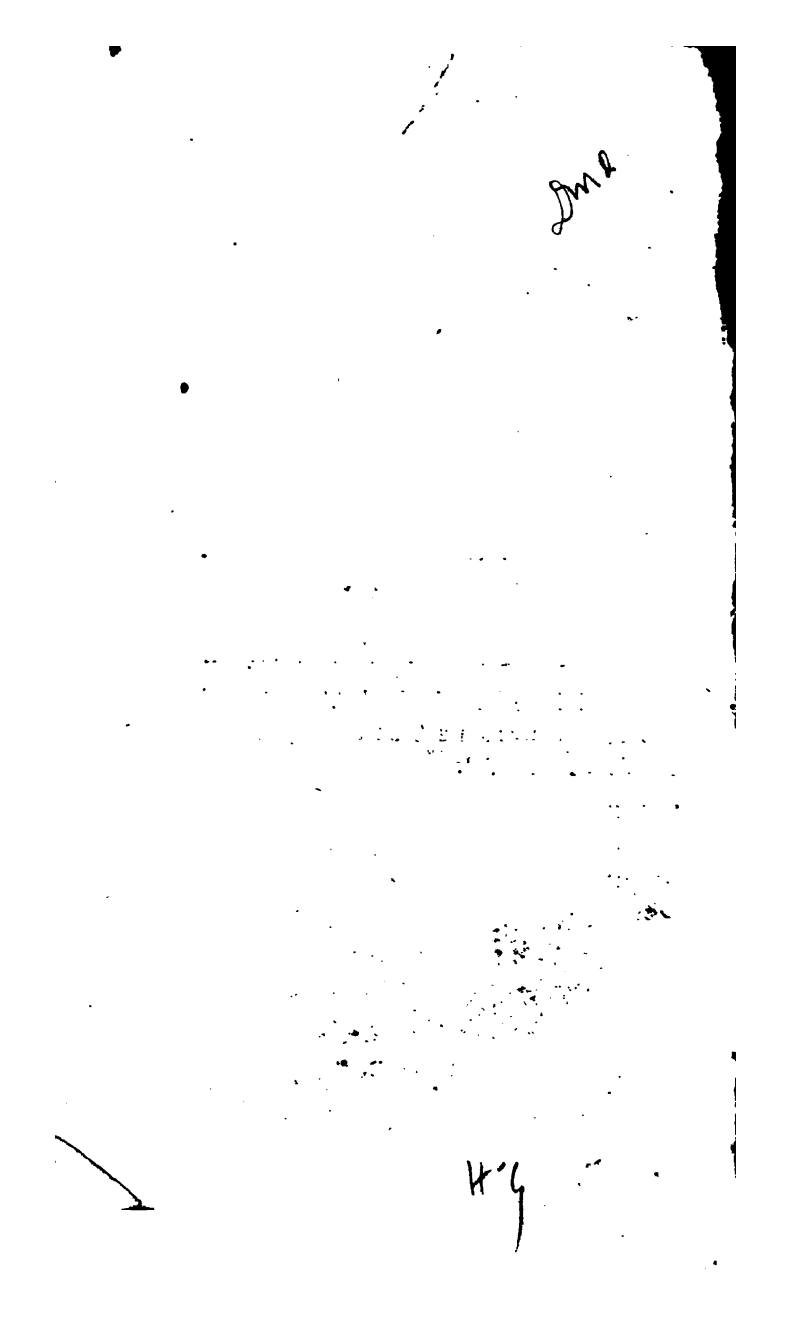
FIN.

APPROBATION.

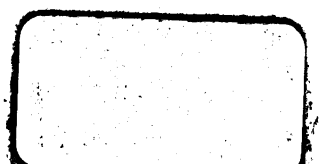
J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le Manuſcrit qui porte pour titre : *Dialogues ſur l'Eloquence en général, & ſur celle de la Chaire en particulier, avec une Lettre écrite à l'Académie Françoiſe.* Je les ai trouvés remplis de regles claires & ſûres, & de réflexions auſſi ſolides que délicates, & très-propres à former le goût de la véritable Eloquence, ſoit dans ceux qui aſpirent à l'acquérir, ſoit dans ceux qui deſirent d'en juger ſainement. FAIT à Paris, ce 31 Octobre 1716.

DE SACY.

Le Privilege eſt à la fin du Tome ſecond des AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, de M. de FÉNÉLON.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

NOV 8 - 1924